

CORRESPONDANCE

DE L'ÉTAT-MAJOR ET HISTORIQUE

DU MARÉCHAL

DE RICHELIEU

On trouve chez le même Libraire, MÉMOIRES

CORRESPONDANCE

DE L'ÉTAT-MAJOR ET HISTORIQUE

DU MARÉCHAL

DE RICHELIEU

Supplément aux MÉMOIRES DE M^{LE} DUC DE

DE RICHELIEU,

originaux, de la main de l'auteur, et de la copie

in-8, 12 liv. 10 sols. Les deux volumes ensemble, 24 liv. 10 sols.

EN 1756, 1757 ET 1758.

3 et 19 liv. 10 sols. Par la Poste.

TOME SECOND.

DE SAINT-GERMAIN, de la main de l'auteur, et de la copie

présentée de la Vie de l'auteur, 12 liv. 10 sols.

Par la Poste.

On trouve chez le même Libraire, MÉMOIRES
DE M. LE DUC DE SAINT-SIMON, sur
le Règne de LOUIS XIV, & le Règne suivant; 3 vol.
in-8. 12 liv. broché; 13 liv. 10 sols, franc par la Poste.

Supplément aux MÉMOIRES DE M. LE DUC DE
SAINT-SIMON, copié fidèlement sur le Manuscrit
original, & qui complète cet Ouvrage, &c. 4 vol.
in-8.; il se vend séparément aux personnes qui ont
déjà acquis les trois premiers Volumes, 18 liv. *broché*,
& 19 liv. 10 sols *franc par la Poste.*

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE M. LE COMTE
DE SAINT-GERMAIN, Ministre d'État sous LOUIS XVI,
précédée de sa Vie; 2 vol. *in-8. 8 liv. broché, 9 liv.*
franc par la Poste.

CORRESPONDANCE

PARTICULIÈRE ET HISTORIQUE

DU MARÉCHAL

DUC DE RICHELIEU,

EN 1756, 1757 ET 1758,

AVEC M. PARIS DU VERNEY,

CONSEILLER D'ÉTAT;

Suivie de Mémoires relatifs à l'expédition de
Minorque, en 1756, et précédée d'une
Notice historique sur la Vie du Maréchal.

TOME SECOND.

=====

A L O N D R E S.

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille,
hôtel de Coëtlosquer, N°. 20.

1 7 8 9.

CORRESPONDANCE

PARTICULIÈRE ET HISTORIQUE

DU MARÉCHAL

DUC DE RICHELIEU,

EN 1776, 1777 ET 1778.

AVEC M. HANAU VERNIER,

ÉTAT;

Notice historique sur la Vie du Maréchal.

Notice historique sur la Vie du Maréchal.

Notice historique sur la Vie du Maréchal.

TOME SECOND

A LONDRES.

Par M. HANAU VERNIER.

Chez Bousquet, Libraire, rue de la Harpe, au Palais National.

chez de la Harpe, au Palais National.

1779.

CORRESPONDANCE
PARTICULIÈRE ET HISTORIQUE
DU MARÉCHAL
DUC DE RICHELIEU,
EN 1756, 1757 ET 1758.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU
A M. DU VERNEY.

A Halberstadt, le 20 Octobre 1757.

IL n'y a pas une seule de mes lettres, mon cher du Verney, où je n'aie expressément marqué à Vienne et à Paris, qu'il n'y avait de momens à perdre pour travailler aux approvisionnemens immenses qu'il était nécessaire de faire pour le siège de Magdebourg; et j'ai été jusqu'à dire, que si l'on négligeait rien, on s'y trouverait pris, parce que l'argent ni le zèle ne pouvaient réparer ce que le temps seul pouvait procurer. J'ai demandé même au

Tome II.

A

Roi la permission de lui répéter sans cesse ce refrain, dont l'importunité pourrait être si utile à son service. Si, après cela, on vous a dit, comme vous me le marquez, que j'avançais qu'il fallait renoncer au siège, et que ce soit la façon dont on explique mes lettres et le fruit de mes soins, c'est bien à moi à renoncer à me faire entendre de si loin, et je n'ai qu'à mettre plutôt la clé sous la porte et m'enfuir, que de rester ici de la façon dont les choses s'y tournent. On prétend aussi, dites-vous, que je n'ai point agi sur la discipline de l'armée, et écrit. Je suis sur le point d'être brouillé avec plus de la moitié des Officiers généraux, par leur retranchement, dans le tems que vous m'assurez que l'on dit que je néglige tout par l'envie de leur plaire. Même réponse qu'à la première proposition. Mais voilà la dernière lettre que j'écirai dieu-merci. Crémille va arriver : je l'aime et l'estime ; tout s'arrangera sûrement tout au mieux, après quoi on me permettra de m'en aller

m'expliquer, et rétablir les choses sur un autre pié, ou m'en aller à Richelieu; parce que rien dans la nature me ferait rester ici sur le pié que j'y suis depuis plusieurs mois. Si l'on veut, les quartiers seront fort tranquilles, et je m'en rapporterai sur cela bien volontiers à Crémille. Bourcet est déjà ici, avec lequel je serai aisément d'accord pour ce qui regarde M. de Soubise. Je laisserai les choses en très-bon état. Je n'ai ni humeur ni mauvaise volonté; mais le bien du service et le mien propre exigent ma présence, ne fusse que pour six jours; ainsi, mon cher du Verney, je vous dis adieu, et n'écirai certainement plus jusqu'au moment que j'aurai le plaisir de vous embrasser, que je laisse volontiers au choix du Roi et du Ministre; mais certainement je n'écirai pas une ligne d'ici-là.

LE MÊME AU MÊME.

A Halberstadt, le 30 Octobre 1757.

J'AVAIS reçu des lettres, mon cher du Verney, qui me déchiraient le cœur; le mien n'en pouvait être altéré pour vous; quelques choses que j'apprisse qui devaient me persuader l'aliénation du vôtre pour moi, je n'aurais pu le cacher à Bourgade au milieu de ma douleur: jugez-en par la façon dont je vous aime et tout ce que je vous dois. Votre lettre que je viens de recevoir me console; mais je ne le serai parfaitement qu'après que je vous aurai vu : ma présence est absolument essentielle. Ce misérable Maréchal de Belle-Ile, que vous avez par faiblesse empêché d'être pendu, me déssole au milieu de ce conseil où l'on ne m'entend point, et je n'essuie que tracasseries. J'aimerais mieux labourer la terre que d'éprouver davantage tout ce qui

m'arrive. Ce qui regarde la guerre ne devrait passer que par M. de Paulmi, vous et l'Abbé de Bernis, à cause de ce que celle-ci peut tenir à la politique. Je viens d'obtenir la permission de m'en aller quand je le jugerai à propos, après avoir établi les quartiers d'hiver ; ce que je ferai de mon mieux auparavant, comme vous croyez bien, et après avoir concerté le tout avec M. de Crémille et M. de Soubise. Vous lui venez de faire écrire une lettre qui sauve l'armée, et assure le succès de la campagne prochaine. Je crois cependant que l'on se repentira plus d'une fois, et vous plus que tout autre, d'avoir refusé le marché que le Baillif de Halberstadt avait offert, auquel le Roi de Prusse avait consenti ; mais je n'entre-rai plus dans aucun détail : je remettrai cela à mon arrivée à Paris, que je juge à-peu-près dans le mois de Décembre ; et en attendant, mon cher du Verney, je vous embrasse, et vous jure une amitié

à toute épreuve , qui m'a fait un peu souffrir depuis quelque temps , par la crainte de voir la vôtre altérée.

LE MÊME AU MÊME.

A Brunswick, le 16 Novembre 1757.

Vous ne voyez que trop, mon cher du Verney, que l'on pouvait, sans être si extravagant, prévoir que le Roi de Prusse arriverait et aurait un succès; il ne l'est pas plus que ce que l'on a fait pour éluder l'exécution de ma capitulation, et les ennemis profitent des circonstances pour l'éluder tout-à-fait. Je marche à eux: vous voyez la délicatesse de ma position. Je crois avoir tout prévu et être en état d'y parer. Si j'avais l'espérance d'être payé au moins par le succès, je serais plus tranquille; mais vous savez que les plus heureux tournent pour moi en amertume. Je vous rendrai compte de ce qui arrivera.

J'ai abandonné Halberstadt, et n'y ai plus que des troupes légères, qui n'y seront même pas continuellement, et vous répondez que cela ne dérangera rien à ce que vous aurez envie de faire la campagne prochaine, si d'autres obstacles ne s'y opposent pas. M. de Crémille travaille sur les choses nécessaires au siège de Magdebourg; mais le projet de campagne ne peut encore se traiter, comme vous sentez bien.

Ayant abandonné Halberstadt, il ne peut y avoir de Lieutenant de Roi, et Bernier ne pouvait déplacer ici le Lieutenant-Colonel de Picardie, dont le régiment est en garnison, et dont il fait les fonctions. Si vous saviez d'ailleurs la façon dont Bernier était traité de l'armée, vous verriez qu'il ne peut mieux faire que de la quitter. Quelque sujet que j'aie de m'en plaindre, dit-on, et quelque fausseté qu'il ait pu avoir avec moi, je me suis toujours souvenu que vous étiez prévenu en sa

faveur, et j'y ai tout sacrifié; il pourra vous dire que je l'ai traité toujours avec considération. J'ai bien besoin de vous voir, mon cher du Verney, car j'ai grand-peur que vous ne m'entendiez pas de si loin. J'ai pourtant bien envie que vous soyez sûr, qu'il n'y a rien au monde que je desire tant, que de vous convaincre de ma confiance sans réserve, et de l'amitié et de la reconnaissance la plus tendre que que je vous ai vouées pour ma vie.

M. DU VERNEY

AU MARÉCHAL DE RICHELIEU.

A Paris, le 23 Novembre 1757.

MONSIEUR,

J'ai reçu les trois lettres dont vous m'avez honoré le 20 et le 30 Octobre, et le 16 de ce mois-ci. Vous me disiez adieu par la première, en m'assurant que vous n'écrieriez pas davantage, et j'ai cru devoir respecter votre résolution en n'écrivant plus moi-même. Vous jugez bien sans doute de l'état où doit être mon ame, depuis la déroute de M. le Prince de Soubise. Je ne vois que trop combien cet évènement influe sur votre situation. Il peut y avoir des moyens de faire exécuter votre capitulation, sans que vous fassiez de grands mouvemens; parce qu'enfin vous avez une parole d'honneur,

et qu'il n'est pas d'extrémités où vous ne pussiez vous porter, sans blâme, si on y manque. Au surplus, Monseigneur, je garde pour moi seul mes opinions et mes vues, et il me semble que c'est la seule conduite que j'aie à tenir, dans l'éloignement où je suis de votre personne et de vos opérations. Je vous supplie de n'en être pas moins persuadé, que mon attachement pour vous est toujours le même, et que je ne desire rien tant que de vous voir sortir enfin du chaos où il me semble que tout ceci va tomber. Je m'occupe quelquefois des subsistances. M. de Bourgade voudrait être ici, et il a raison. Je verrai quelles sont ses ressources. Celles que je lui connais sont encore bien loin du but, et je n'oserais vous assurer encore qu'il soit possible d'y atteindre. Ce que je viens de dire ne regarde que les vivres. Je ne sais pas quelles mesures M. de Lucé a prises pour les fourrages, relativement au besoin que vous pourrez en avoir, soit

pour vous mettre en campagne de bonne heure, soit pour vous assembler en hiver dans les points où vous pourriez être inquiété. Je m'apperçois tous les jours qu'on ne saurait effectivement voir les choses de trois cents lieues, sur-tout quand elles sont dans l'état où elles se trouvent où vous êtes. Je prendrai donc, Monseigneur, le parti de me taire jusqu'à ce que vous soyez ici.

Je suis, avec autant d'attachement que de respect, etc.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU

A M. DU VERNEY.

A Zell, le 4 Décembre 1757.

J'ÉTAIS en peine, mon cher du Verney, d'être si long-temps sans avoir de vos nouvelles, et j'en parlais hier à Crémille et à du Mesnil. J'ai reçu en arrivant ici votre lettre du 23, qui m'a fait par conséquent grand plaisir. Avec votre amitié et votre occupation des affaires, j'aurai du courage; mais sans cela je vous assure que je le perdrais. Ma résolution était bien prise de ne plus discuter des affaires de si loin; mais elle ne l'a jamais été de ne vous pas entretenir de celles qui se passent, et auxquelles vous pouvez vous intéresser. Vous devez savoir à présent que la capitulation est absolument rompue, et vous savez ce que c'est que les paroles d'honneur des Rois. Vous savez de plus que c'est nous qui avons arrêté

l'exécution, et qui avons fait chicanes sur chicanes d'autant plus mal arrangées, qu'il fallait au moins attendre que l'exécution fût accomplie, et plaider les mains garnies; mais cela est fait et très-mal fait, d'autant plus que sans la bataille que les Autrichiens viennent de gagner, ceci changeait toute la constitution de la guerre. L'évènement heureux de Breslau modérera leurs démarches; mais je n'en serai pas moins tout l'hiver dans la presse à ce que je crains, et je suis dans un moment bien critique, privé des secours les plus urgens pour faire la guerre l'hiver, qui est des tentes. J'ai pris sur moi d'en faire faire, et j'en ai déjà six cents. J'aurai de cela comme du reste, un peu après que je n'en aurai plus besoin. Toutes les troupes sont arrivées avec des tentes presque usées par les camps de paix, et les barraques ont achevé de les pourrir.

Je voudrais bien savoir cette opinion que vous gardez pour vous, et je m'en servirais bien. Je propose que l'on rompe

la capitulation que les Saxons ont avec le Roi de Prusse, d'autant plus que le Prince Ferdinand m'a mandé, que tout ce que je ferais dans ces pays-ci serait fait également en Saxe; à quoi j'ai répondu en général, que je ferais tout ce que les lois de la guerre me mettent en droit de faire, sans craindre aucune représaille. Je crains bien que cette armée-ci ne soit pas en état de servir la campagne prochaine, quoique je la ménage le plus que je peux. Tout cela est forcé. Les ennemis font le siège de Harbourg, et je suis trop heureux qu'ils s'y amusent, pour me donner le temps de me rassembler.

Les subsistances l'année prochaine seront difficiles; mais elles seront impossibles, ou Bourgade et son frère en viendront à bout. Il faut que ce soient des gens biens supérieurs, et qui ont bien sucé les exemples de famille; puisque, malgré tout ce que nous avons éprouvé, il n'y a pas un seul homme dans l'armée qui ne chante leurs louanges. Je voudrais

bien que Bourgade fût à Paris avec vous, où vous en diriez de bonnes ensemble; mais il ne peut quitter dans ce moment. Je n'envisage la suite de tout ceci qu'avec horreur. Vous me parlez des fourrages, et vous n'avez jamais voulu y donner ordre. Vous ne verrez que trop à quel point cela aurait été nécessaire; je n'oserais seulement en faire de question: Bourgade vous en rendra compte. J'ai bien compris combien l'évènement du 5 (1) avait dû vous affecter, vous connaissant comme je fais; mais s'il ne nous arrivait point malheur ici, et que les subsistances en tout genre fussent bien arrangées, nous nous tirerions d'affaire. Aimez-moi seulement, mon cher du Verney: j'ai besoin de cette consolation dans mes tribulations; mais un ami comme vous console de tout. Il est impossible d'être plus le vôtre que je le serais toute ma vie.

(1) La bataille de Rosbach.

M. D U V E R N E Y
AU MARÉCHAL DE RICHELIEU.

A Paris, le 18 Décembre 1757.

M O N S E I G N E U R ,

J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré, de Zell, le 4 de ce mois. Les circonstances sont devenues si compliquées et si difficiles, que je vous avoue que ma tête a de la peine à s'y reconnaître. Si je ne m'abstiens pas tout-à-fait d'en parler quand on me met sur la voie, il est certain au moins que je me détermine difficilement à en écrire. Cependant, Monseigneur, M. de Crémille vous a fait part de quelques idées que j'ai hasardé de lui communiquer : c'est tout ce que je pouvais faire, car en vérité je n'en puis plus. Si vous êtes bien instruit d'ailleurs de ce qui se passe ici, vous devez savoir
que

que je n'y suis pas sans chagrins relativement à vous-même.

Il est heureux, sans doute, que les succès brillans de la Silésie soient venus déconcerter les projets qu'on pouvait avoir sur vous; quoiqu'à dire vrai ces projets eussent toujours dû paraître très-hasardeux vis-à-vis d'une armée aussi nombreuse que celle du Roi. Si la grande dispersion des troupes qui la composent, vous met aujourd'hui dans le cas de ne faire que des projets défensifs, il faut espérer que vous pourrez, pendant l'hiver, en former d'une nature bien différente. M. de Bourgade doit être parti, et je m'occuperai avec lui de la partie des vivres, aussi-tôt que je pourrai préjuger à-peu-près, ce que l'on pourra faire à l'ouverture de la campagne. A l'égard des fourrages, permettez, Monseigneur, que je tienne bon, et que je ne m'en mêle absolument pas. Je vous supplierai seulement en passant, de vous rappeler tout ce que vous m'avez écrit par rapport à ces

marchés de fourrages qu'on vous avait dit être si nécessaires; parce que les matières manquant dans le pays, les Entrepreneurs en tireraient, par le Weser, de la Hollande, de la Meuse, etc. Eh bien, M. de Lucé a mandé en dernier lieu, que la navigation du Weser avait été nulle, et si nulle jusqu'à présent, qu'il était obligé de faire construire vingt-huit bateaux pour en tirer quelque parti. Il s'en suit qu'on lui en a imposé, et qu'on n'a pas été plus vrai avec vous-même sur ces marchés, dont l'objet tournera presque tout entier en rachat. Je n'ai trop prévu, Monseigneur, tout ce qui arrive sur cela. On s'est obstiné à ne me pas croire, et c'en est assez pour que je n'en parle plus.

Je vous crois à-peu-près tiré à présent de la position critique où vous vous êtes trouvé. Il me paraît, d'un autre côté, que vous n'avez pas grand'chose à craindre pour votre droite, et je vous avoue que je verrai avec grand plaisir vos troupes prendre une assiette un peu tranquille.

Je suis avec respect, etc.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU

A M. DU VERNEY.

A Zell, le 26 Décembre 1757.

JE serais bien fâché, du Verney, que vous apprissiez par d'autres tout ce qui m'arrive. Je joins ici un détail de l'évènement qui vient de m'arriver, qui aurait été, je crois, plus complet, si M. le Prince Ferdinand avait voulu. Je n'ai pas le tems de raisonner avec vous sur l'avenir, ni sur tout ce qu'il y aurait à dire, que vous verrez mieux que moi. Je vous embrasse de bien bon cœur dans toutes les occasions, et je suis si sûr de votre amitié, que je ne doute pas que vous ne partagiez tout ce qui m'arrive. M. de Paulmi vous aura appris sûrement toutes mes angoisses.

D É T A I L

De ce qui s'est passé à l'armée de M. le Maréchal de Richelieu, depuis le 19 Décembre.

De Zell, le 26 Décembre 1757.

L'ON a vu, par le premier bulletin, que les armées étaient encore en présence le 19. M. le Prince Ferdinand fit, le 20, un mouvement pour reculer sa droite, et il se trouva campé, la gauche de son armée appuyant à la petite rivière de la Lacht, et la droite au ruisseau de Klein-Helen; occupant, par des détachemens, les villages de Gros-Helen et de Klein-Helen, et tenant toujours son quartier général à Altenhagen.

L'armée de M. le Maréchal avait conservé son camp sur deux lignes, la droite appuyée au petit village de Wester-Zell, ayant en potence les Grenadiers de France et les Grenadiers-Royaux, la gauche tirant au pont de Schoeffrey, à l'extrémité

du fauxbourg de Zell, dit fauxbourg de Nienbourg, et la ville couvrant par conséquent le front du camp.

Les mouvemens que M. le Maréchal fit, les 20 et 21, par sa droite, sur l'Aller, déterminèrent les ennemis à garnir la rivière de Lacht, et à faire occuper plus en forces le village de Lachendorff. C'est dans cette position que M. le Maréchal ayant résolu de les attaquer ou de les déposter, commença dès-lors à faire les manœuvres qui pourraient concourir au succès d'une opération, que la nature du terrain et la position de l'ennemi rendaient difficile, mais qu'il n'était pas moins indispensable d'entreprendre, pour satisfaire à toutes les raisons que M. le Maréchal avait de passer l'Aller; en conséquence, M. le Duc de Broglie fut chargé d'aller prendre le commandement de douze bataillons et de huit escadrons rassemblés dans le duché de Bremen; ce corps fut destiné à agir sur la Bohme, et à pénétrer dans cette partie, de façon à tourner

la droite des ennemis, et à intercepter leurs convois, en se portant jusque sur Wolthausen, si les circonstances le permettaient.

Dans les journées des 21, 22 et 23, on fit toutes les autres dispositions qui pouvaient donner de la jalousie à l'ennemi, sur sa gauche et sur ses derrières.

Le 24, M. le Marquis de Villemur, ayant à ses ordres MM. d'Andlau, de Sparre, de Laval et de Domballe, dix bataillons, quatorze escadrons de cavalerie ou de Dragons, le régiment d'Hussards de Pollereski, les Volontaires de Flandre, et huit pièces de canon, devait passer l'Aller à Mudén, pour favoriser, par ses manœuvres en avant, la construction des ponts que le corps d'armée rassemblé à Offensen et à Schwaghausen devait y jeter.

M. de Laval, avec une avant-garde de quinze cents hommes de ce corps, était chargé de chasser les troupes qui pourraient être établies dans les villages d'Ans-

beck, Garmsen et Lachendorff; tandis que M. de Lillebonne, avec son régiment et celui de Berchini, débouchant le 25 dans la nuit, devait se porter sur Lachendorff; et de-là, si les ennemis n'occupaient plus ce village, aller prendre poste sur les hauteurs qui sont au-delà, pour protéger la construction des ponts que l'on devait jeter, tant sur l'Aller, que sur la petite rivière de Lacht.

Le sieur de Grandmaison, Major des Volontaires de Hainault, avec quatre cents chevaux choisis, était chargé de se poster, dès le 24, au soir, sur Ultzen, pour brûler les magasins et les établissemens que les ennemis avaient dans cette ville, et intercepter leurs convois.

Pendant que M. de Villemur était occupé de ces différentes opérations, M. de Caraman, avec son régiment, celui de la Dauphine, infanterie, et deux compagnies de Grenadiers, deux piquets, une compagnie de deux cents Volontaires, nommés les Chasseurs de Riche-

lieu, aux ordres du sieur d'Amfrenet, et le corps de Fischer, devaient passer l'Aller au pont de Schoeffrey, pour faire une fausse attaque dans cette partie, sur les points de Klein-Helen et Gros-Helen.

En même-temps, M. d'Auvert, avec sept bataillons et quatre escadrons, les Volontaires de Hainault, cent Hussards, et six pièces de canon, devait aussi déboucher du fauxbourg de Lunébourg, pour faire également une fausse attaque, laquelle devait être renforcée, si les succès des autres parvenaient à rendre celle-ci plus importante.

M. le Duc d'Ayen, ayant à ses ordres M. de Ségur, et les brigades de la Marine, Vaubecourt, et Orléans, infanterie, celles de cavalerie des Cravattes, quatre escadrons de Gendarmerie, et huit pièces de canon, devait déboucher par le pont d'Alten-Zell, qui avait été rétabli, pour éclairer tout ce qui pourrait venir du Haut-Aller, et pour agir de concert avec le corps d'armée.

La brigade d'Orléans fut détachée de ce corps, et destinée à être aux ordres de M. de Maupeou, pour opérer une autre diversion sur le point de Lachthausen. Le reste de l'armée devait se porter à Offensen et Schwaghausen, et y former deux lignes.

La première était composée des brigades de Picardie, Navarre, Auvergne, Belsunce, la Tour-du-Pin et Lyonnais, infanterie ; de celles de cavalerie des Cuirassiers, Commissaire-Général, Royal-Allemand, Royal-Roussillon, et de vingt-quatre pièces de canon.

La seconde était composée des brigades de Champagne, Dauphin et Aquitaine, infanterie, des Carabiniers, du régiment d'Harcourt, cavalerie, et de quatorze pièces de canon.

Ces troupes de seconde ligne, aux ordres de M. le Comte de Noailles, Lieutenant-Général, et de M. de Monty, Maréchal de Camp, étaient chargées de jeter les ponts dont M. de Villemur de-

vait protéger la construction avec son corps ; tandis que la première ligne resterait en bataille sur le bord de l'Aller, entre Offensen et Schwaghausen.

Toutes ces dispositions ayant eu le succès qu'on doit attendre d'une opération si bien combinée, l'armée fut en état de déboucher par cinq ponts, le 25, à huit heures du matin. M. le Maréchal s'était porté, à minuit, avec son Etat-Major, à Schwaghausen, il y apprit, au point du jour, que les attaques de la gauche n'ayant trouvé que très-peu d'obstacles à leurs débouchés, avaient poussé jusques dans le camp des ennemis, qu'on avait trouvé abandonné ; ils en étaient parti dans la nuit, et avaient masqué leur retraite dans l'après-midi, par différens mouvemens qu'on leur avait vu faire du côté de Winsen.

Dès que M. le Maréchal eut reçu cet avis, il ordonna d'envoyer à leur poursuite, tous les détachemens que la fatigue excessive des journées précédentes et la rigueur du temps permirent de faire mar-

cher. On a fait, jusqu'à présent, environ cinq cents prisonniers; on leur a tué tout ce qu'une retraite très-précipitée a permis de joindre, et nous n'avons perdu que vingt hommes environ. On a pris beaucoup de charriots chargés de subsistances et de bagages. Les ennemis continuent leur retraite sur Lunebourg, par la route qu'ils ont tenue, en venant à Zell.

M. le Maréchal est revenu, le 25 au soir, dans cette ville, où il a établi son quartier général; il a placé son camp dans le même terrain qu'occupait la veille l'armée de M. le Prince Ferdinand.

L'on apprend dans l'instant que les Volontaires de Flandre, qui étaient allés, par la droite, à la poursuite des ennemis, avaient pris cent vingt chevaux et beaucoup de charriots chargés d'équipages, de provisions et d'agrets de pontons.

M. DU VERNEY

AU MARÉCHAL DE RICHELIEU (1).

A Paris, le Janvier 1758.

MONSEIGNEUR,

Ma situation n'a pas changé depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire ; c'est-à-dire , que je suis toujours dans le même état de faiblesse , d'accablement et de peine. Cependant je rassemble mes forces pour vous parler de M. le Comte de Maillebois , que je crains que vous ne perdiez. Sa santé a été mauvaise pendant toute la campagne ; les opérations semblent avoir achevé de la détruire , de sorte qu'il est devenu nécessaire ou qu'il quitte l'armée , ou qu'au moins il y trouve du repos. Il y auroit , ce me semble , tant d'inconvéniens dans

(1) Cette lettre n'a pas été envoyée.

le premier parti , que je me suis arrêté
au second.

Ne pourrait-on pas , Monseigneur ,
charger M. de Monteynard des fonctions
de Maréchal-général-des-logis de votre
armée , et mettre M. le Comte de Mail-
lebois en ligne en sa qualité de Lieutenant-
général ? Vous lui donneriez un com-
mandement en première ligne , et il me
semble que , par ce moyen , il pourrait
jouir du repos dont il a besoin , sans que
vous perdissiez tout-à-fait l'utilité dont il
peut être dans votre armée. Ce ne sont
pas là ses vues , puisqu'il demande pure-
ment et simplement à revenir par rapport
à sa santé. Mais j'espère qu'il se déter-
minera à rester , si en quittant des fonc-
tions qu'il ne peut plus soutenir , on lui
en donne de plus douces , qui lui per-
mettent au moins de se reposer pendant
une partie de l'hiver , et de reprendre des
forces pour la campagne prochaine , en
quelque qualité qu'il serve. C'est de moi-
même , Monseigneur , que j'ose vous pro-

poser cet expédient, au risque d'être désavoué par M. le Comte de Maillebois, que je ne doute pas que vous ne soyez bien aise de conserver, et qui le sera lui-même, après y avoir fait réflexion, de n'avoir pas abandonné la partie dans des circonstances aussi critiques que celles où nous nous trouvons. Si vous êtes content l'un et l'autre de ma proposition, je la mettrai en avant ici, et je tâcherai d'en ménager le succès. J'espère au moins que vous voudrez bien la regarder comme une nouvelle preuve de mon attachement et du respect avec lequel je suis, etc.

LE MÊME AU MÊME.

A Paris, le 7 Janvier 1758.

MONSEIGNEUR,

Vous aurez sans doute été informé du mauvais état où je suis, par M. du Mesnil et par M. de Crémille. Je ne veux pas cependant différer à vous remercier de l'attention que vous avez eue de m'instruire vous-même de l'évènement du 25. Je souhaite qu'il en résulte d'autres avantages ; mais je vous avoue que j'ai l'esprit et le cœur aussi malades que le corps. Dispensez-moi d'en dire davantage, car je n'en aurais pas la force, et souffrez que cette lettre ne soit qu'un nouveau témoignage de mon attachement, et du respect avec lequel je suis, etc.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU

A M. DU VERNEY.

A Hanover, le 2 Janvier 1758.

J'AI été fort inquiet d'apprendre, mon cher du Verney, que vous ayez été incommodé. L'on me mande que ce n'est rien ; mais les deux saignées m'avaient effrayé. Vous devez avoir Boutgade à présent ; ainsi je n'ai plus rien à vous dire, quand la discrétion pour votre santé ne m'arrêterait pas. Je voudrais fort cependant que vous fussiez en état de juger, et donner votre avis sur tout ce que je mande, en donnant la préférence à la tranquillité de l'armée, pour travailler efficacement à son rétablissement au printemps prochain. Il fait actuellement un froid sans exemple ; ce qui seul pourrait servir de barrière, et assurer la tranquillité. Je crois d'ailleurs ma position respectable, et je suis bien persuadé que les ennemis

ennemis ne penseront pas à la troubler ;
 comme je sais qu'on vous l'envoie, je ne
 vous en parle pas. Je demande la per-
 mission de profiter de cette tranquillité
 forcée, pour aller faire un tour à Paris,
 que je crois bien nécessaire à tous égards.
 Je ne crois pas que l'on puisse me le
 refuser, et je me fais un grand plaisir,
 mon cher du Verney, de vous embrasser,
 et de me retrouver avec vous.

Je ne pense qu'aux moyens d'éviter le
 second tome de la Bohême et de la Bavière.
 Tâchez d'y porter nos Ministres, et pour
 cela, de faire entrer nos troupes en quar-
 tiers d'hiver.

M. DU VERNEY
AU MARÉCHAL DE RICHELIEU

A Paris, le 12 Janvier 1758.

MONSEIGNEUR,

La lettre dont vous m'avez honoré le 2 de ce mois, m'a trouvé à-peu-près dans le même état où j'étais il y a quinze jours. Je suis fort mécontent de ma tête, et je ne puis me faire à ces incertitudes qui s'y trouvent, quelque extérieures qu'elles soient. Il y a quelques années que des chagrins vifs me mirent dans le même état, et s'il faut de la tranquillité et des images riantes pour me guérir, je ne crois pas que ma santé soit rétablie de si-tôt.

J'ai lieu de penser, Monseigneur, que vous aurez satisfaction, de ce côté-ci, sur la tranquillité de l'armée; mais il m'a paru en même-temps que cette tranquillité pourrait bien être troublée d'un autre

côté. Les avis dont on vous a fait part, n'auraient rien de vraisemblable vis-à-vis de tout autre Prince que le Roi de Prusse; mais à juger de sa conduite future par sa conduite passée, tout est croyable de sa part. Cette nouvelle circonstance sera sans doute un obstacle au voyage que vous voudriez faire ici. Je n'en sais pas davantage; Monseigneur, parce que l'état de faiblesse où je me trouve, ne permet pas que je me livre aux affaires autant que j'en faisais l'année passée. Mes forces reviendront peut-être; et ce serait une grande satisfaction pour moi, que de pouvoir les employer à vous donner de nouvelles preuves de l'attachement et du respect avec lesquels je suis, etc.

LE MÊME AU MÊME.

A Paris, le 12 Janvier 1758.

MONSEIGNEUR,

Vous êtes instruit que le Roi de Prusse a renvoyé, sur sa parole, le sieur Martinfort, Régisseur des vivres de l'armée de Soubise, et qu'il n'exige, pour lui rendre sa liberté, que le renvoi de M. de Grœbnitz, que vous retenez en ôtage. Je desirerais beaucoup que cet échange fût praticable ; mais si je connais le degré d'utilité dont peut nous être le sieur de Martinfort, j'ignore celui de l'avantage que vous pouvez trouver à retenir M. de Grœbnitz, et ma sollicitation dès-lors n'est que subordonnée au jugement que vous en porterez.

Je suis avec respect, etc.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU

AU MARQUIS DE PAULMI.

Le 31 Janvier 1758.

Vous savez, Monsieur, que j'envoyai, par votre ordre, les troupes en quartier d'hiver, et que, malgré toutes les fatigues de la campagne qu'elles croyaient finies, elles virent qu'avant presque d'y arriver, il fallut sortir de ces mêmes quartiers, pour recommencer une campagne d'hiver.

Un tel renversement dans leurs arrangements et dans leur fortune, éleva un chagrin qui était juste, et qui peut-être aurait été porté trop loin, comme tout l'a été cette campagne, s'il n'eût paru nécessaire et même raisonnable, pour le bien du service, de suivre l'exemple de M. le Maréchal de Saxe, lorsqu'il fit le siège de Bruxelles; et celui de M. le Maréchal de Broglie, lorsque les troupes sortirent de leurs quartiers pour la course

d'Egra. J'assurai donc les troupes que ces exemples seraient suivis, et qu'elles trouveraient au moins quelques ressources dans le décompte de leurs fourrages, qui augmenterait pendant leur course et leurs fatigues, et cette promesse eut tout le succès que j'en pouvais espérer.

Je viens de les mettre en état de jouir du fruit de leurs travaux, sans qu'il en coûte rien au Roi, par la circonstance de guerre heureuse qui m'a fait replier les quartiers des Prussiens, et donné lieu aussi d'imposer à la ville de Halberstadt, de quoi acquitter cette dette et au-delà. Cet argent n'est dû qu'à la hardiesse de l'entreprise, à la bonne conduite du chef, et à l'ardeur des troupes, qui n'ont pas été effrayées de la fatigue excessive de cette marche, ni rebutées par la rigueur de la saison.

En conséquence, j'ai cru devoir ordonner, que l'on prendrait sur la taxe de Halberstadt, le rachat des fourrages pour l'effectif seulement des troupes, qui sont

sorties de leurs quartiers pour aller à Lunebourg, et après avoir couché au bivouac près de quinze jours à Zell, ont passé l'Aller, et fait fuir les ennemis.

J'aurais peut-être hésité à l'ordonner, si les circonstances avaient été les mêmes, et que les choses eussent été dans le même état que pendant la dernière guerre ; mais l'extrême misère, qui entraîne toujours après elle le désordre, l'avillissement et le déshonneur, et plus encore la nécessité, et un peu d'espérance de donner au Roi une armée dont il aura peut-être besoin de bonne heure, m'ont décidé. La raison d'acquitter vis-à-vis des troupes, ce que j'avais été presque forcé de leur promettre, et de leur donner de la confiance dans leur Général, a été la dernière à mes yeux ; et si vous trouvez que j'ai été trop loin, j'en appelle au printemps : l'on pourra juger alors si j'en ai fait trop ou trop peu ; je souhaite comme Citoyen, et pour la gloire du Général qui me remplace, en avoir fait assez.

Les précautions que j'ai prises d'ailleurs pour l'usage qui sera fait de ces fonds, est plus que suffisant pour me confirmer dans l'opinion, que j'ai fini mon commandement par une action utile à l'Etat. Elle aurait été inutile, si elle avait été différée. M. de Crémille et M. de Gayot vous en rendent compte plus en détail : ils en ont senti tous deux l'importance et la nécessité ; le premier n'a point hésité à m'en presser, et le dernier ne pouvait faire autre chose que l'approuver,

J'ai l'honneur d'être, etc.

M É M O I R E S

R E L A T I F S

A L'EXPÉDITION DE MINORQUE,

E N 1 7 5 6.

MEMOIRS

OF

THE

M É M O I R E

DE M. DU VERNEY,

Sur l'usage qu'on doit faire de l'île de
Minorque, après l'avoir conquise.

26 Mars 1756.

PORT-MAHON, si nous le prenons ,
n'est pas une conquête pour la France. Il
doit naturellement faire le prix d'une
alliance avec l'Espagne , en le lui cédant
au prix d'indemnité de nos dépenses que
nous croirons devoir proposer.

Il ne faut pas s'attendre , parce que cela
n'est pas vraisemblable , que l'Angleterre
fasse la guerre de mer assez malheureu-
sement pour ne pas obtenir , à la paix ,
la restitution de Port-Mahon , et c'est
une vérité essentielle de laquelle il faut
nécessairement partir.

Ainsi soit que nous le gardions actuel-
lement , soit que nous le remettions à

l'Espagne , il retournera bientôt aux Anglais ; d'autant plus qu'ils ne seront pas assez mauvais politiques , pour ne pas chercher à faire quelque conquête qui puisse faire la compensation de cette restitution si importante pour eux , puisque Port-Mahon les rend maîtres de la Méditerranée. C'est pour eux une retraite qui les met en état d'hiverner dans ces mers. Les avantages sans nombre de cette position , n'ont pas besoin d'être détaillés : ils cesseront tous au moment qu'il n'y aura plus de port , et dès-lors la restitution en sera très-indifférente.

A ne considérer que l'Espagne , l'avantage pour elle n'est pas de posséder Port-Mahon ; mais qu'il soit mis en état de ne pouvoir servir d'établissement ni pour l'Angleterre , ni pour aucune autre puissance. Ainsi l'on peut dire qu'en ce point l'intérêt de l'Espagne et le nôtre , sont parfaitement d'accord.

Cela est d'autant plus important à faire , que Gibraltar , quand même il resterait

aux Anglais, ce qui peut fort bien ne pas être, quand une fois ils auroient perdu Port-Mahon, ne peut pas leur suppléer l'usage qu'ils font de cette dernière place.

On pense donc qu'en même-temps que l'on ferait la conquête de Port-Mahon, il en faudrait démolir toutes les fortifications, et en employer tous les matériaux ainsi que tous les autres moyens possibles, pour en combler le port et le rendre impraticable pour les vaisseaux de guerre.

Cela peut être fait d'autant plus solidement, que n'y ayant point dans la Méditerranée de flux et de reflux comme dans les autres mers, la nature ne peut pas détruire ce que l'on aura employé pour ruiner ce port.

Nul inconvénient alors à le restituer à la paix, en prenant notre revanche des clauses limitatoires, qui nous furent imposées pour Dunkerque par la paix d'Utrecht; ainsi il ne tiendrait plus lieu de grand'chose dans les conditions de paix.

Ce plan est d'autant plus essentiel à

exécuter, que les Anglais ne peuvent faire, d'aucun autre côté, aucune autre conquête qui puisse balancer la perte de Port-Mahon.

Ils peuvent bien attaquer la Martinique; mais pour peu qu'elle soit soutenue, ils y échoueront vraisemblablement, comme ils y ont fait d'autres fois.

Ils peuvent aisément ruiner nos plantations à Saint-Domingue : c'est une perte de quelques années; mais ils ne peuvent pas s'y établir ni la garder. C'est une île ouverte presque de tous les côtés. Il faudrait que les Anglais y élevassent des fortifications : cela n'est guère possible en temps de guerre; d'ailleurs ils y mourroient tous en détail, et cette possession les ruinerait en hommes.

Il faut encore considérer, que quand nous voudrions garder Port-Mahon en l'état qu'il est, la marine des Anglais, sur-tout quand ils voudront la réunir en un seul point, est si supérieure à la nôtre et à celle de l'Espagne réunies, qu'ils le

reprendraient bientôt , et indubitablement malgré tous les efforts que nous pourrions faire pour les en empêcher. Ils n'y tenteront rien quand il sera mis en état de leur être entièrement inutile.

Nous aurons donc suffisamment gagné , sur-tout pour notre commerce dans la Méditerranée , et pour la sûreté des communications importantes aujourd'hui entre l'Espagne et l'Italie , quand nous aurons ôté aux Anglais la seule retraite qu'ils puissent avoir pour leurs vaisseaux , qui alors seraient obligés tous les ans , de retourner dans leurs ports , et de nous laisser le champ libre. Aucun événement de guerre n'en peut indemniser les Anglais , auxquels la crainte de perdre Gibraltar , fera peut-être faire la paix plutôt que nous ne croyons , et à meilleur marché que nous ne pensons ; parce qu'encore une fois , leurs établissemens en Europe leur tiennent bien plus à cœur , que tout ce qu'ils pourraient acquérir ou conserver d'ailleurs dans le Nouveau-Monde. Les cris

de la nation sur la perte de Port-Mahon
seront vifs , et pourront forcer le minis-
tère à la paix , pour peu que nous sachions
fomenter les divisions et les murmures ,
auxquels les évènements de guerre peuvent
donner lieu dans l'intérieur de l'Angleterre.

A Toulon, le premier Avril 1756.

LES vents nous ont contrarié pendant quelques jours, pour faire sortir du port de Marseille les bâtimens destinés au transport des troupes, des vivres et des munitions de guerre de l'escadre, car ils n'ont pu mettre à la voile que le 31. Il nous est arrivé le même jour vingt-huit bâtimens ou grandes barques : le vent se soutenant, il en arrivera autant aujourd'hui; l'on nous fait espérer que la totalité, qui se monte à plus de cent, sera rendue dans ce port Samedi 3 Avril.

Nos douze vaisseaux de guerre et nos cinq frégates seront en rade aujourd'hui. M. le Maréchal a donné ses ordres pour commencer l'embarquement des troupes le 4, et il compte coucher en rade le 5.

La distribution de MM. les Officiers généraux sur les vaisseaux de guerre est faite, ainsi que celle des troupes sur les bâtimens de transport, dont les Capitaines

auront une instruction donnée par M. le Marquis de la Galissonnière ; chaque Commandant de troupes en aura une semblable : lesdites instructions sont concertées avec M. le Maréchal.

Il y aura deux compagnies de Grenadiers sur chaque vaisseau de guerre.

Tout paraît être d'accord pour notre départ, le 7 Avril au plus tard, hors que nous ne soyons contrariés par les vents ; c'est le seul obstacle que nous puissions envisager, car nous nous flattons que nous ne rencontrerons pas dans notre traversée une escadre Anglaise supérieure la nôtre.

R É P A R T I T I O N

Des Officiers généraux et supérieurs sur les
vaisseaux de guerre.

M. DE LA GALISSONNIÈRE prendra,

Sur le FOUDROYANT de 80 canons,

M. le Maréchal.

M. le Duc de Fronsac.

M. le Comte d'Egmont.

M. le Maréchal général des Logis.

M. de Causans, Commissaire ordon-
nateur.

M. de Farconnet, Commissaire ordi-
naire.

Le Trésorier.

Quatre Aides-de-Camp à son choix.

M. le Comte de Lannion, Maréchal
de Camp.

Un Secrétaire.

M. DE LA CLUE prendra,

Sur la COURONNE de 74 canons,

M. de Maillebois, Lieutenant-Général.

M. de Lille, Régisseur du Roi.

M. Duvivier, Commissaire ordinaire.

Un Colonel employé.

Quatre Aides-de-Camp.

Un Secrétaire.

M. LE COMMANDEUR DE GLANDÈVE,

Sur le REDOUTABLE de 74 canons,

M. du Mesnil, Lieutenant-Général.

M. de Boniface, Commandant en
second le Corps-Royal.

Le Major général.

Trois Aides-de-Camp.

Un Secrétaire.

M. DE BEAUMONT,

Sur le TÊMÉRAIRE de 74 canons,

M. le Prince de Beauvau, Maréchal-
de-Camp.

Un Colonel.

Trois Aides-de-Camp.

Un Capitaine et cinquante Travailleurs.

Un Secrétaire.

M. DE LA BROsse prendra,

Sur le GUERRIER de 74 canons,

M. de Monteynard, Maréchal-de-Camp.

M. de Guyol, Commandant le Corps-Royal.

Deux Officiers de l'Etat-Major dudit Corps.

Deux Aides-de-Camp.

Un Lieutenant et trente Travailleurs.

Un Secrétaire.

M. DE SAINT-AIGNAN,

Sur le LION de 64 canons,

M. de Laval, Maréchal-de-Camp.

M. de Portalis, Commissaire des Guerres.

Trois Aides-de-Camp.

Un Lieutenant et trente Travailleurs,

Un Secrétaire.

M. DU REVERS prendra,

Sur le SAGE de 64 canons,

M. le Prince de Wurtemberg, Maré-
chal-de-Camp.

M. d'Athose, Commissaire des Guerres,

Un Colonel.

Trois Aides-de-Camp.

Un Secrétaire.

M. DE SABRAN,

Sur le CONTENT de 64 canons,

Un Aide-Maréchal général des Logis.

Un Aide-Major général.

Trois Aides-de-Camp,

M. le Chevalier DE RAYMONDIS.

Sur L'ORPHÉE de 64 canons,

Un Aide-Maréchal général des Logis.

[55]

Un Aide-Major général.

Trois Aides-de-Camp.

M. MERCIER prendra,

Sur le TRITON de 64 canons,

Le Caissier du Trésorier.

Trois Aides-de-Camp.

M. DE ROCHEMORE,

Sur L'HYPPOPOTAME de 50 canons,

Un Commis du Trésorier.

Deux Aides-de-Camp.

M. D'HERVILLE,

Sur le FIER de 50 canons,

Un Commis du Trésorier.

Deux Aides-de-Camp.

M. DE BEAUSSIER,

Sur la JUNON de 50 canons,

Deux Aides-de-Camp.

M. DE COSTEBELLE prendra,

Sur la ROSE de 30 canons,

Deux Aides-de-Camp.

M. DE MARQUISAN,

Sur la GRACIEUSE de 24 canons,

Deux Aides-de-Camp.

M. DE CARNAY,

Sur la TOPASE de 24 canons,

Deux Aides-de-Camp.

M. DE CAILLAN,

La NYMPHE de 20 canons.

On placera deux compagnies de Grenadiers par vaisseau de guerre, un Officier et vingt hommes du Corps - Royal avec trois pièces à la Suédoise, sur le *Téméraire*,

Un Sergent et quinze hommes du même Corps sur le *Guerrier*, avec trois pièces à la Suédoise.

On placera une compagnie de Volontaires sur *la Rose*.

Une autre sur *la Junon*.

Et la troisième sur les trois autres frégates.

Nota. Depuis cet arrangement, on a découvert un Capitaine Majorquin avec un chebec, sur lequel on peut placer au moins deux compagnies de Volontaires,

Vingt-deux bâtimens pour les vivres.

Quarante-trois pour les bœufs.

Seize pour l'artillerie.

Cinq pour l'hôpital.

Cinq pour les chevaux.

Il y aura vraisemblablement encore un supplément.

Toutes les troupes sont distribuées sur les vaisseaux de transport.

I N S T R U C T I O N

Pour la police des Bâtimens du convoi.

IL sera remis à chacun des bâtimens qui portent des troupes, un exemplaire imprimé des signaux de jour et de nuit.

Pendant le séjour que les bâtimens feront en rade, l'Officier commandant la troupe, fera lire au moins deux fois par jour lesdits signaux imprimés, principalement l'avertissement qui est à la tête. Cette lecture se fera par le Capitaine ou Patron, s'il sait lire le français; et l'Officier l'exhortera à se faire expliquer, par quelque autre Officier-Marinier, ce que ledit Patron n'entendra pas dans cet imprimé.

Les Officiers doivent aussi lire plusieurs fois l'avertissement des signaux imprimé.

Si le Patron ou Capitaine ne sait pas lire, ou s'il ne sait pas lire le français, l'Officier chargera quelque'un des Mate-

lots, ou même quelqu'un de sa troupe, de lire et expliquer autant qu'il pourra, tous les articles dudit imprimé.

Il est recommandé aux Officiers, de traiter avec beaucoup de douceur et de déférence les Capitaines et Patrons, sans s'offenser de la rusticité de quelques-uns d'eux, et de les faire craindre et respecter par les Soldats; afin qu'ils puissent exécuter tranquillement les manœuvres nécessaires, tant pour la conservation du bâtiment, que pour suivre l'escadre.

Il y aura jour et nuit un Officier de garde sur le pont, et il avertira le Commandant de la troupe, de tout ce qu'il verra.

Les Officiers ne se mêleront en aucune façon de la manœuvre des bâtimens, et sur-tout de faire mettre ou ôter de voiles; ce qui doit être laissé entièrement à la disposition des Patrons.

Il est cependant recommandé auxdits Officiers, d'avoir, ainsi que les Capitaines ou Patrons, les yeux continuellement

attachés sur le Commandant, tant la nuit que le jour : Et si lesdits Officiers s'aperçoivent qu'il se fasse quelque signal ou quelque manœuvre ; comme, par exemple, quand le Commandant augmentera ou diminuera de voiles, ou paraîtra changer de route, ils réveilleront l'attention du Capitaine ou Patron, ou de l'Officier-Marinier qui sera en sa place sur le pont ; après quoi ils le laisseront manœuvrer, ainsi qu'il jugera à propos.

Ils redoubleront leurs représentations, toutes les fois qu'ils verront que le bâtiment où ils seront, s'éloignera du Commandant et de l'escadre.

Les Officiers, en s'embarquant, et pendant toute la traversée, placeront leurs hardes et meubles, de la façon qui leur sera indiquée par les Capitaines ou Patrons, et ne les changeront point de place pendant la route, que du consentement desdits Capitaines.

En cas que quelque bâtiment ait le malheur de se séparer la nuit, ou par la

brume, il se rendra en droiture à la ville de Palma, dans l'île de Majorque, où il apprendra des nouvelles de l'escadre et du convoi, qu'il viendra rejoindre aussi-tôt.

Chaque brigade aura sa marque particulière; et il est recommandé aux Capitaines et Patrons qui porteront lesdites brigades, de se tenir ensemble pendant la navigation; et lorsque l'on mouillera, ils mouilleront près les uns des autres.

En cas que quelque bâtiment fût pris par les ennemis, l'Officier aura soin de faire jeter les signaux à la mer, ainsi que le présent mémoire, et tous les autres ordres ou papiers quelconques, qui pourraient instruire l'ennemi sur la marche de l'escadre.

ARTICLES DE POLICE.

IL sera défendu de fumer ailleurs que sur le pont.

L'Officier conviendra avec le Patron,

de la quantité d'eau qui pourra être distribuée chaque jour à chaque personne, et mettra une Sentinelle à l'endroit où sera l'eau, pour qu'il n'en soit donné que conformément à l'ordre arrêté.

Avoir aussi grande attention que le bois soit bien économisé, et qu'on prenne garde au feu, qui doit être éteint au coucher du soleil, sans qu'on puisse même voir en-dehors la lumière d'une chandelle, sinon dans les cas marqués par les signaux.

L'Officier commandant défendra aussi, sous peine d'une grosse punition, de faire aucune ordure dans le bord.

On ne jettera aucune partie des vivres à la mer, si petite qu'elle soit, qu'après qu'elle aura été examinée par l'Officier commandant la troupe, et reconnue gâtée.

Pendant la route, les Officiers feront leur possible pour se dispenser d'avoir à parler à M. le Maréchal de Richelieu; mais si cela arrive, ils feront mettre le signal qui est marqué pour parler au Commandant.

On aura grande attention à la distribution des vivres, qui se fera suivant le tarif qui sera remis.

L'Officier chargé du détail dans chaque navire, recevra un mois de paye pour les compagnies qui seront embarquées avec lui. Il remettra à chaque Capitaine et à chaque Lieutenant, ce qui doit leur revenir, et sera dépositaire du reste pour faire le prêt aux Soldats aux jours ordinaires : cet argent est donné à compte sur la subsistance de chaque régiment, qui commence au premier d'Avril, et regarde le Trésorier de l'armée.

Quand le temps du débarquement approchera, chaque Officier aura attention de disposer sa troupe, pour que le débarquement se fasse avec célérité ; mais en même-temps avec le plus d'ordre qu'il sera possible.

Quelques heures avant le débarquement, chaque Officier fera décharger les armes des Soldats avec des tire-bourres, pour en nettoyer la platine, l'huiler, et

mettre l'arme en bon état : ensuite il les fera recharger ; mais tout cela doit se faire sous ses yeux, et MM. les Officiers ne sauraient apporter trop de précaution pour prévenir des accidens qui ne sont que trop ordinaires.

MM. les Officiers auront la plus grande attention à la conservation des cartouches qui ont été distribuées aux Soldats lors de leur embarquement et en débarquant ; il faut bien prendre garde qu'elles ne se mouillent, de même que leurs armes, et pour cela leur recommander de tenir et le fusil et le porte-cartouche le plus haut qu'ils pourront ; cette précaution étant un point essentiel, pour que le Soldat soit en état d'agir dès qu'il aura mis pié à terre.

A bord du *Foudroyant*, le 3 Avril 1756.

Le Maréchal Duc DE RICHELIEU.

Le Marquis DE LA GALLISSONNIÈRE.

A Toulon, le 4 Avril 1756.

Tous nos bâtimens de transport partant de Marseille, sont dans ce port, ainsi qu'une grande partie de ceux venans d'Antibes, chargés d'artillerie et du supplément que M. le Maréchal a jugé nécessaire, qui consiste en douze pièces de canon de vingt-quatre, et de cinq mortiers.

L'on embarque actuellement six bataillons, et successivement chaque jour autant ; ainsi, Mercredi 7, au plus tard, toutes nos troupes seront en rade.

M. le Maréchal ira coucher sur son bord Mardi, ainsi que tous MM. les Officiers généraux, sur les vaisseaux qui leur sont destinés. A dater du 7 au soir, nous serons aux ordres des vents et de notre Amiral.

Du 6.

Le vent, qui règne depuis vingt-quatre heures, contrarie l'embarquement des troupes, ainsi que le reste du chargement

Tome II.

E

des munitions de toutes espèces, dont on doit compléter les bâtimens de transport.

Cependant M. le Maréchal compte toujours aller coucher en rade aujourd'hui 6, et M. de la Galissonnière a donné l'ordre à l'escadre, que l'on se préparât pour mettre à la voile au premier moment favorable.

OBSERVATIONS

Sur le fort de Saint-Philippe, situé à l'entrée
du Port-Mahon.

A L'ASPECT du plan et d'un mémoire que M. le Maréchal-Duc de Richelieu m'a fait l'honneur de me communiquer, j'ai trouvé que les fortifications de cette place sont en grand nombre, et très-bien dirigées.

Premièrement, le retranchement qui enveloppe la cité, et qui n'est vraisemblablement construit qu'en terre, est défendu, en grande partie, par le fort Marlborough, situé sur une hauteur considérable; et quoique le pourtour de ce retranchement soit de seize cents toises, l'assiégé ne sera obligé d'en défendre essentiellement qu'une partie, ce qui l'engagera à ne la céder qu'après y être forcé; sa retraite dans le fort étant très-assurée, et favorisée par l'avant-chemin couvert,

forts et lunettes qui n'en sont pas éloignés.

L'avant-chemin couvert est contreminé, défendu par le fort de la Reine et celui de Marlborough qui en découvrent les approches. Il a d'ailleurs cinq lunettes bien dirigées qui forment un second feu , ayant chacune un fossé de huit à dix toises de largeur suivant le plan , et qui , vraisemblablement , doit être d'environ neuf pieds de profondeur , pour qu'on puisse y avoir établi des communications aux galeries de contremines.

L'esplanade (où sont placées lesdites lunettes) jusqu'au premier chemin couvert , est très-considérable. Plusieurs mémoires assurent que ce n'est qu'un roc pelé ; ce qui rend les approches et tranchées très-difficiles à faire , étant obligé de porter la terre pour les former , ce qui exige bien des pertes , beaucoup de temps , et des dépense.

Les sacs à laine pourraient abrégé cet ouvrage , mais l'inconvénient le plus considérable qu'on essuierait , serait que la

moindre sortie des assiégés , ou des artifices qu'ils ne manqueraient pas de jeter de la place , y mettraient le feu , qu'on ne pourrait éteindre faute d'eau et de terre , ni le jour ni la nuit ; et les batteries de canon qu'on aurait établies , seraient à la merci de l'ennemi. Cette esplanade est encore défendue par le fort Marlborough , qui augmente d'autant la difficulté des approches.

Le premier chemin couvert est aussi contreminé. Il est défendu par une demi-lune et deux contrefaces devant les bastions du fort , dont environ cinquante-toises flanquent les faces des demi-lunes.

Ces demi-lunes ont un réduit qui défend les fossés desdites contrefaces , et couvre les deux demi-bastions de chaque front du fort qui est un quarré : il y a quantité de souterrains pratiqués sous les remparts des contrefaces pour recevoir les troupes de la garnison , lorsqu'elles sont d'obligation de quitter leurs corps de casernes. On entre dans ces souterrains par les fossés de la place.

Il n'y a que deux fronts qu'on puisse attaquer : si l'on détaille tous leurs ouvrages, les opérations ne peuvent être que très-longues ; en voulant les abréger par des actions vives et hardies, on ne peut manquer d'y perdre beaucoup de monde par la difficulté des logemens à y faire, qui tiennent les troupes en danger pendant long-tems, et qui, par-là, peuvent être exposées à abandonner leur entreprise.

Si la garnison de ce fort est un peu considérable, que le Commandant soit un Officier de mérite, et que les munitions de bouche et de guerre n'y manquent point, on ne peut douter que ce siège soit d'une grande conséquence, et qu'il ne faille long-tems pour s'en rendre maître.

Jé laisse d'ailleurs sous silence les secours que cette place peut recevoir, et les inconvéniens qui peuvent en résulter.

A Toulon, le 5 Avril 1756.

Signé, BONIFACE.

M É M O I R E

Pour servir d'instruction pour le débarquement dans l'île de Minorque.

LES lumières que l'on a pu acquérir jusqu'à présent sur la situation de l'île de Minorque, sur la nature de ses plages, et sur les lieux convenables au débarquement, font penser qu'il est convenable de faire cette opération en deux temps.

L'endroit le plus favorable pour débarquer les troupes et toutes les matières relatives à l'expédition, est à hauteur de l'île de Laire ; mais comme ce point est trop rapproché de la place la plus considérable, et de celle qui peut, par conséquent, fournir des obstacles à la descente, M. le Maréchal a jugé qu'il fallait protéger ce débarquement, en mettant à terre un corps de troupes, qui vînt prendre poste en avant du lieu le plus propre à l'exécuter.

M. de la Galissonnière pense que l'endroit le plus propre à mettre à terre ce corps de troupes , est à la plage du Sud de l'île , environ à trois ou quatre lieues au-dessus de l'île de Laire , où , suivant les indications du Capitaine Majorquin , on peut espérer de trouver une plage susceptible d'un débarquement prompt et facile.

Pour y parvenir , il est à propos de se trouver à l'entrée de la nuit , (si comme on peut s'en flatter dans le moment , la lune est favorable ,) à hauteur de l'endroit que ledit Capitaine Majorquin indiquera : on fera reconnaître la plage par une ou deux chaloupes , avec des Officiers et Pilotes intelligens. On mouillera vis-à-vis de l'endroit reconnu , où on préparera les chaloupes des gros vaisseaux , et on se tiendra prêt pour exécuter au point du jour , le débarquement du corps des troupes destinées à faire l'avant-garde , et à couvrir le débarquement général projeté à hauteur de l'île de Laire.

Cette colonne de troupes sera com-

posée de vingt-quatre compagnies de grenadiers qui sont à bord des vaisseaux de guerre, des brigades de Royal et Briqueville, d'une brigade de canons à la Suédoise, des compagnies de Volontaires et des Travailleurs, et d'une brigade d'infanterie. De plus, si cela est possible, on choisira celle qui sera le plus à portée.

Le tout sera aux ordres de M. de Maillebois, Lieutenant-Général de MM. de Lannion et de Laval, Maréchaux-de-camp, avec un Brigadier, un Colonel, et un Lieutenant-Colonel pour les Grenadiers, si M. le Maréchal le trouve à propos.

Le débarquement s'exécutera dans l'ordre ci-après :

Dès que l'on aura décidé le point sur lequel on peut l'opérer, M. de la Galissonnière donnera l'ordre ou le signal nécessaire, pour faire avancer les deux chaloupes de M. de Sabran, qui se placeront vis-à-vis le lieu déterminé pour la descente. Celui qui les commandera, examinera si la plage est gardée par des troupes ou mi-

lices , auquel cas il faudrait faire feu pour la balayer ; ou il aurait attention de ne pas tirer , s'il jugeait qu'elle ne fût remplie que de curieux ou de gens bien intentionnés , que la bonne volonté pourrait attirer sur la côte.

Quand les chaloupes de M. de Sabran auront pris poste , M. de la Galissonnière donnera le signal pour faire avancer le chebec Majorquin , sur lequel on aura placé une compagnie de Volontaires de soixante hommes , aux ordres du sieur de Château-Thierry ; une de trente hommes , aux ordres du sieur de la Jaille ; cinquante Travailleurs , commandés par un Capitaine et un Lieutenant , et il y aura un Ingénieur : on indiquera d'avance les moyens de débarquer promptement les troupes portées sur le chebec , et on donnera en même-temps le signal , pour que la frégate la Rose mette à terre les cinquante Volontaires qu'elle portera , et qui seront aux ordres de M. de Montvert.

M. de la Galissonnière donnera ensuite

l'ordre ou le signal, pour faire débarquer des vaisseaux de guerre, toutes les compagnies de Grenadiers et l'Artillerie de campagne qu'ils ont à bord ; le Capitaine commandant chaque vaisseau sur lequel elles sont embarquées, décidera du nombre d'hommes qui devra entrer dans la chaloupe, et on s'en tiendra à sa décision sur cet article.

M. de la Galissonnière nommera les Officiers de la marine qu'il destinera à suivre les Grenadiers, pour entretenir la correspondance des bords de la mer, où seront toujours les chaloupes de M. de Sabran. On estime qu'il doit y avoir deux Officiers.

Pendant le temps qui aura précédé le débarquement, chaque Capitaine commandant les compagnies de Grenadiers aura eu attention :

1°. D'examiner les armes et les cartouches de ses Grenadiers, pour s'assurer qu'elles sont dans l'état convenable ;

2°. De faire prendre à chaque Grena-

dier du biscuit, du riz et du fromage, sur les bâtimens où ils sont embarqués ; de façon que chaque Grenadier ait pour trois jours de subsistance.

Les vaisseaux le Téméraire, le Guentier et le Lion commenceront par débarquer l'artillerie, ses Officiers et les Travailleurs qu'ils ont avec eux, et ne débarqueront les compagnies de Grenadiers qu'au second convoi.

Les Travailleurs prendront avec eux dix ballets de bruyère, avec un paquet de mèches qu'on leur fournira dans chacun des vaisseaux où ils sont embarqués, et l'Officier qui les commandera, aura la plus grande attention à les conserver, pour les signaux que l'on sera obligé de faire pendant la nuit.

Chaque chaloupe des gros vaisseaux prendra sa direction à la droite, au milieu et à la gauche des deux chaloupes de M. de Sabran, qui indiqueront le point du débarquement.

Dès que les vaisseaux de guerre auront

fini de mettre à terre les Grenadiers qu'ils ont à bord, leurs chaloupes s'approcheront des vaisseaux marchands sur lesquels seront les brigades de Royal et Briquerville, auxquels M. de la Galissonnière aura fait à temps le signal, pour s'approcher autant qu'ils le pourront, de l'endroit indiqué pour le débarquement.

On recommandera aux Commandans des Corps, les mêmes précautions prescrites ci-dessus pour les compagnies de Grenadiers, et de plus de faire porter exactement les cent outils ordonnés par bataillon. L'Officier de la Marine commandant chaque chaloupe, décidera du nombre d'hommes que l'on pourra y embarquer.

A mesure que le Corps, qui compose l'avant-garde, sera débarqué, l'Officier général qui le commandera fera prendre les postes les plus avantageux et les plus convenables pour favoriser le débarquement; il fera reconnaître le pays à sa droite et en avant, et verra à se procurer

des Guides et des connaissances sur la nature du terrain qu'il aura à parcourir, pour venir prendre poste à hauteur de l'île de Laire, qui est le seul objet que M. le Maréchal puisse lui prescrire, étant obligé de s'en remettre, pour les moyens, à sa prudence et à son activité. Il verra s'il peut porter sur la ville de Mahon un détachement assez fort, pour s'en emparer et s'y soutenir; observant qu'il ne doit pas sacrifier à cet objet, celui de marcher plus promptement à hauteur de l'île de Laire.

Dès que le corps qui doit composer l'avant-garde aura débarqué, l'Officier général qui le commandera, marchera par sa droite, avec les précautions requises en pareil cas, et il s'avancera vers le point indiqué où il prendra poste, se retranchera, et tâchera de se garantir des obstacles que la garnison du fort de Saint-Philippe ou de la ville de Mahon, pourraient apporter à la descente ou à sa marche.

Les précautions qu'il a à observer dans sa marche se réduisent :

1°. A couvrir son flanc gauche , des attaques qui pourraient lui être faites par les milices du pays, s'il y en a, ou par les troupes, si le Commandant avait pris le parti d'en détacher pour l'observer.

2°. De tenir toujours, par sa droite, le bord de la plage, et de profiter de tous les caps ou hauteurs qui pourront se présenter, pour donner à la flotte le signal de sa marche.

Pour simplifier ces signaux, le Commandant de cette avant-garde aura attention de faire côtoyer exactement le bord de la mer, à hauteur de sa marche, par un bataillon de ses troupes, qui sera destiné principalement à la partie des signaux. Toutes les fois qu'il le pourra, il placera sur quelques points avancés de la côte, son drapeau blanc, et cette marque indiquera que l'avant-garde est à cette hauteur, et n'a point trouvé d'obstacles.

Le drapeau de couleur, au contraire, en marquant la hauteur où se trouvera la troupe dans sa marche, signifiera que cette avant - garde a rencontré des ennemis, et alors on donnera le temps au Commandant de ces troupes de pousser les ennemis qu'il aurait devant lui, ou de les chasser des postes qu'ils auraient pu prendre pour retarder sa marche.

Ces signaux seront assurés le jour, par deux fumées placées hõrisonalement à hauteur du drapeau blanc, et trois à hauteur du drapeau de couleur; et la nuit par la même quantité de feux, suivant l'un et l'autre cas.

On prévien dra l'Officier qui commandera cette colonne, de la manœuvre que les vaisseaux ou frégates pourraient faire, si les ennemis présentaient le flanc à la plage, ne doutant pas qu'alors on n'en fît avancer quelques-unes pour les écarter, et favoriser la marche de l'avant - garde.

Comme on ne doute pas que l'intention de M. de la Galissonnière, ne soit de faire
longer

longer la côte par les chaloupes de M. de Sabran, elles auront ordre de concerter leur route avec la marche de la colonne susdite, à laquelle on affectera un des Officiers de la Marine que l'on aura mis à terre avec les Grenadiers, et dont l'instruction particulière sera de faire passer au vaisseau Commandant des nouvelles de la marche de l'avant-garde, toutes les fois qu'il le pourra, et d'instruire le Commandant des chaloupes de la marche des troupes.

Dès que le Commandant de l'avant-garde sera arrivé à hauteur de l'île de Laire, il prendra poste suivant que le terrain le permettra; mais de façon à y assurer le débarquement du reste des troupes, et de toutes les munitions relatives.

Alors on fera,

1°. Le signal pour faire avancer les bâtimens qui portent les brigades de Bretagne, de Royal-la-Marine, de Vernois, et de Royal-Italien.

Tome II.

F

- 2°. Les bâtimens qui portent les vivres.
- 3°. Ceux qui porteront la grosse artillerie, les attirails de siège, et la brigade de Royal-Artillerie.
- 4°. Les chevaux.
- 5°. L'hôpital ambulant.
- 6°. Les bœufs.
- 7°. La poudre, et successivement toutes les parties du service.

On a dû prendre des mesures pour avoir des Interprètes, et l'intention de M. le Maréchal est qu'il y en ait un auprès de chaque Officier-Général : on a proposé d'en prendre une partie dans Royal-Italien. Il est nécessaire que M. le Chevalier de Redmont fasse incessamment cet arrangement.

On priera M. le Major de l'escadre d'ordonner, qu'il y ait un bâtiment de chevaux qui puisse débarquer en même-temps que l'avant-garde, pour que l'Officier qui la commandera, et ceux de son Etat-Major, puissent avoir quelques chevaux. Cette précaution est d'autant plus

nécessaire, qu'ils auront quatre lieues à faire environ.

OBSERVATION.

On n'a pas jugé que chaque Grenadier ou Soldat de cette avant-garde, déjà chargé de son bagage, et destiné à une marche légère, et peut-être contrarié, puisse porter pour plus de trois jours de subsistance. On ne doute pas que cette précaution ne soit suffisante; cependant il est de la prudence de l'étendre plus loin, et l'on ne peut qu'y trouver des avantages.

On croit qu'il conviendrait d'embarquer des barriques d'eau, chaque barrique contenant vingt-huit pintes, il en faut avoir deux cents trente-une pour l'avant-garde, telle qu'elle est marquée, à raison d'une pinte par Soldat pour un jour. Il faudrait augmenter ce calcul, si l'on augmentait les troupes de l'avant-garde.

Le moyen le plus expédient pour assurer la subsistance de ce corps, est que toutes les chaloupes des bâtimens qui au-

ront passé les troupes, soient chargées, dès que les troupes en seront sorties, du restant des quinze jours de subsistance qui auront été embarquées, et fassent tant de voyages qu'il sera possible, pour poser les denrées sur la côte, dans le lieu qui sera indiqué. Chaque Officier-Major laissera un Officier, avec une garde d'un Sergent et dix hommes, pour avoir soin de ce chargement, et passer à terre avec le dernier convoi qui en sera fait.

NOUVELLES DE MINORQUE.

Du 20 Avril 1756.

LA flotte partit le 10 de la rade de Toulon, et fut obligée de rentrer à la rade des îles d'Hyères, par les vents contraires qui la prirent en chemin. Elle y séjourna le 11 et le 12. Le temps étant redevenu favorable, elle mit à la voile; mais il survint le soir une tempête, qui dura jusqu'à la nuit qu'elle finit heureusement, mais elle mit un grand désordre dans beaucoup de bâtimens de transport, dont plusieurs furent démâtés, et plusieurs autres fesaient de l'eau, ce qui obligea de rester toute la journée à secourir ces différens bâtimens. Le 14, on reprit la route de Minorque et le vent fut presque toujours contraire, ou le calme; de façon qu'on ne put arriver à la hauteur de Minorque que le 18, jour de Pâques, à la pointe du jour, par un très-beau temps.

M. le Maréchal de Richelieu fit sommer la ville de Ciutadella , vis-à-vis laquelle la flotte s'arrêta , de se rendre ; mais quoique cette ville ait des remparts et des bastions en fort bon état , la garnison Anglaise qui y était se retira avec précipitation , et dans l'instant , M. le Maréchal fit débarquer tous les Grenadiers qui en prirent possession , et y alla coucher avec tous les Officiers-généraux ; et pendant toute la nuit , le reste des troupes débarqua ainsi que le lendemain. Tous les bâtimens chargés d'artillerie , de provisions et de vivres , ont débarqué dans le port qui est fort joli et fort commode. Il y a un très-bon chemin qui conduit de cette place jusqu'à Mahon , qui en est à neuf grandes lieues de distance. Les Anglais ont abandonné de même un fort qui défendait un autre petit port , appelé Fornel , de l'autre côté de l'île , au Nord , dans lequel M. le Maréchal a envoyé sur-le-champ une garnison ; moyennant quoi il est maître de toute l'île , à la réserve de la forteresse

qui défend le Port-Mahon , qui est considérable et bien fortifiée.

M. le Maréchal a fait marcher MM. les Marquis du Mesnil et de Monteynard , avec vingt-quatre compagnies de Grenadiers et la brigade du régiment Royal , pour aller camper à Marcadal , qui est un peu plus qu'à moitié chemin de Mahon ; et il compte les suivre demain avec le reste de l'armée et quelques pièces de canon.

J O U R N A L

De l'expédition de Minorque, par M. le
Comte de Maillebois.

LE 18 Avril, jour de Pâques, deux heures avant la nuit, nous abordâmes à une côte fort escarpée à deux lieues de Ciutadella, où les ennemis avaient le matin un poste de cent-cinquante hommes, qui se retirèrent à la vue de notre flotte. Comme je me rendais à terre avec M. de Lannion, et les autres chaloupes portant les Grenadiers, nous apprîmes que la ville était évacuée, et nos dispositions se réduisirent à reconnaître le plus de points que nous pûmes, pour faire aborder les chaloupes qui débarquaient nos troupes : nous employâmes à cette opération la nuit, et toute la journée du lendemain, et ce ne fut pas sans peine et sans désordre.

Le 19, on prit des postes en avant de la ville, où l'on séjourna. M. le Maréchal

de Richelieu fit chanter le *Te Deum* , reçut le serment de fidélité de tous les corps , et on se prépara à marcher dès le lendemain à Mahon ; mais la difficulté des vivres , et la distance qui est de neuf lieues du pays , qui en font plus de douze de France , ne permirent pas de s'y porter en corps d'armée.

On fit marcher tous les Grenadiers de l'armée et la brigade de Royal , pour se porter à Marcadal , distant de cinq lieues de Ciutadella. La chaleur était si forte , la journée si grande , et les troupes étaient si peu accoutumées à marcher , les Officiers étaient si las et si ennuyés d'être à pié , que cette avant-garde n'arriva que bien avant dans la nuit à Marcadal.

M. le Maréchal de Richelieu en ayant été informé , jugea que la marche serait trop forte pour toute l'armée , et se contenta de pousser en avant à Ferrarias un nouveau détachement de deux brigades , et il séjourna encore avec le reste de l'armée le 20.

Le 21 , le corps de Marcadal et celui de Ferrarias marchèrent à Léors , qui n'est éloigné de Mahon que de trois petites lieues , et M. le Maréchal vint camper avec le reste de l'armée à Ferrarias.

Le 22 , avant le jour , on fit marcher tous les Grenadiers et cinq piquets , pour aller s'emparer de la ville de Mahon , sur le desir que marquèrent les habitans d'y voir arriver nos troupes ; et toute l'armée se rendit au camp de Léors le même jour.

Sur ce que M. le Maréchal apprit en arrivant à Léors , de la quantité de gardes qu'il fallait à Mahon , il y envoya encore douze piquets , aux ordres de M. le Prince de Beauvau.

Le 23 , l'armée marcha de Léors à Mahon , et alla occuper sur la hauteur , en face du fort , un camp qui fut pris fort irrégulièrement par la difficulté du terrain , qui est coupé de murailles de pierre sèche , fort épaisses , et qui séparent tous les champs. M. le Maréchal reconnut le camp , et de-là se porta à la plage de l'île de

Laire , qui nous avait été indiquée pour le débarquement de notre grosse artillerie ; mais nous vîmes l'impossibilité de faire usage de cette plage , et on envoya à Ciutadella ordre de continuer le débarquement des bouches-à-feu.

Le 24 et le 25 furent employés à reconnaître les postes , et aux différens établissemens dans la ville , relatifs aux parties du service. On laissa subsister le poste des Volontaires , placé en-deça du village de Raval. Ce village est un fauxbourg du fort de Saint-Philippe, dont il est fort près. Les ennemis l'occupent le jour , et le soir les volontaires y prennent poste jusqu'au point-du-jour. Ce même jour 25 , on agita tous les moyens d'assurer et d'accélérer les transports de notre artillerie , que l'on était occupé depuis le 19 à débarquer à Ciutadella ; c'est-à-dire , les bouches à feu et les effets que l'on n'aurait pas jugé pouvoir être transportés par mer , plus à portée de Mahon.

Les difficultés immenses que M. le Ma-

réchal envisageait dans ce délai , et dans l'arrangement de nos convois , le déterminèrent à me charger de tout ce détail , et il fut décidé que je partirais le lendemain pour Ciutadella , et que l'on enverrait camper à Marcadal la brigade de Briquerville , aux ordres de M. de Monteynard , et le régiment de la Marche à Fornel.

Le 26 , à deux heures du matin , je m'embarquai avec M. le Maréchal , deux Ingénieurs , deux Officiers d'artillerie , et deux Officiers de marine , pour aller reconnaître la tour des signaux , et choisir dans cette partie un emplacement pour établir une batterie de bombes et de canons , qui pût défendre l'entrée du port.

A midi je partis pour Ciutadella , où je ne pus arriver qu'à neuf heures du soir.

Le 27 , je fis à Ciutadella les arrangements ci-après , qui sont aujourd'hui la base de nos dispositions pour la marche de nos convois , tant par terre que par mer , et de tous les préparatifs nécessaires au commencement du siège :

Je fis d'abord séparer tout ce qui devait rester à Ciutadella des effets de l'artillerie, comme fusils d'infanterie, barils de deux cens livres de poudre, etc. Je fis ensuite constater la composition du parc de Ciutadella, pour être transportés par terre à Mahon, et je fis passer du port de Ciutadella à celui de Fornel, tout ce qui pouvait être transporté par mer à une plage, distante de deux milles du Port-Mahon, appelée la Mosquita.

Il a résulté de cette disposition que nous avons pu calculer, à-peu-près, ce que nous rendraient nos convois par terre de Ciutadella à Mahon, et ceux par mer de Fornel à la Mosquita, faisant quadrer, autant qu'il est possible, le produit de ces deux débouchés, pour former le parc devant Saint-Philippe.

Après ces premières opérations, je convins de la distribution de cent cinquante-deux paires de bœufs, qui ont été affectées à ce service ; et il fut réglé qu'il en resterait soixante-seize paires pour aller de

Ciudadella à Marcadal , et soixante-seize paires pour aller de Marcadal à Mahon. D'après cet arrangement , on fait partir tous les jours du parc de Ciudadella un convoi de trente-huit paires de bœufs ; et par le calcul du nombre des voitures , le parc de Ciudadella pourrait être déblayé en treize jours ; mais comme nos bœufs sont peu accoutumés au tirage , et que nous manquons de toucheurs et de jougs , j'ai estimé ce déblai à quinze ou seize jours.

Pendant le même tems , on déverse dans le port de Fornel tous les fers coulés , fascines , madriers , cordages , outils , et autres agrets de l'artillerie , qui débarquent journellement à la Mosquita.

Le même jour 27 , je fis mettre en chemin le premier convoi d'artillerie.

Le 28 , je fis partir de Ciudadella trente-trois de nos bâtimens de transport , chargés d'artillerie , sous la conduite de M. de Saint-Paulet , Enseigne de vaisseau , pour se rendre à Fornel , et j'allai le même

jour à Marcadal , où je trouvai M. de Monteynard campé avec la brigade de Briqueville , que je commençai à mettre au fait des dispositions ci-dessus , pour qu'il pût les suivre.

Le 29 , j'allai à Fornel , et je fis partir , dès l'après-dîner , trois tartanes pour la Mosquita , conduites par M. de Guelton , Lieutenant de vaisseau , et j'envoyai en mer un ordre à M. de Saint-Paulet de faire filer vers la Mosquita quelques tartanes , chargées de nos effets d'artillerie ; ce qu'il exécuta. Il entra dans le port de Fornel avec ses autres bâtimens , et il partit dans la nuit avec quatre autres tartanes , pour se rendre à la même plage.

Le 30 , je m'occupai à Marcadal de l'ordre de nos convois , et de l'arrangement à prendre pour faire des gabions dans le bois de Coloris , distant d'une demi-lieue de Marcadal.

Le premier , après avoir mis M. de Monteynard à la suite de toutes les opérations ci-dessus , dont Marcadal est le

centre , je me suis rendu à Mahon. J'ai trouvé le transport de nos matières de la Mosquita au parc , commencé par les troupes de l'armée ; mais j'y ai mis un ordre différent pour la conservation des Soldats : c'est de n'employer que la moitié du convoi de Soldats le matin , et l'autre moitié l'après-dîner ; moyennant cela , les quatre cents hommes commandés tous les jours , font un service moins fatigant , en ce qu'ils reviennent manger leur soupe , et que ceux qui ont marché le matin se reposent le soir. Cet arrangement , en procurant les mêmes secours , donne plus de repos aux troupes , que nous avons grand intérêt de conserver pour notre siège.

En partant maintenant du point où nous sommes , et de l'ordre que j'ai mis dans la partie de l'artillerie , je crois que nous pouvons nous flatter d'ouvrir la tranchée le 8 ou le 10. C'est assurément l'époque la plus rapprochée que nous puissions jamais espérer ; puisque , lorsque je suis
parti

parti pour Ciutadellá, M. le Maréchal de Richelieu aurait été content que je lui en eusse répondu du 15 au 20.

Nous travaillons déjà à faire le chemin pour conduire du canon et des mortiers à l'emplacement reconnu près de la tour des signaux, tant pour défendre l'entrée du port, que parce que cette batterie verra de revers une partie des ouvrages de la place.

Du 4, le chemin est fait, et l'on a commencé la batterie; nous espérons qu'elle pourra tirer après-demain. Elle est composée de cinq pièces de canon de vingt-quatre et de seize, et de cinq mortiers de douze pouces.

M. le Maréchal ayant chargé M. de Maillebois, à son retour de Marcadal, de concilier les principaux Détailliers de son armée, et de présider aux opérations du siège; M. de Maillebois est convenu de décider tous les matins avec eux des différens articles à régler chaque jour.

En conséquence, le 2 on fit comman-

der la quantité de Travailleurs nécessaire, pour mettre dans sa perfection le chemin qui conduit à la batterie de la tour des signaux, et tout fut arrangé pour que les bouches à feu pussent y parvenir successivement dans les jours suivans. M. le Blanc, Capitaine d'Artillerie, sera chargé de cette batterie.

Les ordres furent donnés pour continuer le déversement des matières à Fornel, et il fut ordonné à MM. du Corps-Royal d'aller, pendant la nuit, reconnaître la place pour former un plan d'attaque.

Le 3, M. de Maillebois proposa à M. le Maréchal d'établir un poste fixe à la tour des signaux, et il fut ordonné à M. de Beaumanoir, Capitaine dans Royal, avec commission de Lieutenant-Colonel, de s'y aller établir avec deux cents hommes, qui seront relevés tous les quatre jours.

Le même jour, il fut proposé d'affecter au transport des gabions, que la brigade de Briqueville fait faire à Marcadal,

quelques charrettes d'artillerie pour accélérer ce transport, et l'on commence ici à faire descendre à la Marine les bouches à feu de la batterie de la tour des signaux.

Le 4, il fut décidé que la brigade de Briqueville partirait de Marcadal le 7, pour se rendre ici en une marche, et qu'elle serait relevée par le régiment de la Marche. On donna ordre en conséquence de renforcer le poste du port de Fornel, afin de contenir et d'assurer tous les bâtimens de transport et les matières qui sont dans ce port, que l'on déverse journellement sur la Mosquita.

M. de Rochambeau sera chargé, moyennant cet arrangement, de suivre l'opération de nos convois d'artillerie, qui vont être secourus par six mules arrivées de Majorque à Ciutadella, et quinze mulets que nous avons fait embarquer pour le service de l'artillerie, dont on n'avait point de nouvelles, et qui viennent d'arriver au port de Fornel.

Toutes les fascines, tant celles des

troupes de l'armée que celles arrivées de Marcadal , ont été portées au parc d'artillerie , et on a commencé aujourd'hui à faire les gabions.

Le 5 , on a fait venir de Fornel un approvisionnement de fusées-de-bombes , et le fourrage nécessaire pour bourrer le canon , afin de commencer dès demain , ou après , s'il est possible , à faire usage de la batterie de la tour des signaux , que M. le Maréchal vient d'ordonner qui serait augmentée de trois pièces de canon et d'un mortier ; au moyen de quoi cette batterie , aux ordres de M. le Blanc , sera composée de huit pièces , tant de vingt-quatre que de seize , et de six mortiers de douze pouces. On a formé pour son service une brigade composée de six Officiers , quatre cadets et soixante-dix hommes du Corps-Royal.

Ayant été ordonné à M. de Beaumanoir , établi à la tour des signaux , de reconnaître , pendant la nuit , derrière le fort Philipet que les ennemis ont aban-

donné , il s'y est porté avec quelques hommes de son détachement , en a fait enfoncer les portes et en a fait la visite. Il n'y a trouvé que quelques pièces de canon de vingt-quatre et de vingt-sept , hors de leurs affuts. On a donné ordre de faire occuper ce poste pendant la nuit , afin que les ennemis ne puissent pas en venir retirer le canon ; mais comme ce poste est fort commandé de la place , on n'y tiendra personne le jour , jusqu'à ce que les défenses du fort de Saint-Philippe soient un peu ruinées de ce côté-là.

Le 6 , le déblai des matières de l'artillerie allant un peu trop lentement , on a pris le parti d'augmenter de deux cens hommes le nombre des Travailleurs.

On a proposé ce matin de faire occuper le village de Raval demain , à l'entrée de la nuit , par les Volontaires , qui seront renforcés et soutenus. Ce poste occupé , MM. du Corps-Royal seront en état d'aller reconnaître les emplacements de leurs batteries , de façon à pouvoir les commen-

cer le jour de l'ouverture de la tranchée.

Le second bataillon du régiment de Cambis, que M. le Maréchal avoit demandé en France, est arrivé de Toulon à Ciutadella.

Le 7, M. de Maillebois a été avec M. de Guiol et M. de Roquepique reconnaître le débouché pour l'ouverture de la tranchée. Il a résulté de cette tournée une décision sur le côté où l'on ouvrira les boyaux, qui doivent conduire à la première parallèle. Cette parallèle se trouve toute faite par la nature du terrain, et en plaçant les troupes de la tranchée, précisément le long du mur d'enceinte du village de la Raval, que l'on fera occuper en force demain au soir.

L'article des gabions étant fort en arrière par le défaut du bois qui y est propre, on a proposé de rassembler tout ce qu'on pourra trouver de tonneaux vuides, pour y suppléer : on a donné des ordres en conséquence.

M. de Maillebois ayant proposé de faire

une fausse attaque du côté du fort de Marlborough, M. le Maréchal décidera demain cet article, ainsi que l'ordre qu'on doit tenir pour la composition de la tranchée.

Le 8, MM. du Corps-Royal ont fait, au point du jour, la reconnaissance de l'emplacement des quatre premières batteries, auxquelles on travaillera dès le moment de l'ouverture de la tranchée.

M. le Maréchal en ayant indiqué l'époque pour demain au soir 9, on fera en conséquence, occuper, dès ce soir, le village de la Raval par un détachement de cinq cents hommes, qui sera commandé par M. de Briquerville, Colonel.

Ce détachement, composé à l'avenir de six cents hommes, commandés par un Brigadier, se renouvellera tous les jours, et fera partie du corps de troupes destiné à la tranchée, qui sera en outre de trois bataillons.

M. le Maréchal a ordonné qu'en même temps de l'ouverture de la tranchée, on dirigeât une fausse attaque sur le fort de

Marlborough : elle sera commandée par M. de Roquepine, qui aura à ses ordres un corps de douze cents hommes, composé de piquets de l'armée, auxquels on ajoutera des Grenadiers s'il y a quelque attaque décidée dans cette partie.

Le 9, M. de Maillebois vient de partir pour l'ouverture de la tranchée.

Du 9 au 10, on a augmenté de cinq cents hommes le nombre des Travailleurs destinés aux différens transports, et on a commencé les dispositions pour la construction des batteries, auxquelles on doit travailler en ouvrant la tranchée.

A sept heures du matin, M. de Roquepine avec son détachement de douze cents hommes, et ayant sous lui M. le Comte d'Elva et M. de Ganay, Colonels, s'est porté sur le point de la fausse attaque, indiquée à la tour de Benisaïd. Il a, pendant la journée, pris toutes les reconnaissances nécessaires pour diriger son opération de nuit. A sept heures du soir, il a porté en avant, le plus près du fort Marlborough

qu'il a pu , les détachemens destinés à faire le bruit de pelles et de pioches qui devoit attirer toute l'attention de l'ennemi, et favoriser l'ouverture de la tranchée au village de la Raval. Cette fausse attaque a eu tout le succès qu'on pouvoit desirer.

Pendant ce temps-là, M. de Maillebois s'est porté de sa personne au village de la Raval, et y a attendu les deux bataillons de Royal, et le premier de Royal-Comtois, qui devoient former, avec le détachement qui occupait déjà le village, le corps de troupes de la tranchée.

M. le Maréchal s'y transporta, et ayant jugé inutile de procéder à l'ouverture de la tranchée, qui ne doit être autre chose que deux boyaux poussés sur les deux flancs du village, avant l'établissement des batteries; il ordonna la retraite des troupes, se retira lui-même, et laissa M. de Maillebois maître des dispositions à faire dans le village, qui est resté occupé par un Brigadier, et un détachement de neuf cents hommes.

Il y a eu six Travailleurs de blessés pendant la nuit.

Le Comte d'Elva, Colonel du détachement de M. de Roquepine, a été blessé d'un boulet qui lui a renversé sur le corps un mur contre lequel il était appuyé. Il a eu l'épaule démise. Un Sergent qui était à côté de lui a été tué.

Du 10 au 11, l'on a continué pendant la journée toutes les dispositions précédentes, et l'établissement des batteries s'est poussé avec autant de vivacité qu'il a été possible; celles des bombes sont prêtes, et les mortiers y sont déjà placés. Il y a eu quatre hommes de blessés et un de tué.

La journée du 10 et celle du 11 ont été employées à la construction des batteries de la Raval, ou fauxbourg de Saint-Philippe. Ces batteries sont au nombre de quatre, dont deux de six pièces de canon chacune; et deux de mortiers, l'une de sept, et l'autre de quatre: ce travail s'est fait avec beaucoup de diligence. Les

ennemis ont très-peu tiré; on a relevé le détachement du fauxbourg de la Raval, et on y a conduit les canons et les mortiers en batterie.

M. le Maréchal a été voir hier à midi leur emplacement, et a jugé de l'utilité dont elle serait contre la place.

La nuit du 11 au 12, les ennemis ont tiré quelques bombes de plus et des grenades royales; malgré cela, nous n'avons eu dans les deux nuits que cinq hommes de blessés et un de tué.

On a ouvert des chemins de communication pour conduire l'artillerie au détachement de M. de Roquepine, derrière le fort de Marlborough.

Le régiment de Trainel est arrivé au port de Fornel, et viendra camper demain au camp sous Mahon. On attend à chaque moment le régiment de Nice, qui est parti du 10.

Du 13 au matin, On a employé cette nuit à perfectionner nos batteries de mortiers qui sont toutes prêtes à tirer; on a

placé aussi une batterie de quatre aubusiers à la droite. Nous avons eu cette nuit onze hommes de blessés et un de tué.

Du 14, on a continué l'ouvrage des batteries, celle de la gauche a été augmentée de trois pièces de canon. Nos batteries de bombes, qui ont commencé à tirer avant-hier au soir, font beaucoup d'effet. On va conduire deux mortiers au poste de M. de Roquepine, dont le principal avantage sera de fermer encore le port de ce côté, et d'empêcher tous débarquemens dans la petite calle de Saint-Etienne. Nous avons eu cette nuit dix hommes de blessés et quatre de tués, dont deux Canoniers.

R E L A T I O N

Du combat qui s'est donné à la hauteur de l'île de Laire, entre l'escadre de M. de la Galissonnière et celles des Amiraux Bingham et West.

Nous apperçûmes avant-hier 19, l'escadre Anglaise au vent à nous, composée de treize vaisseaux de ligne et de cinq frégates. Nous nous chassâmes mutuellement; et la nuit approchant, étant pour lors à deux lieues les uns des autres, comme nous n'étions point en ordre, nous revirâmes et fîmes le bord comme cela toute la nuit. Hier 20, à onze heures du matin, nous les apperçûmes sous le vent à nous, les amures à bas-bord. Ils revirèrent de bord avec le vent au Sud. Nous ne jouîmes pas long-tems de cet avantage : les vents devenus Sud-Ouest, ils vinrent au vent à nous. Ils passèrent de l'avant de notre ligne; quand ils l'eurent prolongée, ils

revirèrent tous en même-temps, et vinrent en dépendant sur nous. Ils étaient treize en ligne, et cinq frégates au vent. Nous commençâmes le combat à la demi-portée du canon, à deux heures. Nous nous battîmes à deux reprises d'une heure chacune environ. Leur première manœuvre fut de mettre en panne, pour se laisser acculer et tomber sur notre arrière-garde. Nous fîmes passer parole de l'avant de mettre en panne aussi, et à l'arrière de serrer sur la ligne; de sorte que nous étions à nous toucher. Vous eussiez été ravi de voir notre ligne : nous ne tenions pas plus d'espace qu'il n'en faut nécessairement pour douze vaisseaux. Nos premières bordées réussirent à merveille; nous en dématâmes un de son grand perroquet, un de son perroquet de fougue, et l'autre de son petit hunier. Vous pouvez imaginer combien ces premiers succès enhardirent nos équipages. L'Amiral Bingham s'est toujours amusé à notre arrière-garde. Deux ou trois fois nous nous sommes préparés

pour le recevoir, négligeant de tirer sur d'autres vaisseaux qui nous chauffaient : il n'est jamais venu. A la fin de la seconde reprise, deux vaisseaux de leur ligne ont arrivés assez loin sous le vent, pour se radouber. Ils ne restaient plus que onze, dont plusieurs avaient des voiles déchirées de long en long. Le contre-Amiral a eu sa grande vergue en paquet sur la hune : nous ne savons si elle a été cassée. Notre ligne était alors aussi serrée que jamais, sans autre incommodité apparente que la vergue du grand hunier du *Sage*. Nous fîmes signal à l'avant-garde de revirer ; mais nos vaisseaux ayant des manœuvres coupées ne purent exécuter ce signal. Les Anglais de leur côté, qui étaient encore au vent, revirèrent et tinrent leur bordée au large. Nous nous sommes séparés de même. Tous leurs vaisseaux qui passaient notre corps de bataille, n'avaient rien de plus pressé que de mettre aculé : leur contre-Amiral, et celui que nous dématâmes du petit hunier, furent les seuls

qui tinrent quelque temps le travers ; mais ils mirent aussi sur le mât , et filèrent sur l'arrière.

Notre perte , sur *le Foudroyant* , consiste en beaucoup de coups de canons et deux hommes de tués ; *le Redoutable* , seize hommes tués , M. de Gibanelle , Commandant les Gardes de la Marine , blessé mortellement ; *la Couronne* , un homme la cuisse emportée ; *le Téméraire* , un homme tué , M. de Seignoret , commandant les Gardes de la Marine , la jambe cassée ; *le Guerrier* , trois gargousses de poudre ont pris feu dans l'entre-pont , qui ont mis plusieurs hommes hors de combat , sans danger ; *le Lion* , trois ou quatre tués , son grand mât et sa vergue de misaine fort endommagés ; *le Sage* , le Chevalier d'Urre , Lieutenant en pié , le bras cassé , quelques tués , sa vergue du grand hunier coupée : il est à présent radoubé ; *l'Orphée* , dix hommes de tués ; *le Content* , cinq tués , le Chevalier de Beaucause la cuisse cassée ; *le Triton* , dix tués ;
l'Hippopotame

l' Hippopotame n'a rien perdu, quoique de l'arrière-garde ; *le Fier* n'a perdu qu'un homme ; *le Redoutable* a son beaupré percé de deux coups de canons ; *le Fier*, quatre coups de canons dans l'eau , dont un dans la soute aux poudres, qui lui fit faire beaucoup d'eau. L'on ne fit qu'une décharge de mousqueterie. On poursuit les Anglais : nous sommes restés maîtres du champ de bataille ; deux frégates voient de très-loin les ennemis : nous leur courons sus.

A Mahon, le 21 Mai 1756, à sept heures du soir.

HIER, 20 Mai, à deux heures et demie après midi, les escadres Française et Anglaise se sont trouvées en présence, à environ cinq lieues en mer, au Midi de cette île. L'escadre commandée par M. le Marquis de la Galissonnière était sous le vent de celle de l'Amiral Bing, quoique par une manœuvre des plus savantes, le Général Français eût fait ses efforts depuis la veille pour gagner le vent sur l'Anglais; mais un calme survenu dans la nuit, et qui a duré hier la matinée, a rendu ses efforts inutiles. Dans cette position le combat s'est entamé avec ce désavantage pour la France; il a duré depuis deux heures et demie jusqu'à cinq et demie, que la flotte Anglaise, ayant quatre de ses vaisseaux désemparés de leurs mâts de hune, et endommagés dans leurs grands mâts et dans leurs manœuvres, a pris le parti de la retraite, et a abandonné le

champ de bataille aux Français. Le vent contraire a empêché , et empêche encore aujourd'hui , le Général Français de poursuivre la flotte Anglaise. Les frégates sont à sa suite pour ne pas la perdre de vue ; et si le vent devient plus favorable dans la nuit , on ne fait aucun doute que notre flotte ne puisse s'emparer de plusieurs vaisseaux Anglais , en tombant sur l'arrière-garde ou sur les vaisseaux les plus maltraités. On n'est point d'accord sur le nombre des vaisseaux Anglais. Les opinions sont différentes même sur la flotte Française : les uns accusent treize vaisseaux de ligne , les autres quatorze. M. de la Galissonnière , plus circonspect , convient qu'il n'en sait pas le nombre , ne s'étant point amusé , dit-il , à les compter. Tous les suffrages , même des témoins oculaires , gens impartiaux , conviennent qu'il n'a pas été possible de mieux faire ni de mieux manœuvrer que notre flotte a fait ; prudence , bravoure , zèle et activité , même de ces manœuvres qui ne sont

que le fruit de l'expérience , tout a été mis en usage , et cela avec des témoignages de joie et de satisfaction inexprimables. Chaque décharge de canon d'un bord ou d'un autre , était faite avec des exclamations réitérées de *Vive le Roi* , et avec autant et plus de précision que pour un salut. Notre Marine elle-même avoue, qu'elle a été étonnée du service et de la bravoure de ses équipages. L'Amiral Anglais a été démâté , au premier coup , de son mât de hune , par une bordée du *Foudroyant*, et n'a plus eu affaire à lui depuis , l'ayant trouvé trop forte partie : il n'a cependant pas été plus heureux vis-à-vis de M. de la Clue , commandant la *Couronne* , à qui il s'est principalement attaché pendant le combat , et qui a achevé de le fort incommoder.

M. de la Galissonnière est resté sur le champ de bataille , attendant le vent. Il a reparu ce matin devant le port de Mahon , en aussi bon ordre et contenance que le jour qu'il y est arrivé. Il ne nous

manque qu'un vent plus favorable pour avoir de plus grands succès.

SUITE DU JOURNAL DE M. LE COMTE
DE MAILLEBOIS.

Du 21 au 22.

On a réparé pendant la nuit les batteries de d'Olzy et de la Pelouse ; l'on a beaucoup transporté de terre à celle qu'établit M. de Saint-André, et on a fait dans le village les coupures qui ont été jugées nécessaires.

Il y a eu quatre Officiers et quinze Soldats blessés, et deux Soldats tués.

Du 22 au 23.

M. le Maréchal assista hier après-midi au *Te Deum*, qui fut chanté au sujet de l'avantage remporté par notre flotte sur les Anglais ; et alla ensuite à la tête de la ligne, où l'on fit une réjouissance de trois salves de canon et de mousqueterie. La dernière fut suivie d'une décharge.

générale de toutes les bouches à feu dirigées sur la place.

Les ennemis ont fort peu tiré pendant la nuit; il n'y a eu qu'un homme tué et cinq blessés, dont un Officier.

Du 23 au 24.

On a perfectionné les coupures et communications. L'on a continué le travail de la nouvelle batterie, et l'on a réparé celle de d'Olzy.

Il y a eu un Soldat tué et quatre blessés.

Du 24 au 25.

On a continué à ramasser les terres nécessaires pour la nouvelle batterie, qui sera dirigée par M. le Blanc; sa présence n'étant plus nécessaire à celle de la tour des signaux. Il y a eu un Soldat tué et trois blessés.

Du 25 au 26.

Les travaux de cette nuit ont été pareils à ceux de la précédente; c'est-à-dire,

que l'on a continué les préparatifs pour la batterie de le Blanc, et on travaille à perfectionner celle de Saint-André.

Le feu des ennemis a été très-médiocre. Il y a eu six Soldats blessés très-légèrement.

Du 26 au 27.

On a continué les mêmes travaux pendant la nuit. Les ennemis ont jeté quelques pots à feu pour éclairer nos Travailleurs. Ils ont d'ailleurs fort peu tiré. Il y a eu dix Soldats blessés légèrement, et M. de Bolta, Capitaine dans Royal-Italien, qui l'a été aussi légèrement d'un éclat de bombe.

Du 27 au 28.

On a été occupé pendant la nuit aux mêmes réparations, et on a continué les préparatifs de la batterie de le Blanc. Il y a eu quatre hommes tués et neuf blessés.

Du 28 au 29.

La nuit s'est employée aux mêmes tra-

vaux que les précédentes ; les ennemis ont fait assez de feu. Il y a eu un Soldat tué et dix blessés.

Du 29 au 30.

On a continué pendant la nuit les amas de terres nécessaires aux nouvelles batteries que l'on construit, et l'on a poussé le travail qui y est relatif, aussi vivement qu'il a été possible. Il y a eu quatre Soldats tués, huit blessés, et un Officier.

Du 30 au 31.

L'on a continué pendant cette nuit le transport des terres et des munitions nécessaires pour les nouvelles batteries ; on espère qu'elles seront toutes en état de tirer d'ici à quelques jours : les ennemis ont beaucoup tiré. Il n'y a eu que deux Soldats tués et quatre blessés.

Du 31 Mai au 1^{er} Juin.

L'on a commencé la batterie de le Blanc, et l'on y a posé pendant la nuit

deux rangs de gabions, qui ont été remplis et revêtus de terre. Les ennemis ont fait beaucoup de feu. Il y a eu deux Officiers et vingt Soldats blessés, et deux Soldats tués.

Il est sorti de la place deux Déserteurs.

Du 1^{er} au 2.

L'on a continué le travail de la batterie de le Blanc, ainsi que les différens approvisionnementens au village, en terre, bombes et boulets.

Il y a eu dix Soldats blessés et un tué.

Du 2 au 3.

L'on a poussé le travail de la batterie de le Blanc avec autant de vivacité qu'il a été possible : elle a été élevée à environ quatre pieds. On a raccommo^dé les autres batteries, et l'on a perfectionné les communications.

Il y a eu un Soldat tué et cinq blessés.

Du 3 au 4.

L'on a beaucoup travaillé à la batterie

de le Blanc pendant la nuit, et l'on espère qu'elle sera en état de tirer demain. L'on a parfaitement rétabli toutes les batteries.

Il y a eu un Soldat tué, deux Officiers, et onze Soldats blessés.

Du 4 au 5.

La batterie de le Blanc a été achevée pendant la nuit. On y a conduit dix pièces de canon; mais une roue ayant été cassée en chemin, et une autre pièce n'ayant pu être mise en batterie, il n'y a que huit pièces de cette batterie qui tirent aujourd'hui.

Le feu de la place a été très-vif pendant la nuit, et sur-tout au point du jour; mais il a été presque éteint à six heures et demie par celui de quarante bouches à feu, que nous avons fait tirer en même-temps, et qui continuent avec beaucoup de vivacité. La batterie de Saint-André, qui n'a point encore été démasquée, mais qui est achevée, ne tirera qu'après-demain, pour donner à la batterie de le Blanc le

temps d'éteindre les feux qui sont dirigés sur celle de Saint-André, et qui l'incommoderaient beaucoup dans ce moment-ci. Il y a eu deux hommes tués et dix-sept blessés, dont douze du même boulet au dépôt de la tranchée,

L'on travaille à la nouvelle batterie tracée sur l'isthme de Philippet : elle sera de huit pièces de canon.

Il arrive successivement au port de Fornel des munitions de guerre et des bouches à feu, dont on avait demandé un supplément en Provence et en Roussillon.

Du 5 au 6.

On a fortifié pendant la nuit la batterie de le Blanc ; la dixième pièce n'a pas encore pu être mise en batterie, mais les dix tireront sûrement demain ; l'on a conduit à la batterie de Saint-André les cinq pièces qui y sont destinées. Les ennemis ont très-peu tiré ; mais une de leurs bombes qui tomba hier sur la batterie de le Blanc, a mis le feu à trois barils de poudre, et

a fait perdre plus de monde qu'à l'ordinaire. Il y a eu trois Soldats tués et vingt-trois blessés.

Du 6 au 7.

L'on a fait sauter hier au soir la maison qui masquait la batterie de Saint-André, et elle a commencé à tirer à la pointe du jour. Les dix pièces de la batterie de le Blanc continuent de tirer avec beaucoup de succès, ainsi que toutes les autres bouches à feu.

Les ennemis ont fait un feu assez vif de mousqueterie pendant la nuit, auquel nous avons répondu.

Il y a eu un homme de tué et dix-sept blessés. L'on continue l'amas des terres pour la batterie de l'isthme de Philippet, et l'on espère qu'elle sera construite et en état de recevoir les pièces de canon Jeudi ou Vendredi.

Du 7 au 8.

On a réparé pendant la nuit le peu de

dommage que les ennemis avaient fait à nos batteries ; elles continuent avec beaucoup de succès. Le feu de mousqueterie a été assez vif de part et d'autre jusqu'à minuit.

Nous avons eu deux Soldats tués, un Officier et quinze Soldats blessés.

Du 8 au 9.

Les ennemis ont dirigé presque tout leur feu sur la batterie de Saint-André, dont une pièce a été démontée. Ce qui avait été endommagé à la batterie, a été parfaitement réparé pendant la nuit ; mais on n'a pu encore remplacer la pièce démontée.

Nous avons eu dix-neuf hommes blessés et six tués, dont M. de Saint-Alby, Capitaine des Grenadiers au Régiment de Bretagne.

La batterie de Philippet est achevée, et tirera demain à la pointe du jour.

Du 9 au 10.

La batterie de Saint-André a été assez

endommagée par le feu que les ennemis y ont dirigé, et qu'ils ont fait assez vif. Elle n'a pu être assez réparée dans la nuit, pour que toutes les pièces tirassent aujourd'hui; mais on espère qu'elle sera parfaitement rétablie d'ici à demain.

Celle de Philippet, commandée par M. de Louvicou, a commencé à neuf heures à tirer avec beaucoup de vivacité.

Nous avons eu trois hommes tués et douze blessés, dont M. de la Révétison, Capitaine de Royal, fort légèrement.

Du 10 au 11.

Toutes les batteries ont été réparées pendant la nuit : celle de Saint-André avait été si fort maltraitée, que deux seules pièces tiraient hier; mais le travail de la nuit dernière l'a mise en état de faire usage des cinq pièces à la pointe du jour, malgré un feu très-vif de la part des ennemis.

M. Dumise, Cadet du Corps-Royal, a été blessé d'un éclat de bombe.

Nous avons eu deux Soldats tués et seize blessés.

Du 11 au 12.

L'on a fait pendant la nuit les réparations nécessaires aux batteries ; on a changé une pièce à celle de le Blanc, et on a relevé ses plates-formes. Le feu des ennemis a été beaucoup moins vif pendant la nuit.

La batterie de Philippet continue de tirer avec succès, et sans être inquiétée par le feu des ennemis.

Nous avons eu trois hommes tués et dix-sept blessés, du nombre desquels est M. Pupille, Officier du Corps-Royal.

Du 12 au 13.

L'on a réparé pendant la nuit les batteries de d'Olzy et de Saint-André, qui avaient été endommagées, et on a continué au village les approvisionnemens de munitions ordinaires.

Le feu des ennemis a été très-vif. Nous

avons eu deux hommes tués et dix-neuf blessés.

Du 13 au 14.

On a travaillé pendant la nuit à rétablir l'ancienne batterie de Dupinay, qui est à la gauche du village sur le bord de la mer. Elle sera commandée par M. de Saint-Michel, qui a dirigé jusqu'à présent une batterie de sept mortiers. On a joint à la batterie à ricochet de la Pelouse, trois mortiers qui ont tiré ce matin.

Les ennemis, qui se sont aperçus de très-bonne heure du travail de l'ancienne batterie de Dupinay, ont fait un feu de mousqueterie très-vif; mais il n'y a cependant eu qu'un homme tué et six blessés.

L'on a tracé ce matin, à la pointe du jour, une nouvelle batterie de huit pièces de canon au centre du village, et on va y travailler sans relâche.

Du 14 au 15.

On a réparé pendant la nuit les batteries,
excepté

excepté celle de Saint-André, qui n'a pu l'être assez bien pour tirer aujourd'hui. L'on a poussé, avec autant de vivacité qu'il a été possible, le travail de la nouvelle batterie de Saint-Michel, et l'on a abattu les maisons qui se trouvaient dans l'emplacement de la nouvelle batterie, que l'on a tracée au centre du village. Cette batterie, commandée par M. de Voisin, sera de douze pièces de canon de vingt-quatre, et aura pour objet de battre le fort de la Reine, le Donjon, et le fort de Kent.

L'on a fait pendant la nuit les approvisionnemens ordinaires au village. Nous avons eu un homme tué et huit blessés.

Du 15 au 16.

La nouvelle batterie de Saint-Michel a été très-avancée par le travail de la nuit dernière, et l'on espère qu'elle tirera demain.

Celle de Voisin, au centre du village,

Tome II.

I

a été commencée, et elle a attiré beaucoup de feu de la place. Nous avons eu deux Officiers de Royal blessés d'éclats de bombes : M. d'Ysarn, Aide-Major, et M. Chatal, Lieutenant de Grenadiers. M. de Mela, Officier du Corps-Royal, a eu la jambe fracassée. Il y a eu cinq Soldats tués et vingt blessés dans les vingt-quatre heures.

Du 16 au 17.

La batterie de Saint-Michel a été perfectionnée pendant la nuit, et a commencé à tirer à six heures du matin. On a travaillé à enlever les décombres des maisons qui se trouvaient dans l'emplacement de la nouvelle batterie de Voisin. L'on a réparé toutes les autres batteries. Le feu des ennemis pendant la nuit a été médiocre ; mais ils avaient beaucoup tiré pendant toute la journée d'hier.

Nous avons eu trois hommes tués et dix-huit blessés dans les vingt-quatre heures.

Du 17 au 18.

L'on a réparé les batteries pendant la nuit, et l'on a continué le déblayement de la nouvelle de Voisin. L'on a poussé quelques toises de sappe à la gauche de la batterie de Saint-Michel, et l'on a fait des épaulemens pour couvrir les Volontaires destinés à faire feu.

M. de Martin, Lieutenant de Hainault, et M. de Perron, Lieutenant de Trainel, ont été blessés légèrement d'éclats de bombes.

Il y a eu deux Soldats tués et vingt-six blessés.

Du 18 au 19.

L'on a réparé pendant la nuit toutes les batteries. Celle de Saint-Michel a été masquée; les ennemis ayant dirigé dessus huit pièces de canon d'une demi-lune qui est derrière Arguil et Struguen. L'on a continué le déblayement des maisons de l'emplacement de la batterie de Voisin,

et l'on a fait au village les approvisionnement ordinaires.

Le feu des ennemis a été ralenti. Nous avons eu trois hommes tués et dix blessés.

M. de Sauvebœuf, Capitaine de Cambrisis, a été blessé légèrement.

Du 19 au 20.

L'on a commencé à poser des saucissons à la batterie de Voisin, que l'on s'est déterminé à augmenter de quatre pièces; au moyen de quoi cette batterie sera de seize pièces de vingt-quatre. L'on agrandit, par la droite, celle de Saint-Michel, et l'on compte aussi l'augmenter de quatre pièces. L'on espère que le feu réuni de ces deux batteries achevera d'éteindre ceux des ennemis.

La nuit a été assez tranquille. Nous avons eu quatre hommes tués et neuf blessés.

Du 20 au 21.

L'on a réparé pendant la nuit les batte-

ries de Dolzy et de Saint-André, et l'on a beaucoup travaillé à celle de Saint-Michel. Celle de Voisin a été poussée jusqu'à la genouillère. L'on a élevé un mur pour couvrir la batterie de Saint-Michel jusqu'à ce qu'elle tire. Le feu des ennemis a été médiocre pendant la nuit. Nous n'avons eu personne de tué, et il n'y a eu que neuf blessés dans les vingt-quatre heures.

Du 21 au 22.

L'on s'est occupé pendant la nuit des réparations ordinaires, et l'on a fait avancer les batteries de Saint-Michel et de Voisin. Le feu des ennemis n'a pas été vif dans la nuit; mais il avait été assez considérable pendant la journée. Nous avons eu deux Officiers blessés : M. de Saziac, Capitaine dans Trainel, et M. le Chevalier de Rozan, Cadet dans le Corps-Royal.

Il y a eu un Soldat tué et vingt-quatre blessés.

Du 22 au 23.

Les nouvelles batteries de Voisin et de Saint-Michel seront prêtes à recevoir les pièces de canon dans la journée, et elles tireront demain à la pointe du jour. L'on a continué pendant la nuit les réparations ordinaires, les traverses et les communications. Le feu des ennemis s'est ralenti. Il y a eu deux Soldats tués et douze blessés.

Du 23 au 24.

Les batteries de Saint-Michel et de Voisin ont été achevées pendant la nuit, et auraient tiré toutes deux à la pointe du jour, sans un accident arrivé à celle de Voisin.

M. de Maillebois y ayant été à sept heures du matin, en relevant la tranchée, (qui se monte actuellement vingt-quatre heures), et ayant vu qu'avec un peu de travail, le dommage pouvait être réparé en deux heures, et que M. le Maréchal

pouvait être satisfait sur l'envie qu'il avait que ces batteries tirassent ce matin, ordonna les Travailleurs nécessaires, les mit tous en activité, et envoya chercher des Mineurs pour faire sauter les maisons qui étaient devant la batterie de Voisin. Elle a tiré à dix heures et demie précises, et a continué avec succès pendant tout le jour. Celle de Saint-Michel avait commencé à tirer à la pointe du jour.

M. de Bordes, Capitaine dans Rochefort, a été tué. M. de la Fuie, Capitaine au même Régiment, et un Sous-Lieutenant de Cambis, ont été blessés.

Il y a eu deux Soldats tués et dix-huit blessés.

Du 24 au 25.

Les ennemis ont fait peu de feu de canon pendant la journée d'hier; mais ils en ont fait un très-vif de bombes pendant la nuit. A dix heures du soir, M. de Maillebois ayant ordonné de faire tâter, par quelques Grenadiers et des Volon-

taires, les ouvrages de Kent, de la Reine et de Struguen, on porta sur chacun de ces ouvrages une troupe de dix Volontaires ou Grenadiers, qui allèrent reconnaître jusqu'à la palissade. Cela attira un feu de mousqueterie assez vif pendant une heure. Les trois troupes ayant rempli leur objet, se retirèrent, et n'essuyèrent d'autre perte dans cette petite expédition, qu'un Grenadier qui fut tué sur le glacis de Struguen.

Le déblai des maisons qu'on a fait sauter devant la batterie de Voisin, s'est fait pendant la nuit, et ces deux batteries de Voisin et de Saint-Michel ont commencé un feu très-vif à la pointe du jour,

M. de Maillebois a été relevé à sept heures du matin, par M. le Marquis du Mesnil.

Il y a eu deux hommes tués et vingt-sept blessés dans les vingt-quatre heures.

Du 25 au 26.

M. le Marquis du Mesnil a fait, dans

la soirée, la même opération que M. de Maillebois; c'est-à-dire, qu'il a fait tâter les ouvrages avancés par quelques Volontaires, qui n'avaient de même d'autre objet que de reconnaître l'ennemi, et de se retirer ensuite. Le feu de mousqueterie a duré fort peu de temps, et n'a causé aucune perte. On a placé des pièces à la Suédoise à barbette, en avant de la batterie d'aubusiers, pour tirer à ricochet pendant la nuit, On en usera de même toutes les nuits, et on les retirera à la pointe du jour.

M. Paul, Lieutenant de Hainault, a été blessé légèrement.

Nous avons eu un Soldat tué et huit blessés.

Du 26 au 27.

L'on a réparé pendant la nuit les batteries qui avaient été incommodées. Toutes nos batteries ont fait un feu très-vif pendant le jour, et celles à ricochet l'ont

continué pendant la nuit. Celui des ennemis est très-médiocre, et ils ne tirent presque plus que des bombes.

Nous avons eu un homme tué et vingt-deux blessés dans les vingt-quatre heures.

D É T A I L

De ce qui s'est passé le 27 Juin à l'attaque des ouvrages avancés du fort de Saint-Philippe.

M. LE Maréchal ayant jugé qu'il était indispensable d'accélérer l'attaque des ouvrages extérieurs, et voulant la favoriser en occupant l'ennemi dans plusieurs points de sa défense, ordonna pour le 27, une attaque générale, qui fut divisée en quatre points principaux.

M. le Marquis de Laval, Maréchal de camp de tranchée, fut chargé de l'attaque de la gauche, dirigée sur les forts de Stru-
guen et d'Arguil, sur la redoute de la Reine et sur celle de Kent. Il avait à ses ordres seize compagnies de Grenadiers, et quatre bataillons pour soutenir ces attaques.

Il avait sous lui M. le Marquis de Monti, Brigadier, et M. le Marquis de Briquerville, Colonel, dont le régiment était

chef de tranchée. Royal-Comtois était le second régiment.

M. de Monti fut destiné à attaquer Struguen et Arguil , à la tête des compagnies de Grenadiers de Royal-Comtois , Vermandois , Nice et Rochefort , et de deux piquets soutenus par le premier bataillon de Royal-Comtois.

M. de Briqueville devait se porter sur Kent et le chemin couvert , entre cet ouvrage et celui de la Reine , à la tête de cinq compagnies de Grenadiers de Briqueville , Médoc et Cambis , et de deux piquets.

M. de Sade , Lieutenant-Colonel de Briqueville , devait attaquer la redoute de la Reine à la tête de quatre Compagnies de Grenadiers de Hainault , Cambis et Soissonnais.

Il y avait à la suite de ces trois attaques deux Ingénieurs et cent cinquante Travailleurs , un Officier du Corps-Royal , et dix Canonniers , une brigade de Mineurs.

et un détachement de cinquante Volontaires, portant dix échelles.

L'attaque du centre était dirigée sur la redoute de l'Ouest et la Lunette Caroline, et commandée par M. le Prince de Beauvau. Il avait à ses ordres deux brigades avec lesquelles il devait soutenir la tranchée, en cas de besoin.

La première attaque de la droite, commandée par M. le Comte de Lannion, était dirigée sur le fort de Marlborough. Il avait à ses ordres la brigade de Royal et le régiment de Bretagne, ainsi que M. de Roquepine, qui à la tête de quatre cents Volontaires et de cent Grenadiers, devait débarquer dans la cale de Saint-Etienne, pour de-là marcher au fort de St-Charles. On devait avoir pour cet effet, dix chaloupes de l'escadre ; mais comme elles ne purent arriver à tems, on y suppléa par celles qu'on put rassembler dans la journée.

La deuxième attaque de la droite aux ordres de M. le Marquis de Monteynard,

commandant les brigades de Royal la Marine et Talaru , avait pour objet de s'emparer de la Lunette du Sud - Ouest , de longer la calanque de Saint-Etienne , qui est entre la place et le fort de Marlborough , de se communiquer avec l'attaque du fort de St-Charles, et de couper la communication du fort de Marlborough avec le fort de Saint-Philippe.

En même-temps que toutes ces attaques se faisaient , M. de Beaumanoir , Lieutenant-Colonel-Commandant à la tour des signaux , devait , avec son détachement , partir dans des chaloupes de la cale qui est entre le fort de Saint-Philippe et la tour des signaux , pour venir favoriser l'attaque de M. de Monti , et tâcher de se glisser dans le chemin couvert , entre la demi-lune et le fort d'Arguil.

M. de Tortonville , Capitaine de Hainault , devait , avec cent hommes de détachement , débarquer au pié de la grande batterie des ennemis , du côté de l'intérieur du port.

A dix heures du soir, toutes nos batteries ayant cessé, le signal de l'attaque fut donné par un coup de canon et quatre bombes, tirées de la tour des signaux.

M. de Monti déboucha sur Struguen et Arguil, et successivement MM. de Briqueville et de Sade se portèrent avec vivacité sur leurs points d'attaque de Kent et de la Reine.

Nos troupes marchèrent avec la plus grande valeur, et après un feu très-vif, très-long et assez meurtrier, elles parvinrent à s'emparer d'assaut du fort de Struguen, et, par escalade, des forts d'Arguil et de la Reine. Les ennemis firent jouer quatre fourneaux de mines, qui nous ont coûté environ cinquante hommes. On travailla sur-le-champ au logement de cette partie, qui était la principale attaque, pendant que les autres faisaient leur diversion.

L'ardeur des Grenadiers, que commandait M. de Briqueville, les ayant emportés, ils se jetèrent sur la redoute de

la Reine , au lieu de se porter sur Kent qu'ils devaient attaquer.

M. le Prince de Beauvau ayant fait marcher les Grenadiers de Vermandois et cent hommes de chaque brigade sur la redoute Caroline , et les Grenadiers de Royal-Italien , avec cent hommes de cette brigade , à la redoute de l'Ouest , il s'empara du chemin couvert , et y fit enclouer douze pièces de canon ; le logement y étant impraticable , parce que la redoute de Kent n'était pas prise , et qu'il ne pouvait dans la nuit assurer sa communication , il se contenta de faire couper les palissades , de briser les affûts , et de soutenir quelque temps cette attaque qui favorisait la principale.

Elle fut faite avec la plus grande intelligence , et la plus grande valeur.

Les attaques de M. de Lannion et de M. de Monteynard dépendant presque du succès de celles du fort Saint-Charles , ils attendirent le signal que devait faire M. de Roquepine. Mais les ennemis s'étant
apperçus

apperçus de beaucoup de mouvement dans cette partie, par les manœuvres que les chaloupes avâient été obligées de faire, s'y tinrent sur leurs gardes, et ne permirent pas à M. de Roquepine de faire le débarquement qu'il avait tenté, et qui ne pouvait réussir que par une surprise.

Pendant ce temps-là, M. de Lannion fit inquiéter le fort de Marlborough. La division de tous ces feux et la combinaison de toutes ces attaques, donnèrent à celle de la gauche le temps d'assurer son succès; de façon qu'à la pointe du jour, nous pûmes établir quatre cents hommes dans le fort de la Reine, et deux cents dans Struguen et Arguil.

M. le Maréchal s'était placé au centre des attaques de la gauche, et avait avec lui M. de Maillebois, M. du Mesnil et MM. les Princes de Wirtemberg. Il a donné pendant toute l'action les ordres nécessaires au soutien et au succès des attaques, dans lesquelles on a pu admirer et les dispositions du général, et les pro-

diges de notre Infanterie. M. de Lannion a eu une légère contusion à l'épaule , et M. le Marquis de Saint-Tropez , Aide-de-camp de M. de Maillebois , a été légèrement blessé au visage.

A cinq heures du matin, on a demandé réciproquement une suspension d'armes pour retirer les morts et les blessés , et elle a été accordée.

Nous avons eu environ vingt-cinq Officiers tués ou blessés , et quatre cents Soldats. On en donnera le détail.

M. de Guelton , Lieutenant de Vaisseau , qui commandait les chaloupes de l'attaque du fort de Saint-Charles , a été tué.

On doit particulièrement le succès de l'attaque de la gauche à la bonne conduite de M. de Monti , qui a suivi , avec la plus grande valeur et la plus grande fermeté , les dispositions qu'avait faites M. de Laval.

On a pris beaucoup de mortiers et de pièces de canon dans les forts de Stru-

guen , d'Arguil et de la Reine ; on a fait quinze prisonniers , du nombre desquels est le second Commandant des ennemis , qui faisait le détail de la défense.

Le 18 , à deux heures après-midi , il est venu trois députés de la place , qui ont demandé vingt-quatre heures pour dresser des articles de capitulation. On leur a accordé jusqu'à huit heures du soir.

Il en est revenu un à l'heure marquée , qui a apporté à M. le Maréchal un projet d'articles , auxquels il répondra demain matin.



A R T I C L E S

De la Capitulation proposée par S. E. le Lieutenant-Général Blaknay, pour la garnison de Sa Majesté Britannique du château de St-Philippe, île Minorque, apportés à Sa Majesté par M. le Comte d'Egmont, la nuit du 14 au 15 Juillet 1756.

A R T I C L E P R E M I E R.

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

Que tous les actes d'hostilités cessent, jusqu'à ce que les articles de la capitulation soient convenus et signés.

Accordé.

A R T I C L E I I.

Qu'on accordera à la garnison à sa

La belle et courageuse défense que les

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

reddition, tous les honneurs de la guerre, comme de sortir le fusil sur l'épaule, tambour battant, enseignes déployées, vingt-quatre coups à tirer par homme, mèche allumée, quatre pièces de canon et deux mortiers, avec vingt coups à tirer par chaque pièce, un charriot couvert pour le Gouverneur, et quatre autres pour la garnison, qui ne seront visités en aucun cas.

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

Anglais ont faite, méritant toutes les marques d'estime et de vénération que tout Militaire doit rendre à de telles actions ; et M. le Maréchal de Richelieu, voulant faire connaître à S. E. M. le Général Blaknay sa considération et celle que mérite la défense qu'il vient de faire, accorde à la garnison tous les honneurs militaires, dont elle peut jouir dans la circonstance de sa sortie pour un em-

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

*barquement ; savoir ,
le fusil sur l'épaule ,
tambour battant ,
drapeaux déployés ,
vingt cartouches par
homme , et même
mèche allumée ; il
consent que le Lieu-
tenant-Général Blak-
nay et sa garnison
pourront emporter
tous les effets qui leur
appartiendront et qui
pourront tenir dans
des coffres ; il leur
serait inutile d'avoir
des charriots cou-
verts : il n'y en a
point dans l'île , ainsi
ils sont refusés.*

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

A R T I C L E I I I.

Que toute la garnison, comprenant tous les sujets de S. M. Britannique, civile, comme militaire, auront tous leurs bagages et effets assurés, avec la permission de les emmener, et d'en disposer comme ils jugeront à propos.

Toute la garnison militaire et civile, comprenant, sous le nom de civile, les Officiers de justice et de police, à la réserve des naturels de l'île, auront la permission d'emporter leurs effets, et d'en disposer comme il vient d'être dit; mais toutes dettes de la garnison qui auront été connues légitimes, envers les sujets de Sa Majesté Très - Chrétienne.

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

*parmi lesquels les
Minorquins doivent
être compris , seront
payées.*

A R T I C L E I V.

Que la garnison,
comprenant les Of-
ficiers , Ouvriers ,
Soldats , et autres
sujets de S. M. Bri-
tannique , avec leurs
familles , qui vou-
dront quitter l'île ,
seront pourvus de
vaisseaux de trans-
port convenables ,
et conduits à Gibral-
tar par la navigation
la plus courte et la

*Il sera fourni les
vaisseaux de trans-
port de ceux qui sont
aux gages de S. M. T.
C. et convenables à
la garnison militaire
et civile du fort de
St-Philippe , pour
eux et leur famille :
ces vaisseaux les
conduiront , par la
plus sûre navigation ,
jusqu'à Gibraltar ,
dans le plus court*

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

plus directe, et qu'ils y seront débarqués aussi-tôt leur arrivée, aux dépens de la Couronne de France, et que les provisions leur seront fournies de celles qui peuvent être encore existantes dans la place au moment de la reddition, pour le temps qu'ils pourraient rester dans l'île, et pour celui de leur voyage sur mer, et cela dans la même proportion qu'on leur fournit

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

délai qu'il sera possible, et les y débarqueront tout de suite; bien entendu qu'après ce débarquement, il sera fourni à ces bâtimens des passe-ports valables, afin de n'être pas inquiétés dans leur retour jusqu'aux ports de France où ils devront aller; et il sera laissé des otages pour la sûreté des bâtimens de transport et de leurs équipages, que l'on remettra au premier bâtiment neutre qui viendra

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

actuellement ; mais si on avait besoin d'un plus grand nombre , qu'ils seraient fournis aux dépens de la Couronne de France.

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

les chercher , après le retour desdits bâtimens dans les ports de France.

Il sera aussi accordé à la garnison des subsistances , tant pour son séjour dans l'île , que pour douze jours de voyage , qui seront prises de celles qui seront trouvées dans le fort de Saint-Philippe , et distribuées sur le pié qu'on a coutume de les fournir à la garnison Anglaise : et si on a besoin d'un supplément , il sera fourni

*Articles demandés
par le Gouverneur,*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

*en payant, suivant ce
qui sera réglé par les
Commissaires de part
et d'autre.*

A R T I C L E V.

Que l'on fournira
des quartiers conve-
nables à la garnison,
avec un hôpital pro-
pre pour les malades
et blessés, pendant
le temps que l'on
préparera les bâti-
mens de transport :
lequel temps ne
pourra pas excéder
celui d'un mois, à
compter du jour de
la signature de cette

*Les bâtimens étant
prêts pour le transport
de la garnison, la
fourniture des quar-
tiers demandés de-
vient inutile : elle
sortira de la place
dans le plus court
délai pour se rendre
à Gibraltar. Et à
l'égard de ceux qui
ne pourront être em-
barqués tout de suite,
ils auront la liberté*

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

capitulation. Et à l'égard de ceux qui se trouveront hors d'état d'être embarqués, qu'ils pourront rester; et il en sera pris soin jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être envoyés à Gibraltar par une autre occasion.

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

de rester dans l'île; et il leur sera fourni tous les secours dont ils auront besoin pour se rendre à Gibraltar. Lorsqu'ils seront en état d'être embarqués, il en sera dressé un état, et on laissera aux vaisseaux les passe-ports nécessaires pour aller et revenir. Il sera de même fourni un hôpital pour les malades et blessés, ainsi qu'il sera réglé par les Commissaires respectifs.

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

A R T I C L E V I.

Que le Gouverneur ne pourra pas être comptable pour toutes les maisons qui auront été brûlées pendant le siège.

Accordé pour les maisons détruites ou brûlées pendant le siège ; mais on restituera plusieurs effets et titres du Tribunal de l'Amirauté, qui avaient été transportés dans le fort, ainsi que les papiers de l'Hôtel-de-Ville qui ont été emportés par le Receveur, et les papiers et titres des vaisseaux marchands Français, concernant leur chargement, qui ont été pareillement retenus.

<i>Articles demandés</i>	<i>Articles accordés</i>
<i>par le Gouverneur.</i>	<i>par M. le Maréchal</i>
	<i>de Richelieu.</i>

A R T I C L E V I I .

Quand la garnison sortira de la place, il ne sera permis à personne de débaucher les Soldats pour les faire désertir de leurs régimens; et leurs Officiers auront accès auprès d'eux en tout temps.	<i>On n'excitera aucun Soldat à désertir, et les Officiers auront une entière autorité sur eux jusqu'au moment de l'embarquement.</i>
--	--

A R T I C L E V I I I .

On observera de part et d'autre une exacte discipline.	<i>Accordé.</i>
---	------------------------

A R T I C L E I X .

Que ceux des habitans de l'île qui	<i>S. E. M. le Général Blakney et M.</i>
---	---

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

ont joint les Anglais pour la défense de la place, auront permission de rester et de jouir de leurs biens et effets dans l'île, sans être inquiétés.

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

le Maréchal de Richelieu ne peuvent fixer ou étendre l'autorité des Rois leurs maîtres sur leurs sujets : ce serait y mettre des limites, que d'obliger de recevoir dans leurs Etats ceux qu'ils ne jugeraient pas à propos qui y fussent stables.

ARTICLE X.

Que tous les prisonniers de guerre de part et d'autre seront rendus.

On reprendra de part et d'autre tous les prisonniers qui ont été faits pendant le siège ; ainsi les

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

*Français en rendant
ceux qu'ils ont, il
leur sera restitué les
piquets, qui ont été
pris en allant joindre
l'escadre Française,
le jour que parut
l'Amiral Bing de-
vant Mahon.*

ARTICLE XI.

Que M. de Cu-
ninghan, Ingénieur,
fessant le service de
volontaire pendant
le siège, aura un
passe - port, et la
permission de se
retirer où ses affaires
l'appelleront.

Accordé.

Articles

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

A R T I C L E X I I.

Sous les conditions précédentes, S. E. M. le Lieutenant-Général Gouverneur, après que les ôtages auront été donnés de part et d'autre pour la fidelle exécution des articles ci-dessus, consent de livrer la place à S. M. T. C. avec tous les magasins militaires, munitions, canons et mortiers, à la réserve de ceux mentionnés dans l'art. II;

Dès que les articles ci-dessus auront été signés, il sera livré une des portes du Château aux Français, avec les forts de Marlborough et de Saint-Charles, après avoir envoyé les ôtages de part et d'autre pour la fidelle exécution des articles ci-dessus.

L'estacade qui est dans le port, sera levée; et l'entrée et sortie en seront tenues libres à la dis-

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

*Français en rendant
ceux qu'ils ont , il
leur sera restitué les
piquets , qui ont été
pris en allant joindre
l'escadre Française,
le jour que parut
l'Amiral Bing de-
vant Mahon.*

A R T I C L E X I.

*Que M. de Cu-
ninghan, Ingénieur,
fessant le service de
volontaire pendant
le siège, aura un
passe - port, et la
permission de se
retirer où ses affaires
l'appelleront.*

Accordé.

Articles

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

A R T I C L E X I I.

Sous les conditions précédentes, S. E. M. le Lieutenant-Général Gouverneur, après que les ôtages auront été donnés de part et d'autre pour la fidelle exécution des articles ci-dessus, consent de livrer la place à S. M. T. C. avec tous les magasins militaires, munitions, canons et mortiers, à la réserve de ceux mentionnés dans l'art. II;

Tome II.

Dès que les articles ci-dessus auront été signés, il sera livré une des portes du Château aux Français, avec les forts de Marlborough et de Saint-Charles, après avoir envoyé les ôtages de part et d'autre pour la fidelle exécution des articles ci-dessus.

L'estacade qui est dans le port, sera levée; et l'entrée et sortie en seront tenues libres à la dis-

L

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

comme aussi de
montrer aux Ingé-
nieurs toutes les mi-
nes et ouvrages sou-
terreins.

Fait au Château
de Saint-Philippe,
le 28 Juin 1756.

Signé, Guillaume
BLACKNAY.

*position des Fran-
çais , jusqu'à l'en-
tière sortie de la gar-
nison ; et en atten-
dant , les Commis-
saires de part et
d'autre, travailleront
de la part de S. E.*

*M. de Blacknay à
faire les états des
effets des magasins
militaires et autres ;
et de la part de S. E.
M. le Maréchal de
Richelieu , à en rece-
voir pour les livrer
aux Anglais ce qui
a été convenu ; il sera
aussi livré les plans
des galleries , mines*

*Articles demandés
par le Gouverneur.*

*Articles accordés
par M. le Maréchal
de Richelieu.*

*et autres ouvrages
souterrains.*

*Fait à Saint-Phi-
lippe, le 29 Juin
1756.*

*Approuvé, Guil-
laume BLACKNAY.*

Tous les articles ci-dessus signés, et les ôtages donnés, M. le Maréchal de Richelieu est entré dans la place ledit jour 29 Juin, entre huit et neuf heures du matin. Il s'est fait rendre compte de tout ce qui était dans le fort, dont voici le détail :

Garnison trouvée au moment de sa reddition, deux mille neuf cents soixante-trois hommes de troupes.

Deux cents quarante pièces de canon saines et entières, sans compter quarante

autres pièces que M. le Maréchal avait fait enclouer pendant l'attaque.

Environ soixante-dix mortiers.

Sept cents milliers de poudre.

Douze mille boulets.

Quinze mille bombes.

Les ennemis ont perdu pendant le siège beaucoup moins de monde que nous, attendu les retraites et les casemates immenses où ils se retiraient, taillées dans le roc, et à l'abri du boulet et de la bombe.

Les Français ont eu depuis le commencement du siège jusqu'à la reddition du fort, environ quinze cents hommes tant de tués que de blessés; il est mort peu de blessés, parce que la cure des plaies réussissait fort bien dans cette île. Les Chirurgiens même en étaient étonnés.

Il s'est trouvé dans le fort beaucoup de vivres : ils en avaient encore pour un tems considérable; mais lors de sa reddition, il y avait huit jours que les assiégés n'avaient plus ni vin ni eau-de-vie.

Depuis le commencement du siège jusqu'à la reddition, il n'y a jamais eu à l'hôpital de l'armée Française plus de cent cinquante malades couramment; et au moment que M. de Fronsac est parti de Mahon, il n'y en avait que ce nombre.

On laisse pour garnison les régimens suivans :

Royal-Italien, Médoc, Talaru, Royal-Comtois et Vermandois.

M. le Comte de Lannion commandera en chef les forces dans l'île de Minorque. M. le Maréchal s'est embarqué sur le *Foudroyant* pour revenir en France.

R E L A T I O N

De la prise de l'île de Minorque, et principalement des Port-Mahon et fort de Saint-Philippe, par un Officier de l'armée.

Au fort de Saint-Philippe, le 30 Juin 1756.

LA négligence dont vous m'accusez, Monsieur, à l'égard de nos opérations militaires dans l'île de Minorque, doit être excusée par mon empressement, à vous apprendre enfin notre triomphe par la prise du fort de Saint-Philippe.

Comme notre descente dans l'île et la prise de Mahon, ainsi que le reste de toute l'île, ne nous ont coûté que la peine du trajet de mer qu'il a fallu nécessairement faire, je n'ai pas cru devoir vous en informer : c'est l'ouvrage des gazettes ; mais il n'en est pas de même de la prise du fort de Saint-Philippe : place capable de fixer toute notre attention, et redoutable à toute autre nation que la nôtre ; passez-

moi, Monsieur, cette petite vanité : elle est pardonnable à des Français vainqueurs. Je crois, avant que d'entrer dans le détail du siège du fort de St-Philippe, devoir vous donner une idée succincte, géographique et historique de cette île.

L'île de Minorque, située dans la Méditerranée, placée précisément au quatrième degré de latitude, à soixante-dix lieues de Marseille, et à quinze des côtes de l'Afrique, faisait anciennement partie des îles appelées *Baléares*, du nom d'un Grec nommé *Baléus*, qui fut le premier qui en fit la découverte.

Sa situation est oblongue ; elle a dix-huit lieues de longueur sur neuf dans sa plus grande largeur. Son climat est fort sain, l'air passablement tempéré : il y règne cependant des chaleurs insupportables, pendant les mois de Mai, Juin, Juillet et Août ; le reste de l'année est un printemps continuel : rarement y voit-on de la gelée. Son local n'est pas montagneux, quoiqu'assez inégal. Le terrain

produit de tout ce qui est nécessaire à la vie, sur-tout de très-bon gibier, d'excellent muscat : tous les fruits y sont délicieux.

L'île est divisée en cinq territoires, dont chacun porte le nom de la ville principale ou chef-lieu. Le premier est Ciutadella qui peut avoir aux environs de sept à huit mille habitans ; anciennement les Gouverneurs fesaient leur résidence en cette ville, où on compte actuellement jusqu'à six cents maisons. Le second territoire est Ferrorias, qui a tout au plus douze cents habitans. Marcadal est le troisième, dont le nombre d'habitans ne passe pas dix-huit cents. Aleyor est le quatrième, et est plus considérable, aussi peut-il fournir près de cinq mille habitans. Mahon est le cinquième et dernier territoire ; la ville de Mahon est la capitale de toute l'île, c'est la résidence du Gouverneur et des corps de Justice : son beau port et le voisinage du fort de Saint-Philippe, la rendent infiniment plus considérable ; elle

peut compter le nombre de vingt mille habitans.

Il y a dans l'île deux ports capables de recevoir les plus gros vaisseaux : le port de Fornel, et le port de Mahon ; il y a encore plusieurs cales où les bâtimens marchands peuvent mouiller.

L'entrée du Port-Mahon est défendue à l'Ouest par le fort de St-Philippe, et à l'Est par le fort de Philippet. Je me tais sur le reste de l'île, parce qu'il n'y a rien qui mérite votre attention.

Comme les habitans de l'île sont originaires d'Espagne, la religion Catholique s'y est conservée. C'était le Gouverneur Anglais qui nommait aux Bénéfices, suivant un article du Traité d'Utrecht.

Les Carthaginois furent anciennement les maîtres des îles Baléares, dont l'île de Minorque faisait partie. Après la seconde guerre punique, les Romains en devinrent les possesseurs jusqu'à l'invasion des Goths et des Vandales, vers l'an 421. Ceux-ci les conservèrent jusqu'au huitième siècle,

que les Sarrazins en firent la conquête : Minorque fut soumise à ces derniers, jusqu'à l'an 1210 qu'ils perdirent la fameuse bataille de Loza, où il périt deux cents mille Maures. Les Minorquins restèrent jusqu'en 1287, dans une espèce d'indépendance, en payant seulement un tribut annuel aux différens Princes d'Espagne qui les protégeaient. Les naturels du pays se trouvaient, dès ce tems, confondus avec un reste de Sarrazins : la Religion Mahométane y était la dominante. Les Minorcains voulant s'affranchir du tribut qu'ils payaient à l'Espagne, attirèrent dans leur île quantité de Barbares de l'Afrique, leurs voisins ; mais Alphonse, Roi d'Arragon, ayant eu vent du complot, fit une descente dans l'île avec une armée qui mit tout à feu et à sang, contraignit le gros des habitans de se renfermer dans la Forteresse du mont de Ste-Agathe, les assiégea, les prit : la plupart périrent par les armes ; quelques-uns furent envoyés en Afrique, et d'autres ne sauvèrent leur vie

qu'en perdant leur liberté, c'est-à-dire, qu'ils devinrent esclaves des Espagnols qui s'établirent dans l'île, sous la protection des Rois d'Espagne. Les Princes d'Espagne ont conservé une autorité souveraine dans l'île de Minorque, jusqu'en 1708, que les Anglais formèrent le dessein de s'en rendre les maîtres.

En effet, le 14 Décembre, le Général Comte de Stanhope y débarqua avec trois mille hommes, quarante-deux pièces de canon et quinze mortiers. Les troupes qui étaient répandues dans les différens quartiers de l'île, se renfermèrent dans les forts de Fornel et de St. Philippe. Les premières opérations des Anglais furent d'attaquer Fornel, qu'ils prirent en deux jours; aussi-tôt après cette reddition, ils dirigèrent leurs forces contre le fort de St. Philippe qui ne tint que quinze jours: la Garnison composée de Français et d'Espagnols fut renvoyée, partie en France, partie en Espagne. Dès ce moment les Anglais s'établirent dans Minorque, et

la possession leur en a été assurée par le traité de Paix conclu à Utrecht, le 13 Juillet 1713. Ils en ont été les maîtres pendant quarante-huit ans. Ils le seraient encore, si leur piraterie n'eût obligé notre glorieux Monarque à punir l'insulte que cette nation ne cesse de faire depuis deux ans au pavillon Français.

Il vous paraîtra singulier, Monsieur, que nous ayons été si long-temps à nous rendre les maîtres de cette place, tandis que des Anglais en avaient fait la conquête en moins de trois semaines. Votre surprise cessera, quand vous serez instruit des travaux immenses que cette nation a fait au fort de Saint-Philippe, dont la dépense se monte à plus de cent millions : c'est-à-dire, plus que toute l'île ne peut valoir, si on en excepte toutefois la grande ressource dont elle était, pour le commerce des Anglais au Levant.

Voicià-peu-près la description du fort de Saint-Philippe, et vous conviendrez avec toute l'Europe, qu'il n'a pas fallu moins

de prudence que de courage et de fermeté, pour triompher de tous les obstacles qui se rencontraient à chaque pas.

Il est construit sur une langue de terre qui avance dans la mer. Quatre bastions, et autant de courtines environnés d'un large et profond fossé taillé dans le roc vif, font le principal corps de la place; les ouvrages extérieurs, qui sont en très-grand nombre, s'étendent jusqu'au rivage des deux côtés de la langue de terre: les mines y sont abondantes et si bien distribuées, qu'elles se communiquent au moyen de différens souterrains. Les souterrains sont immenses, et fournissent des logemens suffisans pour une garnison des plus considérables, à l'abri des bombes et du canon, et dont les approches sont minées et contreminées: avant que de parvenir à pouvoir battre en brèche, il faut s'emparer des forts de Marlborough, de Saint-Charles, de Struguen, d'Arguil et de la Reine, qui entourent les grands ouvrages du fort et communiquent les uns aux

autres , au moyen des chemins couverts taillés dans le roc ; enfin , le plan qui vient d'en être levé , et que vous trouverez sans doute à Paris , vous suffira pour juger par vous-même des ouvrages immenses que les Anglais y ont faits , depuis qu'ils en étaient en possession.

Quoique les Gazettes vous aient pu instruire , comme je l'ai ci-devant dit , de toutes nos opérations jusqu'au jour de l'attaque des forts , dont nous nous sommes rendus les maîtres l'épée à la main , vous ne trouverez pas mauvais que je vous en donne un détail abrégé. Notre flotte aux ordres de M. le Marquis de la Galissonnière , partit de Toulon le 8 d'Avril. M. le Maréchal de Richelieu monta *le Foudroyant* avec M. de la Galissonnière. Nous arrivâmes à Ciutadella le jour de Pâques , 18 du mois , après avoir essuyé quelques coups de vent qui retardèrent notre marche , et séparèrent quelques vaisseaux de l'escadre. Le premier soin de M. le Maréchal fut de faire chanter

le *Te Deum* dans l'église Collégiale de la ville, en actions de grâces de notre heureux abordage. Les 18, 19 et 20 furent employés au débarquement des troupes et de l'artillerie, sans aucune opposition de la part des Anglais, ceux-ci s'étant retirés aux premières nouvelles de notre escadre, dans le fort de Saint-Philippe, après y avoir fait entrer tout ce qui pouvait leur être nécessaire pour une longue résistance, et avoir commis les hostilités les plus fâcheuses, tant sur les habitans que sur les bestiaux qu'ils ne purent emmener avec eux.

Le 20, notre armée se mit en marche par deux chemins pour se rendre à Mahon. Vingt-quatre compagnies de Grenadiers, et la Brigade de Royal tinrent la gauche, sous les ordres de MM. du Mesnil et de Monteynard, pendant que le gros de l'armée marchait à droite pour former l'investissement du fort de Saint-Philippe. Le 22, nous entrâmes dans Mahon aux acclamations du peuple, qui commen-

çait à nous regarder comme leurs libérateurs.

Il n'est pas possible de vous exprimer les peines et les travaux qu'il a fallu faire, pour conduire notre artillerie de Ciutadella ici , par la précaution que les Anglais avaient eue de rendre toutes les avenues impraticables.

M. le Maréchal de Richelieu fit construire les premières batteries sur le mont des Signaux : une de cinq pièces de canons, une de mortiers pareille en nombre, qui commencèrent à tirer dès le 8 Mai.

Le 9, le fauxbourg de la Raval fut occupé par un détachement de cent Volontaires, quatre compagnies de Grenadiers et six piquets, aux ordres du Comte de Briqueville, avec six cents Travailleurs, pour y former des épaulements et y établir des batteries.

Le 10, M. le Marquis de Roquepine se rendit avec douze cents hommes, pour occuper les dehors du fort de Marlborough.

Les

Les 11 et 12 furent employés à construire les batteries de droite, de gauche et du centre du fauxbourg de la Raval; la batterie de mortiers commença à tirer dès la nuit du 12 au 13.

Le 17, la batterie de canons de la droite se trouva en état de tirer.

Le 18, M. Dupinay, qui commandait la batterie de la gauche, fut tué; et M. le Prince de Wirtemberg légèrement blessé.

Le 19, l'escadre Anglaise ayant paru à la hauteur de l'île, pour attaquer la nôtre qui fermait l'embouchure du Port-Mahon, notre Général envoya à M. le Marquis de la Galissonnière un renfort de treize piquets. Notre Chef d'Escadre fit toutes les opérations nécessaires pour empêcher toute communication avec les assiégés.

Le 20, une bombe des ennemis ayant mis le feu à une de nos batteries, la garnison du fort de Saint-Philippe, animée par la présence de l'escadre Anglaise, fit une sortie considérable; mais nos Grenadiers

diers l'obligèrent de rentrer avec autant de précipitation que de perte.

Les 21 et 22 furent employés à réparer nos batteries, que le feu violent des ennemis avait presque démontées.

Le soir même du 22, notre armée fit des réjouissances, à l'occasion de l'avantage que notre escadre avait remporté sur celle des Anglais. Vous avez sans doute vu la relation de ce combat naval, dans laquelle on ne saurait trop exalter la bonne manœuvre de M. le Marquis de la Galissonnière, qui obligea l'Amiral Bing de se retirer avec beaucoup de dommages.

Le feu des ennemis devint si fort, que nous fûmes obligés d'abandonner le fauxbourg de la Raval, dont toutes les maisons ont été renversées par l'artillerie du fort ; ce qui obligea M. le Maréchal de Richelieu à changer le plan général de son attaque sur le fort de Saint-Philippe.

Il fallut employer plusieurs jours pour le transport des terres, pour élever de nou-

velles batteries, dont le feu ne pût commencer que le 5 Juin.

Dès ce moment, le feu successif de nos batteries ruina en peu de temps une grande partie des ouvrages extérieurs de la place.

On commença dès le 15 à déblayer les maisons, où l'on avait résolu d'établir une nouvelle batterie de douze pièces de canons en avant du fauxbourg de la Raval, afin de détruire entièrement la redoute de la Reine et la lunette de Kent, et de battre la contre-garde de l'ouvrage à cornes, ce qui fit des merveilles.

Nous avons eu depuis ce temps-là quatre-vingt-quatre pièces de canons de vingt-quatre livres de balles, et vingt-deux mortiers distribués dans douze batteries. Elles n'ont point discontinué de battre depuis le 16 Juin. La plupart ne servaient qu'à démontrer les batteries ennemies. Il ne fallait pas moins aux assiégés que les deux cents cinquante pièces de canons et les quarante mortiers qu'ils avaient, pour

faire la défense qu'on a éprouvée jusqu'à la fin. Ce grand nombre de pièces leur donnait la facilité, de remplacer celles que nous leur démontions tous les jours.

Voici le détail de l'attaque, qui mit nos ennemis à la raison, et qui fera naître dans le cœur des bons Français, la joie qu'une longue résistance avait sans doute altérée.

M. le Maréchal ayant jugé qu'il était indispensable d'accélérer l'attaque des ouvrages extérieurs, et voulant la favoriser en occupant l'ennemi dans plusieurs points de sa défense, ordonna pour le 27 une attaque qui fut divisée en quatre points principaux.

M. le Marquis de Laval, Maréchal-de-Camp de tranchée, fut chargé de l'attaque de la gauche, divisée sur les forts de Struquen et d'Arguil, sur la redoute de la Reine et sur celle de Kent; il avait à ses ordres seize compagnies de Grenadiers, et quatre bataillons pour soutenir l'attaque.

Il avait sous lui M. le Marquis de

Monti, et M. de Briqueville, Colonel, dont le régiment était chef de tranchée. Royal-Comtois était le deuxième régiment.

M. de Monti fut destiné à attaquer Struguen et Arguil, à la tête des compagnies de Grenadiers de Royal-Comtois, Vermandois, Nice et Rochefort, et de deux piquets soutenus par le premier bataillon de Royal-Comtois.

M. de Briqueville devait se porter sur Kent et le chemin couvert, entre cet ouvrage et celui de la Reine, à la tête de cinq compagnies de Grenadiers de Briqueville, Médoc et Cambis, et de deux piquets.

M. de Sade, Lieutenant-Colonel de Briqueville, devait attaquer la redoute de la Reine à la tête de quatre compagnies de Grenadiers de Hainault, Cambis et Soissonnais.

Il y avait à la suite de chacune de ces trois attaques, deux Ingénieurs et cent cinquante Travailleurs, un Officier de

faire la défense qu'on a éprouvée jusqu'à la fin. Ce grand nombre de pièces leur donnait la facilité, de remplacer celles que nous leur démontions tous les jours.

Voici le détail de l'attaque, qui mit nos ennemis à la raison, et qui fera naître dans le cœur des bons Français, la joie qu'une longue résistance avait sans doute altérée.

M. le Maréchal ayant jugé qu'il était indispensable d'accélérer l'attaque des ouvrages extérieurs, et voulant la favoriser en occupant l'ennemi dans plusieurs points de sa défense, ordonna pour le 27 une attaque qui fut divisée en quatre points principaux.

M. le Marquis de Laval, Maréchal-de-Camp de tranchée, fut chargé de l'attaque de la gauche, divisée sur les forts de Struquen et d'Arguil, sur la redoute de la Reine et sur celle de Kent; il avait à ses ordres seize compagnies de Grenadiers, et quatre bataillons pour soutenir l'attaque.

Il avait sous lui M. le Marquis de

Monti, et M. de Briqueville, Colonel, dont le régiment était chef de tranchée. Royal-Comtois était le deuxième régiment.

M. de Monti fut destiné à attaquer Struguen et Arguil, à la tête des compagnies de Grenadiers de Royal-Comtois, Vermandois, Nice et Rochefort, et de deux piquets soutenus par le premier bataillon de Royal-Comtois.

M. de Briqueville devait se porter sur Kent et le chemin couvert, entre cet ouvrage et celui de la Reine, à la tête de cinq compagnies de Grenadiers de Briqueville, Médoc et Cambis, et de deux piquets.

M. de Sade, Lieutenant-Colonel de Briqueville, devait attaquer la redoute de la Reine à la tête de quatre compagnies de Grenadiers de Hainault, Cambis et Soissonnais.

Il y avait à la suite de chacune de ces trois attaques, deux Ingénieurs et cent cinquante Travailleurs, un Officier du

Corps-Royal et dix Canoniers, une brigade de Mineurs, et un détachement de soixante Volontaires portant dix échelles.

L'attaque du centre était dirigée sur la redoute de l'Ouest et la lunette de Caroline, et commandée par M. le Prince de Beauvau. Il avait à ses ordres deux brigades, avec lesquelles il devait soutenir la tranchée en cas de besoin.

La première attaque de la droite, commandée par M. le Comte de Lannion, était dirigée sur le fort de Marlborough, il avait à ses ordres la brigade de Royal et le régiment de Bretagne ; ainsi que M. de Roquepine, qui, à la tête de quatre cents Volontaires et de cent Grenadiers, devait débarquer dans la cale de Saint-Etienne, pour de-là marcher au fort de Saint-Charles. On devait avoir pour cet effet cent chaloupes de l'escadre ; mais comme elles ne purent arriver à temps, on y suppléa par celles qu'on put rassembler dans la journée.

La seconde attaque de la droite, aux

ordres de M. le Marquis de Monteynard, commandant la brigade de Royal-la-Marine et Talaru, avait pour objet de s'emparer de la lunette de Sud-Ouest, de longer la langue de Saint-Etienne, qui est entre la place et le fort de Marlborough, de se communiquer avec l'attaque du fort de Saint-Charles, et de couper la communication du fort de Marlborough avec le fort de Saint-Philippe.

En même-tems que toutes ces attaques se faisaient, M. de Baumanoir, Lieutenant-Colonel, commandant à la tour des Signaux, devait avec son détachement partir dans les chaloupes de la Cale, qui est entre le fort de Saint-Philippe et la tour des Signaux, pour venir favoriser l'attaque de M. de Monti, et tâcher de se glisser dans le chemin couvert, entre la demi-lune et le fort d'Arguil.

M. de Tortonval, Capitaine de Hainault, devait avec cent hommes de détachement débarquer au pié de la grande batterie des ennemis, du côté du port.

A dix heures du soir , toutes nos batteries ayant cessé , le signal de l'attaque fut donné par un coup de canon , et quatre bombes tirées de la tour des Signaux.

M. de Monti déboucha sur Struguen et Arguil , et successivement MM. de Briqueville et de Sade se portèrent avec vivacité sur leurs points d'attaque de Kent et de la Reine.

Nos troupes marchèrent avec la plus grande valeur , et après un feu très-vif , très-long et très-meurtrier , elles parvinrent à s'emparer de Struguen , d'Arguil , et du fort de la Reine. Les ennemis firent jouer quatre fourneaux , qui nous ont coûté environ cinquante hommes.

On travailla sur-le-champ au logement de cette partie , qui était la principale attaque , pendant que les autres faisaient leur diversion.

L'ardeur des Grenadiers que commandait M. de Briqueville les ayant emportés , ils se jettèrent sur la redoute de la

Reine, au lieu de se porter sur Kent qu'ils devaient attaquer.

M. le Prince de Beauvau ayant fait marcher les Grenadiers de Vermandois et cent hommes de chaque brigade sur la redoute de Caroline, et les Grenadiers de Royal-Italien, avec cent hommes de cette brigade, à la redoute de l'Ouest, il s'empara du chemin couvert, et y fit enclouer douze pièces de canon. Le logement y étant impraticable, parce que la redoute de Kent n'était pas prise, et qu'il ne pouvait dans la nuit assurer sa communication; il se contenta de faire couper les palissades, de faire briser les affuts, et de soutenir quelque temps cette attaque qui favorisait la principale.

Elle fut faite avec la plus grande intelligence et la plus grande valeur.

Les attaques de MM. de Lannion et de Monteynard, dépendant presque du succès du fort de Saint-Charles, ils attendaient le signal que devait faire M. de Roque-

pine ; mais les ennemis s'étant apperçu de beaucoup de mouvemens dans cette partie, par les manœuvres que les chaloupes avaient été obligées de faire, se tinrent sur leurs gardes, et ne permirent pas à M. de Roquepine de faire le débarquement qu'il avait tenté, et qui ne pouvait réussir que par une surprise.

Pendant ce temps-là, M. de Lannion fit inquiéter le fort de Marlborough. La division de tous ces feux, et la combinaison de toutes ces attaques, donnèrent le temps à celle de la gauche d'assurer son succès, de façon qu'à la pointe du jour nous pûmes établir quatre cents hommes dans le fort de la Reine, et deux cents dans Struguen et Arguil.

M. le Maréchal s'était placé au centre des attaques de la gauche, et avait avec lui MM. de Maillebois, du Mesnil et le Prince de Wirtemberg. Il a donné pendant toute l'action les ordres nécessaires au succès de l'attaque, dans lesquels on n'a

pu s'empêcher d'admirer les dispositions de notre Général, et les prodiges de notre Infanterie.

M. de Lannion a eu une légère contusion à l'épaule, et M. le Marquis de Saint-Tropez, Aide-de-Camp de M. de Maillebois, a été légèrement blessé au visage.

A cinq heures du matin, on a demandé réciproquement une suspension d'armes pour retirer les morts, et elle a été accordée. Nous avons eu environ vingt-cinq Officiers de tués ou blessés et quatre cents Soldats.

M. de Geul-ton, le Lieutenant de Vaisseau, qui commandait les chaloupes de l'attaque du fort de Saint-Charles, a été tué.

On doit le succès de l'attaque, de la gauche, sur-tout à la bonne conduite de M. de Monti, qui a suivi avec la plus grande valeur et la plus grande fermeté les dispositions qu'avait faites M. de Laval.

pine ; mais les ennemis s'étant apperçu de beaucoup de mouvemens dans cette partie, par les manœuvres que les chaloupes avaient été obligées de faire, se tinrent sur leurs gardes, et ne permirent pas à M. de Roquepine de faire le débarquement qu'il avait tenté, et qui ne pouvait réussir que par une surprise.

Pendant ce temps-là, M. de Lannion fit inquiéter le fort de Marlborough. La division de tous ces feux, et la combinaison de toutes ces attaques, donnèrent le temps à celle de la gauche d'assurer son succès, de façon qu'à la pointe du jour nous pûmes établir quatre cents hommes dans le fort de la Reine, et deux cents dans Struguen et Arguil.

M. le Maréchal s'était placé au centre des attaques de la gauche, et avait avec lui MM. de Maillebois, du Mesnil et le Prince de Wirtemberg. Il a donné pendant toute l'action les ordres nécessaires au succès de l'attaque, dans lesquels on n'a

pu s'empêcher d'admirer les dispositions de notre Général, et les prodiges de notre Infanterie.

M. de Lannion a eu une légère contusion à l'épaule, et M. le Marquis de Saint-Tropez, Aide-de-Camp de M. de Maillebois, a été légèrement blessé au visage.

A cinq heures du matin, on a demandé réciproquement une suspension d'armes pour retirer les morts, et elle a été accordée. Nous avons eu environ vingt-cinq Officiers de tués ou blessés et quatre cents Soldats.

M. de Geulton, le Lieutenant de Vaisseau, qui commandait les chaloupes de l'attaque du fort de Saint-Charles, a été tué.

On doit le succès de l'attaque, de la gauche, sur-tout à la bonne conduite de M. de Monti, qui a suivi avec la plus grande valeur et la plus grande fermeté les dispositions qu'avait faites M. de Laval.

On a pris beaucoup de mortiers et de canons dans les forts de Struguen, d'Arguil et de la Reine. On a fait quinze prisonniers, du nombre desquels est le second Commandant des ennemis, qui faisait le détail de la défense.

Le 28, à deux heures après-midi, trois Députés de la place demandèrent à parler à notre Général. Le résultat de cette conférence était, qu'il leur fût accordé vingt-quatre heures pour dresser les articles de capitulation : on leur accorda jusqu'à huit heures du soir. Il en revint un à l'heure marquée, qui apporta à M. le Maréchal un projet d'articles, auxquels il y fut répondu le lendemain matin.

Voici en abrégé à quoi se réduisent les articles de la capitulation. M. le Maréchal a accordé que la garnison, montant à dix-huit cents hommes, sortirait avec les honneurs de la guerre : qu'il lui serait libre d'emporter avec elle trois pièces de canon de différens calibres, qu'elle emmènerait quatre charriots couverts, qu'on la

conduirait à Gibraltar, et que, pour la sûreté du retour des vaisseaux qui serviraient à ce transport, on retiendrait des ôtages; que les habitans qui voudraient sortir de l'île seraient les maîtres d'emporter leurs effets; que l'on nous rendrait tous nos prisonniers, et particulièrement le piquet de cent cinquante hommes, pris sur la chaloupe que M. de Richelieu envoyait à M. de la Galissonnière, lorsque l'escadre Anglaise vint tenter de secourir la place; qu'on n'userait d'aucun artifice pour se surprendre réciproquement; qu'on ferait connaître toutes les mines et tous les ouvrages de la place; que les Anglais, qui n'étaient pas de la garnison, auraient un mois pour vaquer à leurs affaires; que, pour les Grecs et les Juifs, le vainqueur serait l'arbitre de leur destinée, et déciderait s'ils sortiraient de l'île ou s'ils y resteraient.

Le 29 du mois de Juin, M. le Maréchal est entré dans la place à huit heures du matin, que la capitulation a été signée.

On y a trouvé deux cents onze pièces de canon, soixante-quinze mortiers, des vivres et provisions de toutes espèces pour vingt mois.

J'abandonne à vos réflexions tout ce que cette conquête a de merveilleux ; la force de la place, que l'art et la nature concouraient à rendre presque imprenable ; le caractère opiniâtre et l'animosité des assiégés contre le nom Français, montrent assez ce que l'on doit au génie de M. le Maréchal de Richelieu, qui lui a fait imaginer ces dispositions admirables, seul moyen de vaincre, qui ont tout-à-la-fois trompé la prudence d'un ennemi vigilant, et dompté les efforts de la bravoure la plus enragée.

Nota. M. le Duc de Fronsac, qui a porté la nouvelle de la prise des forts, arriva à Paris la nuit du 9 au 10 Juillet ; et M. le Comte d'Egmont, qui a apporté les articles de la capitulation et la nouvelle de l'évacuation entière de la place par les Anglais, est arrivé à Paris la nuit du 14 au 15 suivant.

[191]

S U P P L É M E N T,
CONTENANT DIVERSES PIÈCES
ADRESSÉES A M. DU VERNEY,
SUR L'EXPÉDITION DE MINORQUE.

[192]

M. DE

J O U R N A L

De l'expédition de Minorque, depuis le 9
jusqu'au 20 d'Avril 1756, adressé à M. du
Verney par M. de Micault (1).

Partant de Toulon.

LE Vendredi, 9 Avril, à six heures du
matin, ... le temps chargé, le Général
fit signal de désafourcher, et à sept heures
et demie d'appareiller. A dix heures et
demie, le vent s'étant rangé à l'Est, quoi-
qu'il fût déjà sorti beaucoup de bâtimens
du convoi, quelques frégates et *le Redou-
table*, le Général fit signal de mouiller,
et peu après d'affourcher avec une petite
ancre.

A neuf heures du matin, nous eûmes

(1) On a déjà vu qu'il était neveu de M. du
Verney : il avait le grade de Colonel, et il fut
employé comme Major de Tranchée au siège du
fort de Saint-Philippe.

Tope II.

N

le Sage échoué vers le Cap Sepet.....
On lui envoya toutes les chaloupes avec
des grelins. Cet accident ne fut rien.

Samedi 10.

A quatre heures du matin, le temps
beau et calme, le Général a fait signal
d'appareiller. Le calme nous a retenu
jusques vers les huit heures, que le vent
s'étant mis au Nord-Ouest très-petit, tout
le convoi et les vaisseaux de guerre ont
mis à la voile..... Le vent a fraîchi sur
le midi, avec un peu de mer. Le Général
a fait signal à midi et demi d'aller mouiller,
et toute l'escadre et le convoi ont relâché
aux îles d'Hières, où nous avons mouillé
à deux heures et demie.....

Dimanche 11.

Calme toute la nuit.....

.....S'il eût été possible de faire la
besogne avec des vaisseaux de guerre,
nous aurions suivi notre route, quoique
la mer fût fort grosse et le vent très-forcé;

mais il y avait tout lieu de craindre que les bâtimens de transport ne fussent dispersés Nous desirons tous bien ardemment qu'il change..... L'escadre est de douze vaisseaux (1), cinq frégates, cent soixante-six bâtimens de transport, sans compter deux grandes chaloupes, appelées *Carcassières*, portant une pièce de vingt-quatre chacune, armées toutes deux comme les coursiers des galères, pour nous servir de batteries à la descente, et quatre autres avec des pièces de quatre.

Lundi 12.

.....A quatre heures du matin..... le Général a fait signal d'appareiller. Le vent a fraîchi à six heures : nous avons fait route.....

Mardi 13.

Hier..... à six heures du soir, le vent

(1) L'état rapporté, pages 51 et suivantes, en indique treize, et quatre frégates.

[196]

sauta Nord - Ouest, assez fort pour disperser prodigieusement le convoi. Le Général avait fait le signal de mettre à l'autre bord. Nous avons passé la nuit à la Cape à sec..... Le lendemain (13) il nous manquait au moins soixante bâtimens. Nous en avons retrouvé une assez grande quantité ; mais plusieurs ont été forcés de relâcher à Barcelone, d'autre en Sardaigne. On craint beaucoup pour un bâtiment qui portait sept compagnies et demie du régiment de Cambis, avec l'Etat-Major.....

Mercredi 14.

Route.....

Jeudi 15.

Route.....

..... Nous nous sommes retrouvés ce matin cent trente-sept bâtimens.

Vendredi 16.

Route.....

Samedi 17.

Route.....

Dimanche 18.

Nous débarquâmes à quatre heures après-midi, avec tous les Grenadiers, entre Ciutadella et le Cap Bajoli. L'intention de M. le Maréchal n'était pas de faire le débarquement à cet endroit : il devait doubler le Cap, et le faire de l'autre côté. Le vent nous ayant manqué, il a pris le parti d'envoyer M. d'Aubarède, Enseigne de Vaisseau, avec dix Grenadiers et un Tambour, pour sommer le fort : il l'a trouvé abandonné du matin ; il s'en est emparé, a marché à la ville, où il a été reçu avec beaucoup de cris de *Vive le Roi*. Il en est sorti avec au moins vingt-cinq des Notables, tant de l'épée, que de l'église, qu'il a menés à bord du *Foudroyant*, où M. le Maréchal a reçu leur hommage. L'instant d'après, M. le Maréchal est débarqué, et est venu occuper la ville, que l'on a couverte des vingt-quatre compagnies de Grenadiers. Les ennemis avaient, au nombre de trois

cents, abandonné la côte, qui est pourtant fort respectable : ils se sont retirés à Mahon, emmenant le canon du fort de Ciutadella, et tous les chevaux et mulets du pays.

Lundi 19.

Nous chantâmes le *Te Deum* en action de grâces de notre heureuse descente et de la prise de Ciutadella, qui pouvait seule nous arrêter plus de huit jours. Après le *Te Deum*, M. le Maréchal a fait prêter serment à l'Eglise, aux Echevins et Notables du pays, et a détaché M. du Mesnil, avec la valeur d'une brigade, pour camper à Marcadal, où il n'est arrivé qu'à dix heures du soir, parce que les Anglais ont rompu les communications et les chemins.

Mardi 20.

M. le Maréchal, qui devait suivre aujourd'hui M. du Mesnil, a été forcé de remettre son départ à demain ; parce que

l'armée n'avait pas encore ce matin achevé de débarquer..... encore le fera-t-il avec très-peu d'artillerie ; car le débarquement de ces pièces est très-difficile, quoique nous ayons été assez heureux pour pouvoir faire entrer toutes nos tartanes et une partie des bâtimens de transport dans le port..... Les Anglais sont à Mahon deux mille cinq cents, non compris les équipages de cinq vaisseaux de guerre, qu'ils ont désarmés : tant mieux, car les vaisseaux seront perdus, s'ils ne sont pas à nous, et cette quantité de monde-là ne fera que les incommoder.....

D É T A I L S

Envoyés à M. DU VERNEY par le Marquis
DU MESNIL (1).

A bord du *Redoutable*, à la rade des Vignettes,
à huit heures du soir, le 9 Avril 1756.

M. LE Maréchal a couché sur son bord, à la rade de Toulon, et toute la journée d'hier 8, se passa à faire sortir du port tous les bâtimens de transport.

Le 9, à cinq heures du matin, l'on a fait le signal de désafourcher ; à sept heures, le signal d'appareiller. A huit heures, le *Redoutable*, Commandant de l'avant-garde, a eu ordre de mettre à la voile, comme étant le plus paré. Une grande partie des bâtimens de transport étaient déjà sortis de rade : à neuf heures et demie, le vent, qui avoit été favorable pour sortir, a changé. Le Commandant, qui n'avoit pas encore appareillé, s'étant

(1) Lieutenant-Général.

aperçu de ce changement, a fait le signal du ralliement, *le Redoutable* l'a répété, et les vaisseaux de transport qui étaient dehors ont été obligés de revenir au mouillage. *Le Redoutable* les a tous vu passer en se tenant sur les bords, et a mouillé le dernier à la rade des Vignettes. Nous sommes dans l'espérance que le vent changera cette nuit, et que nous partirons demain matin.

M. le Maréchal, à quatre heures après-midi, a fait appeler MM. les Officiers Généraux, qui se sont rendus à bord *du Foudroyant*, où notre Général nous a signifié et donné ses derniers ordres, par lesquels il paraît qu'ayant cherché à prévoir tous les cas possibles, il nous a donné ses instructions, et ne nous a laissé rien à désirer, que l'envie de les exécuter.

Etat de la garnison Anglaise de Minorque.

Le Général Tracoley Blacknay.

Le Général Stewarth doit y arriver avec des recrues.

Les bataillons de Sehlton.

Holmes.

Johnson.

Dejan.

Chaque bataillon doit être composé de dix compagnies de soixante-dix hommes ; mais elles ne vont pas à cinquante chacune.

Le 10 Avril.

A trois heures du matin, le Commandant a fait le signal de désafourcher ; à quatre heures et demie, il a fait celui de partir, avec peu de vent, mais favorable. Toute la flotte a été au large, à dix heures le vent a varié, et est revenu insensiblement fort frais du côté contraire ; le Commandant, qui a sans doute craint que, si le vent venait à forcer, la flotte ne fût dispersée, a pris le parti de relâcher aux îles d'Hières : tout le monde l'y a suivi, et nous y avons jetté l'ancre à quatre heures après-midi ; le soir, le vent a calmé, et a paru vouloir se mettre au beau.

Le 11.

Le vent contraire a obligé d'attendre le bon.

Le 12.

A quatre heures du matin, le vent à l'Est, qui est le bon, l'horison chargé et de la petite pluie, ce qui accompagne presque toujours le vent, la flotte a mis à la voile, avec l'espérance d'une courte traversée; ce même temps a duré jusqu'à quatre heures après-midi : il est tombé pour lors une si grande pluie, que le vent a tout-à-fait calmé. La mer, qu'il avait élevée, nous a extrêmement tourmentés; mais elle nous a causé encore plus d'inquiétude, par la crainte très-fondée qu'elle ne causât des abordages dans les bâtimens de la flotte, ce qui est effectivement arrivé, mais à peu. Nous avons été jusqu'à six heures maniés par cette mer, (qu'on appelle patrouilleuse), et fort occupés du soin d'éviter les bâtimens qu'elle jettait sur nous, il est venu dans

ce moment un vent du Nord - Ouest si violent et si prompt, que tous les vaisseaux, tant de guerre que les marchands, n'ont été occupés que de leur propre manœuvre. Cette tempête a duré jusqu'à dix heures du soir : le temps s'est raccommo-
modé. Nous avons reconnu le Commandant aux feux de distinction qu'il porte ; nous nous sommes ralliés à lui, et nous avons passé la nuit à la cape.

Le 13.

Au soleil levant, le temps s'est tout-à-fait raccommo-
dé ; on a vu qu'il nous manquait nombre de bâtimens, qui ont été dispersés par le coup de vent d'hier, nous avons passé toute la journée à les attendre. Le vent, qui a été, jusqu'à quatre heures après-midi, contraire, a changé, et est devenu favorable : dans ce moment, on a compté cent cinquante bâtimens ou environ. Un bâtiment, chargé de plusieurs compagnies du régiment de Bretagne, ayant beaucoup souffert par le

coup de vent d'hier, a été obligé de venir nous demander du secours, ce bâtiment faisant beaucoup d'eau ; mais cela a été réparé tout de suite. Sur les sept heures du soir, le Commandant a fait signal de continuer la route ; nous l'avons fait à petites voiles, afin que la flotte puisse se réunir et suivre : le temps était le plus beau du monde.

Le 14.

Pendant la nuit, le vent a changé, et il a été tout le jour contraire ; le temps d'ailleurs assez beau.

A midi, nous nous sommes trouvés à trente-huit lieues de l'île de Minorque : trajet fort court quand le vent est favorable.

Le 15.

Le vent a été contraire depuis hier ; mais point assez pour nous empêcher de gagner du terrain. Par le point du Midi, l'on a estimé que l'île de Minorque nous restait, au Sud, à dix-huit lieues, et

Palamos, sur la côte d'Espagne, au Nord-Ouest, à vingt-une lieues.

Le 16.

Nous avons passé toute la nuit avec très-peu de vent, mais toujours contraire; nos Marins nous ont annoncé qu'il changerait bientôt. Au soleil levant, l'on a découvert la côte de Catalogne, et l'on a jugé que nous en étions à seize lieues. A huit heures, le vent est devenu favorable, mais bien faible; nous avons rectifié notre point sur la vue des terres, et nous avons dirigé notre route sur la partie de l'île de Majorque, qui est le plus près de celle de Minorque. On présume qu'il importe de prendre des éclaircissemens au port de Palme, qui est situé dans la partie de l'île de Majorque, sur laquelle nous allons. A midi, on a observé la Latitude, ce qui, avec le secours de la vue des terres, nous a assuré que nous étions à vingt-une lieues de l'île de Majorque, et à vingt de celle de Minorque.

Le vent a calmé dans l'après-midi, le soir il est redevenu contraire, et il l'a été toute la nuit.

Le 17.

A quatre heures du matin, le vent a encore changé, et il a paru vouloir se fixer du bon côté, ce qui nous a donné l'espoir de voir bientôt l'île de Minorque.

A dix heures du matin, la frégate *la Rose*, qu'on avait laissée à Toulon, pour y attendre des bâtimens qui devaient venir d'Antibes, chargés d'artillerie et de munitions de guerre, a joint l'escadre, et amené les bâtimens qu'elle avait ordre d'escorter. Cette jonction a augmenté la joie que nous causait le bon vent, et nous avons gaiement dirigé notre course droit sur l'île de Minorque.

A midi, nos Pilotes ont observé la Latitude, et par leur point, ils ont jugé que nous étions à douze lieues de notre île.

A deux heures, on l'a effectivement

vu du haut des mâts, et à cinq, nous l'avons très-clairement distinguée de dessus le pont. Le Général a suivi sa route à petites voiles, il a fait le signal du ralliement pour toute la flotte, et il a été chercher l'île de Minorque du côté du Levant, ce qui fait penser qu'il veut établir sa flotte dans le port de Fornel, et y faire la descente.

A l'entrée de la nuit, le Général a changé de route, et a paru vouloir la diriger du côté du Couchant de l'île; pendant toute la nuit, nous avons eu un peu de vent de terre, nous en avons profité autant qu'il a été possible, et à quatre heures du matin, nous nous sommes trouvés à deux lieues de la pointe de Minorque, qui est située le plus au Nord.

Le 18.

Le beau temps a permis le débarquement, qui s'est fait sans aucun obstacle de la part des ennemis, qui avaient abandonné la ville de Ciutadella, où M. le Maréchal

Maréchal est venu coucher, ayant laissé ordre à toutes les troupes de débarquer, et de se rendre audit Ciutadella, où elles arrivent actuellement 19, et vont entrer dans leur camp, où elles se reposeront aujourd'hui.

M. le Maréchal se propose de faire débarquer dans cette journée toute son artillerie, et même une partie de ses vivres : le temps paraît être d'accord avec son projet. L'on ne sait pas positivement la quantité de vaisseaux de transport qui peuvent nous manquer : l'on est fort inquiet de celui qui portait l'Etat-Major du régiment de Cambis.

M. le Maréchal vient de détacher la brigade de Royal, tous les Grenadiers de l'armée et les Volontaires, pour se porter à Marcadal, et marcher demain 20 à la ville de Mahon, et s'en emparer; ce détachement, qui fait l'avant-garde de l'armée, est aux ordres de M. du Mesnil, Lieutenant-Général, et de M. de Monteynard, Maréchal-de-Camp.

Le 19, l'avant-garde de l'armée, composée de la brigade de Royal, de tous les Grenadiers de l'armée et des Volontaires, est arrivée après dix heures de marche à Marcadal. Les Anglais avaient intercepté les chemins, en faisant plusieurs coupures dans la grande route, qui va de Ciutadella à Marcadal, et en rompant plusieurs ponts qui se trouvent dans ledit chemin; mais cela a été réparé par la bonne volonté des gens du pays, qui, d'eux-mêmes, se sont portés à raccommoder lesdits chemins. L'on ne saurait donner trop de louanges aux Habitans de l'île, qui ont procuré à nos troupes tous les secours, tant en subsistances, qu'en leur fournissant des chevaux, mulers et ânes pour monter les Officiers, lesquels ayant été plusieurs jours sur les vaisseaux, et tourmentés de la mer, n'étaient pas en état de soutenir la fatigue de la journée du 19, où l'on éprouva une chaleur excessive, et semblable à celle qu'il fait en France au mois de Juin.

Sur les représentations que M. du Mesnil a faites à M. le Maréchal, de l'impossibilité de faire entreprendre une pareille journée au reste de son armée, M. le Maréchal se détermina à permettre à M. du Mesnil de séjourner le 20 audit Marcadal, et il détacha seulement M. le Prince de Beauvau, avec deux brigades, qui vinrent à hauteur de Ferraria, distant de trois lieues de Ciutadella, et de deux lieues de Marcadal.

Le 21, les deux brigades commandées par M. le Prince de Beauvau joignirent l'avant-garde de l'armée, et marchèrent aux ordres de M. du Mesnil, à Leors, petite ville distante de deux lieues de Mahon, de laquelle M. du Mesnil avait fait prendre possession le 20, à cent Volontaires et six compagnies de Grenadiers, aux ordres de M. le Marquis de Briqueville.

Le 22, M. le Maréchal, qui avait campé le 21 à Ferraria, arriva à Leors avec le reste de son armée, ayant été

visiter le port de Fornel, dont M. du Mesnil avait envoyé le 20 prendre possession par cinquante Volontaires.

Le même jour 22, M. du Mesnil avait détaché M. le Prince de Beauvau, avec tous les Grenadiers de l'armée et cent Volontaires, pour s'emparer de la ville de Mahon, que les ennemis avaient évacuée la veille; car M. le Prince de Beauvau, en arrivant à ladite ville à cinq heures du matin, trouva les ennemis retirés dans le fort, ayant laissé seulement un détachement dans le village de Raval, qui est sous le canon du fort de Saint-Philippe. M. le Prince de Beauvau avait placé ses Volontaires et ses Grenadiers en-dehors de la ville de Mahon, du côté du fort de Saint-Philippe; et dans toute la journée du 22 au 23 au matin, il n'y eut pas un coup de fusil de tiré de part ni d'autre.

M. le Maréchal reçut le 22 un Tambour de la part du Gouverneur du fort de Saint-Philippe, qui lui demandait par lettre la

raison pour laquelle les Français étaient débarqués dans l'île de Minorque ; à quoi M. le Maréchal lui répondit, que c'était par la même raison qui avait engagé les escadres Anglaises à attaquer les vaisseaux du Roi son maître.

Le 23, à la pointe du jour, M. le Maréchal partit de Leors pour aller reconnaître lui-même le camp qu'il voulait faire occuper à son armée, laquelle entra dans ledit camp sur les quatre heures après-midi.

M. le Maréchal, dans la journée du 22 et du 23, reçut plusieurs faux avis sur les mouvemens de notre escadre, laquelle, disait-on, avait attaqué celle des Anglais.

Il faut observer qu'il y avait dans le port de Mahon deux vaisseaux Anglais de soixante pièces de canon chacun, et trois frégates de trente, vingt-quatre ou vingt canons, dont le Commandant de l'escadre, après avoir donné la liberté à dix Capitaines de bâtimens marchands

qu'il retenait prisonniers depuis cinq mois, sans avoir rien pris de leurs carcassons, se contentant d'enlever les Matelots desdits bâtimens, mit à la voile, et sortit du port de Mahon, pour faire route sur Gibraltar. Cette escadre Anglaise partit le 20 et le 21, laissant les bâtimens Français dans le port, sous le canon du fort de Saint-Philippe; et dès la nuit du 22, les Commandans des bâtimens les firent remorquer, et vinrent se mettre dans le fond du port, hors de la portée du canon du fort de St-Philippe, et sous la protection des postes de l'armée. Il y avait aussi dans ledit port de Mahon un vaisseau Danois, chargé de blé, qui allait à Gènes, qui pourra être d'une grande utilité pour la subsistance de l'armée, ainsi que les différentes espèces de carcassons dont sont chargés les vaisseaux Français, ci-devant prisonniers dans ledit port.

Il s'est trouvé aussi un bâtiment pour le compte des Anglais, chargés d'agres

pour la Marine, dont la nôtre pourra tirer parti.

Pendant l'établissement des troupes dans Mahon, M. de la Galissonnière était toujours resté avec son escadre à la hauteur du port de Ciutadella, où ayant fait faire le débarquement de toute notre artillerie, et envoyé tous nos bâtimens de transport, les tartannes et autres, chargés des munitions de guerre et des vivres, au port de Fornel, ce Général, la nuit du 23 au 24, mit à la voile, et a dirigé sa marche à hauteur du port de Mahon, où son escadre croise actuellement.

La journée du 24 s'est passée à prendre toutes les précautions nécessaires pour accélérer le transport des vivres et munitions de guerre, soit de Ciutadella ou du port de Fornel.

Il n'y a nulle ressource dans cette île, en charrettes ni en voitures, car on n'en connaît point l'usage, et il n'y a que de très-petits mulets et petits ânes, dont les Habitans se servent pour leurs travaux.

ce qui donne peu de facilité pour le transport de notre grosse artillerie.

Le même jour 24, M. le Maréchal alla reconnaître lui-même la baie d'Aye, pour voir s'il serait possible, en y faisant arriver nos bâtimens de transport, d'y débarquer nos vivres et nos munitions de guerre ; mais cela n'est pas praticable, puisqu'il y a trois lieues de chemin de ladite baie d'Aye, jusqu'au grand chemin qui conduit à Mahon, où à peine l'on peut passer à cheval.

M. le Maréchal fait faire des charrettes, et l'on espère en avoir une assez grande quantité pour accélérer notre transport, qui est la seule chose qui donne, avec raison, de l'inquiétude à notre Général, puisque cela diffère au moins d'un mois l'ouverture de la tranchée.

M. le Comte de Maillebois a été détaché, ainsi que M. de Monteynard, avec cinq bataillons, pour se porter à Marcadal, et travailler, avec le secours des troupes, celui des Paysans du pays, aux

déblais de toutes nos munitions, et en faire faire le transport à Mahon.

Le 25, M. le Maréchal a reçu, dans l'Eglise de Mahon, le serment de fidélité de tous les différens Ordres du pays; cela a été suivi d'un *Te Deum*.

Le camp provisionnel qu'occupe l'armée est dans un terrain affreux, les Soldats pouvant à peine y enfoncer des piquets, d'ailleurs nous n'avons trouvé aucune paille, et nos Soldats couchent sur le peu de terre qui reste sur le rocher; nous sommes même privé de la ressource des bruyères et autres herbes, que l'on aurait pu faire sécher au défaut de paille. M. le Maréchal a écrit à Majorque et en Catalogne, pour tâcher d'avoir de la paille, qui est l'objet le plus intéressant pour la conservation de nos malheureux Soldats; d'ailleurs il y a très-peu de bois, et cette partie mérite la plus grande attention.

Nous avons trouvé des puits dans notre camp, et nous espérons que nous ne man-

querons point d'eau. Les denrées ne sont pas encore bien abondantes, et je ne sais pas de quoi vivent les gens du pays, car jamais je n'en ai vu un aussi ingrat et aussi peu cultivé ; et pour peu que l'on s'éloigne du grand chemin, qui va du fort de Saint-Philippe à Ciutadella, on ne trouve que des rochers et des amas de pierre ; d'ailleurs le chemin est fermé à droite et à gauche par des murailles de pierres sèches, et chaque terrain, de droite et de gauche, est divisé par des portions de l'étendue d'un journal de terre de France, aussi entouré de murailles, de façon que d'un journal à l'autre, il n'y a nulle communication. Tout l'intérieur du pays est rempli de petits chemins pierreux et faits dans le roc, où dans la plupart on ne peut marcher que trois ou quatre hommes de front, ayant toujours des murailles de pierres sèches à droite et à gauche.

Voilà jusqu'à ce moment notre position, qui n'est pas fort agréable, quant

aux difficultés que nous éprouvons, vu la nature du pays ; mais nous nous flattons de tout surmonter. Notre Général partage la peine de toutes ces incommodités ; il est occupé d'y remédier, et il met tout en usage pour y parvenir.

Du 2 Mai.

M. le Maréchal fait travailler, jour et nuit, au transport de son artillerie, qui avait débarquée, soit au port de Ciutadella, soit à celui de Fornel, dont il arrive chaque jour des convois de tartannes, chargées de poudres, boulets et bombes, à la calle de Lamesquida, d'où l'on a fait des chemins, par lesquels les Travailleurs transportent, sur des civières, toutes lesdites munitions. Enfin, l'on met tous les moyens en usage pour former promptement le parc d'artillerie.

M. le Maréchal fait aussi travailler à l'établissement de deux batteries, dont l'une de canons et l'autre de bombes, qui seront placées sur le plateau de la tour

des signaux , d'où la batterie de canons prendra à revers les lunettes de l'ouvrage , appelé le fort de la Reine ; et celle de bombes donnera sur tout le fort , et de plus , empêchera l'entrée du port. L'on attend un grand succès de ces deux batteries.

Du 7.

Depuis le 2 , l'on travaille sans cesse au transport de l'artillerie , de nos munitions de guerre et de bouche ; et , malgré toutes les ressources que l'on met en usage , et la quantité d'hommes de corvées que l'on emploie , cette opération se fait lentement , et diffère l'ouverture de la tranchée.

M. le Maréchal a fait faire une batterie de canons et une de bombes sur le mont des Signaux : il espère qu'elles pourront tirer ce soir 7 , ou tout au plus tard demain matin. Le travail qu'il a fallu faire pour porter sur cette montagne escarpée toutes les différentes choses nécessaires

aux batteries, ne se conçoit pas, et les assiégés n'ont jamais pensé que l'on entreprît un pareil ouvrage. C'est M. le Maréchal qui a lui-même reconnu les différens points de ses batteries, et l'on s'attend qu'elles auront un grand succès. Les assiégés auront de la peine à détruire ses feux, et je pense qu'ils feront un grand effet, et sur le corps de la place, et sur les défenses du fort de la Reine, qui sera vraisemblablement notre première attaque, laquelle sera protégée, dès le jour de l'ouverture de la tranchée, par plusieurs autres batteries, que M. le Maréchal fera établir sur le front de l'attaque et sur le flanc droit de la place, lesquelles seront construites à la faveur des maisons du fauxbourg de la Raval.

Enfin, notre Général n'est occupé que de ce qui peut diminuer la perte des hommes, dans un siège dont les approches sont aussi dangereuses, tant par la nature du terrain, que par la quantité immense

d'artillerie qu'il y a dans cette place, dont la distribution de feux paraît être bien dirigée.

Quand on fait réflexion à la quantité d'obstacles que M. le Maréchal a eu à surmonter, on est étonné, avec raison, que nous soyons aussi avancés que nous le sommes ; il n'y a que notre Général qui trouve que l'on va lentement.

L'on peut pourtant dire, avec vérité, que si l'on avait connu toutes les différentes espèces de difficultés occasionnées par la nature du pays, et le peu de ressources que l'on y trouve, sans compter celles que les Anglais devaient naturellement nous opposer, il aurait été fort hasardeux d'entreprendre une pareille expédition, de laquelle toutefois M. le Maréchal se tirera à l'honneur de la Nation ; mais, en vérité, il a fallu des miracles multipliés, et toutes les ressources de l'esprit, joint à l'activité de notre Général, pour en être au point où nous en sommes.

Du 8.

Les batteries ont tiré ce matin avec succès, les crapeaux et affuts de celle des mortiers ont été un peu dérangés par la commotion de la poudre, étant obligés de charger plus fort à cause de l'éloignement.

Du 9.

L'on s'est emparé cette nuit du village de la Raval, où l'on a transporté les fascines, gabions et saucissons pour établir nos batteries ; ce soir 9, l'on ouvrira la tranchée.

Du 10 au matin.

M. le Maréchal avait compté ouvrir la tranchée hier au soir 9 ; mais ses batteries n'étant pas en état de tirer, il changea sa disposition, et renvoya les drapeaux, se contentant de renforcer le poste de la Raval, de quelques compagnies de Grenadiers et de quelques piquets ; par cet arrangement, ce fauxbourg, que nous

occupons, par sa position singulière nous servira de première parallèle.

M. le Maréchal, pour donner de l'inquiétude aux assiégés, a détaché douze cents hommes, aux ordres de M. de Roquepine, qui masquent le fort de Marlborough; cela a très-bien réussi, car les assiégés ont porté toute leur attention à cette fausse attaque, où M. le Comte d'Elva, Colonel à la suite de Royal-Italien, a été blessé à l'épaule, d'un coup de canon, et où un Sergent a été tué, et quelques Soldats blessés. Les assiégés laissent assez tranquille le front de la véritable attaque.

Du 10 au 11.

La journée du 10 et celle du 11 ont été employées à la construction des batteries de la Raval ou fauxbourg de Saint-Philippe; ces batteries sont au nombre de quatre, dont deux de six pièces de canon chacune, et deux de mortiers, l'une de sept et l'autre de quatre. Ce travail

travail s'est fait avec beaucoup de diligence; les ennemis ont très-peu tiré. On a relevé le détachement de la Raval, et on y a conduit les canons et les mortiers en batterie. M. le Maréchal a été voir hier à midi leur emplacement, et a jugé de l'utilité dont elles seraient contre la place.

La nuit du 11 au 12, les ennemis ont tiré quelques bombes de plus et des grenades royales; malgré cela, nous n'avons eu dans les deux nuits que cinq hommes de blessés et un de tué. On a ouvert des chemins de communication pour conduire l'artillerie au détachement de M. de Roquepine, derrière le fort de Marlborough. Le régiment de Trainel est arrivé hier au port de Fornel, et viendra camper demain sous Mahon. On attend à chaque moment celui de Nice, qui est parti le 10.

Le 13 au matin.

On a employé cette nuit à perfectionner nos batteries, qui sont toutes prêtes

Tome II.

P.

à tirer, à l'exception d'une de six pièces de canon qui est à la droite, et qui ne tirera que demain au soir. On a placé aussi une batterie de quatre obusiers à la droite. Nous avons eu cette nuit onze hommes de blessés et un de tué.

Le 14 au matin.

On a continué l'ouvrage des batteries; celle de la gauche a été augmentée de trois pièces de canons. Nos batteries de bombes, qui ont commencé à tirer avant-hier au soir, font beaucoup d'effet. On va conduire deux mortiers au poste de M. de Roquepine, dont le principal avantage sera de fermer encore le port de ce côté, et d'empêcher tous les débarquemens dans la petite cale de Saint-Etienne. Nous avons eu cette nuit douze hommes de blessés et trois de tués, dont deux Canoniers.

Du 15 au matin.

On a continué le travail des batteries; celle de la gauche, qui est d'un travail

difficile, à cause de la nature du terrain ; a été fort avancée. On y a conduit du canon ; on a commencé à travailler aux traverses pour masquer les rues. Les ennemis ont tiré beaucoup de canons et de fusils de rempart. Nous n'avons eu que huit blessés, dont un dangereusement, et point de tué.

Du 16 au matin.

L'on a continué le travail des batteries ; celle de la droite avait un peu souffert par les bombes et le canon des ennemis ; on a renforcé l'épaulement de cette batterie. Celle de la gauche avance beaucoup, malgré la difficulté du terrain. On a poussé la gabionade jusqu'à la mer. Les ennemis ne se sont point encore douté de son emplacement, fort heureusement pour nous, puisque ce travail se fait à la portée du pistolet de l'ouvrage qu'on veut battre. M. le Maréchal a passé quatre heures de la nuit à la Raval ou fauxbourg de Saint-Philippe, pour visiter les bat-

teries , et encourager les Travailleurs. Nous n'avons eu que quatre blessés depuis hier matin , dont un très-dangereusement. On a conduit aujourd'hui deux mortiers de douze pouces , avec leur approvisionnement , au camp de M. de Roquepine , qui seront suivis de trois pièces de canons.

Du 17 au matin.

On a commencé à masquer les rues : il y en a déjà deux qui le sont totalement ; la batterie de la gauche est fort avancée , malgré la difficulté du travail. Il y eut hier après-midi une trêve de deux heures ; pendant lesquelles M. le Comte de Maillebois , qui était à l'attaque , envoya une lettre de M. le Maréchal à M. le Gouverneur , avec une incluse , que M. le Marquis de la Mina avait envoyée de Barcelone , de la part d'une dame dont le mari est dans le fort. M. de Maillebois envoya un Aide-de-Camp porter des grappes chargées d'épingles , qu'on avait tiré pendant la nuit à notre attaque , et

en faire ses plaintes au Gouverneur ; elles furent désavouées par les ennemis , qui protestèrent n'en avoir aucune connaissance. On recommença à tirer vers les huit heures , et le feu a duré toute la nuit , avec assez de vivacité. Nous n'avons eu que dix hommes blessés et un de tué ; dans le nombre des blessés , il y a deux Officiers , l'un du régiment de Briquerville , et l'autre de Bretagne , leurs blessures ne sont pas dangereuses.

La batterie de six pièces de canon à la droite , et une autre de quatre obusiers au-dessus , ont commencé à tirer ce matin. Celle de six pièces de canon bat la redoute de la Reine et sa communication. Celle des obusiers tire sur les lunettes et autres ouvrages qui couvrent la communication du fort de Saint-Charles , où sont les magasins.

Du 18 au matin.

Le feu des ennemis a été plus vif qu'à l'ordinaire ; il y a eu une pièce à la bat-

terie de canon de la droite endommagée, on a travaillé à renforcer l'épaulement de cette batterie, que le feu de la place avait fort dérangé. On a amassé des terres pour achever de masquer les rues. On continue le travail de la batterie de la gauche, qui sera prête demain au soir. M. Dupinay, Capitaine du Corps-Royal, qui commandait cette batterie, y a été tué. La perte totale est de dix hommes blessés et sept de tués. On travaille à une nouvelle batterie de six pièces de canon, dont l'emplacement est sur un plateau à la droite de celle d'obusiers; cette batterie est destinée à tirer à ricochet, pour gêner la communication de tous les ouvrages, et sur-tout celle de Saint-Charles, où sont les hôpitaux et les magasins.

Du 19 au matin.

L'on a fait un épaulement à la batterie de la droite qui avoit souffert. Celle de la gauche a été abandonnée, par la difficulté du travail, et par le désordre que dix

pièces de trente-trois livres de balles, que les ennemis ont démasquées à leur droite, y ont fait. On cherche un autre emplacement pour placer, sur notre gauche, sept pièces de canon, qui, avec la batterie de sept mortiers, pourront en imposer au feu des ennemis, et ruiner leurs défenses. Notre nouvelle batterie de six pièces de canon au-dessus des quatre obusiers, sera prête à tirer demain. Malgré le feu des ennemis, nous n'avons eu, depuis hier au matin, que douze blessés légèrement, et point de tués.

M. le Maréchal reçut avis hier de M. de la Galissonnière, que l'escadre Anglaise, commandée par l'Amiral Bing, paraissait à hauteur de Palma, Capitale de l'île de Majorque, et qu'il se préparait à la bien recevoir. Il demandait en même-temps sept compagnies d'infanterie, pour renforcer ses vaisseaux de soixante canons. M. le Maréchal fit plus qu'il ne demandait, et lui envoya sur-le-champ treize compagnies de Volontaires, tirées de l'in-

fanterie, composées chacune de cinquante hommes; il les a envoyé à bord des tannes qui étaient dans la cale de la Mosquita, à une petite lieue du port, où se font nos débarquemens de munitions de guerre. Ces Volontaires se sont embarqués avec la plus grande joie, et MM. d'Aubarède et de Guelton, Lieutenans de Vaisseaux, les ont conduit à l'escadre, qui, après avoir paru en vue du port, a fait route vers le Sud-Ouest de l'île, pour aller à la rencontre de l'Amiral Bing. Selon d'autres avis, qu'on a eus par la voix de Majorque, cet Amiral n'a que huit vaisseaux de guerre et huit frégates. Nous touchons à un moment bien intéressant, et la confiance que nous avons en tout ce qui compose l'escadre du Roi, nous assure du succès qu'il attend.

Du 19 à midi.

L'escadre de M. de la Galissonnière ne se voit point, le coup de vent de la nuit passée l'a jettée dans le Sud; celle des

Anglais, commandée par l'Amiral Bing, a paru à la hauteur de l'île de Laire, faisant route vers le Sud, aussi avec le vent arrière. Les piquets de Volontaires, qui avaient été embarqués pour aller joindre l'escadre, ont été ramenés par M. de Guelton, Lieutenant de Vaisseau, qui a reconnu heureusement la flotte Anglaise; il y en a deux dont nous sommes inquiets, qui ont été embarqués sur une tartane, par M. le Chevalier d'Aubarède. Il a joint l'escadre de sa personne; mais on n'a point de nouvelles des piquets. La frégate *l'Hirondelle* en a deux aussi; mais nous n'en sommes point en peine. M. le Maréchal a passé la journée sur la plage du Sud, pour donner ses ordres, et empêcher que les ennemis ne fissent rien entrer dans la place. Vers les six heures du soir, on crut voir les deux escadres ensemble, la nôtre ayant le vent.

Du 20.

Les deux escadres ne se voient plus;

vers midi, on en a vu une qui s'est rapprochée un peu, sans pouvoir la distinguer; elle paraissait à six lieues dans le Sud-Ouest; on a cru entendre quelques coups de canon dans l'éloignement, vers les trois ou quatre heures après-midi. M. le Maréchal était venu encore à la plage de l'île de Laire, après avoir visité les batteries de la tranchée, où M. le Duc de Fronsac avait été comme Colonel; il s'en est retourné sur les six heures à Mahon. M. le Duc de Fronsac, qui avait descendu la tranchée, est venu lui rendre compte, que, sur les trois heures après-midi, une bombe des ennemis avait mis le feu à la batterie de M. de Dolzi, qu'on y était accouru pour l'éteindre, et qu'on en était venu à bout, malgré le feu des ennemis, qui avait été très-considérable; que, pendant ce temps-là, les ennemis avaient fait sortir une vingtaine d'hommes des palissades pour tirer sur ceux qui apportaient du secours à la batterie, qu'alors on avait fait avancer des compagnies de Grena-

diers , qui , à grands coups de fusil , avaient fait rentrer les ennemis dans leur chemin couvert. Le feu du canon et des bombes des ennemis a été très-vif pendant toute la journée , et depuis hier matin , nous avons eu , compris la petite aventure dont on vient de parler , quinze hommes tués ou blessés. Nous nous attendons à un combat naval demain matin , à la pointe du jour ; les ordres sont donnés par-tout pour observer le mouvement des ennemis. En revenant à Mahon , M. le Maréchal a reçu avis de Fornel , par M. de Caillan , commandant la frégate du Roi *la Nymphé* , qu'hier deux piquets de Volontaires qui s'étaient embarqués la veille pour aller joindre l'escadre , avaient été forcés , par le mauvais temps , de rentrer dans le port de Fornel , et qu'il les avait fait repartir le même jour au soir , à onze heures , pour aller s'embarquer sur nos vaisseaux. Nous sommes inquiets que ces deux piquets n'aient été donner dans l'escadre Anglaise ;

il y en a un de Royal-Comtois, et l'autre de Médoc.

Du 21.

L'escadre Française a reparu ce matin de bonne heure, vers le Nord, à une lieue du port ; la mer était fort calme. On a envoyé six piquets de Volontaires pour être prêts à s'embarquer. M. le Maréchal a dépêché une tartanne à l'escadre, avec deux de ses Aides-de-Camp, M. de la Galissonnière, Capitaine de Dragons, neveu du Général de l'escadre, et M. le Chevalier de Persan, Capitaine de Cavalerie, pour savoir des nouvelles, et demander à M. de la Galissonnière s'il n'avait besoin de rien. Cette nuit on a réparé les batteries du centre, et fait des épaulements à celle de la droite. Le travail des Mineurs avance. Notre perte, depuis hier matin, a été la plus considérable que nous ayons encore eue depuis le commencement du siège, puisqu'elle se monte à dix-neuf blessés, dont plusieurs dangereusement,

et à deux tués. Vers deux heures après-midi, un Pêcheur, qui avait été vendre du poisson à l'escadre, vint assurer M. le Maréchal, qu'il s'était passé hier après-midi un combat au Sud-Ouest de l'île, entre les deux flottes, que les Anglais avaient été maltraités, et qu'on ne les voyait plus. Sur les six heures du soir, M. de Guelton, Lieutenant de Vaisseau, qui avait pris une felouque, dès le matin, pour aller à l'escadre, en est revenu en grande diligence, avec des lettres de M. de la Galissonnière à M. le Maréchal, qui rapportaient qu'il avait apperçu, le 19, l'escadre Anglaise, qu'il avait été au-devant d'elle, et que, le 20, au matin, il avait le vent surelle, mais que, vers midi, le vent changea, et devint favorable aux ennemis; que, malgré cet avantage, il les avait attendu; que le combat avait commencé à deux heures après-midi, et avait duré presque cinq heures et demie; que les ennemis avaient treize vaisseaux de ligne, que l'avantage du vent les ren-

dant maîtres de ne prendre du combat que ce qu'ils voulaient, ils s'étaient attachés à notre arrière-garde; que, malgré cela, ils ne l'avaient pas entamé; qu'ils avaient plusieurs de leurs vaisseaux démâtés, et d'autres très-maltraités, et que, sur les six heures, ils avaient gagné dans le vent; qu'il avait une frégate sur eux pour lui en donner des nouvelles, et qu'il comptait les chercher dès que le vent le permettrait; il finissait par demander à M. le Maréchal sept compagnies de Volontaires, qu'il en avait déjà reçu deux, qui étaient sur *l'Hirondelle*, et qu'il enverrait demain matin une frégate à la côte, près de la Mosquita, pour chercher ces Volontaires, et quelques rafraîchissemens en moutons, poules et poulets, pour les malades. Cette nouvelle a répandu une joie générale dans toute l'armée, et M. le Maréchal a ordonné qu'elle en ferait la réjouissance le lendemain. Au reste, tous les détails qu'on a reçus de l'escadre sont d'accord sur la bonne ma-

nœuvre et la sagesse des dispositions de M. de la Galissonnière, pendant tout ce combat, qui s'est passé à six lieues en mer, dans le Sud-Ouest de l'île. M. de la Galissonnière mande que sa perte, en général, est médiocre, qu'il y a quelques Officiers blessés, du nombre desquels est M. le Chevalier de Beaucause et le Chevalier d'Urre : le premier a la cuisse cassée, et l'autre le bras, et qu'il les envoie tous deux à terre.

Du 22.

L'escadre Française est en vue de ce port, avec ses frégates en avant, en a envoyé une pour chercher nos Volontaires, qui y ont été embarqués de bonne heure, au nombre de sept compagnies, et qui ont joint l'escadre. M. le Chevalier de Beaucause a été débarqué; sa blessure a été très-dangereuse, et l'on n'en a guère d'espérances. On a fait passer à M. de la Galissonnière les rafraîchissemens qu'il avait demandés. Les sept compagnies du

régiment de Nice, qui étaient restés derrière, avec l'Etat-Major de ce régiment, sont arrivées la nuit dernière au port de Fornel. M. le Maréchal leur a envoyé ordre de venir joindre l'armée, avec les six autres qui y étaient déjà, demain 23. M. le Prince Frédéric de Wirtemberg, frère cadet du Prince Louis, est arrivé cette nuit de Prusse, pour voir son frère, et rester ici pendant le siège; il a passé avec le régiment de Nice. M. le Marquis du Mesnil, Lieutenant-Général, a descendu la tranchée. Le feu des ennemis a été très-vif, ils paraissaient ne vouloir plus ménager la Raval, tirant de tous côtés, pour détruire les maisons, ou peut-être pour découvrir les nouvelles batteries que nous y construisons. On a réparé celle de Dolzi, qui avait souffert. On a tracé une tranchée pour arriver aux nouvelles batteries de la droite, ainsi qu'un boyau de communication, avec le dépôt de la tranchée. Nous avons eu trois hommes de tués et sept de blessés, dont quatre Officiers,

ciers, deux de Briqueville, un de Royal-Italien, et un de Royal-Artillerie, qui l'est très-dangereusement. M. de Castera, Capitaine de Cantabres, Aide-de-Camp de M. le Marquis du Mesnil, a été blessé au-dessous de l'œil, d'un éclat de pierre. L'armée a pris les armes à six heures du soir, pour faire la réjouissance pour l'avantage remporté par l'escadre du Roi, sur celle des Anglais; le feu a commencé, à la gauche, par cinquante coups de canon, qui ont précédé chaque salve de mousqueterie. Nous avons eu trois hommes de blessés pendant la journée.

Du 23 au matin.

Le feu des ennemis a été fort ralenti. Nous avons eu un Grenadier de tué et un Officier de blessé. M. le Comte de Lanion, Maréchal de Camp, a relevé M. le Marquis du Mesnil, à la tranchée, avec les deux bataillons de Royal-la-Marine. Indépendant du poste de Brigadier qui est dans la Raval, on a réparé les batteries,

Tome II.

Q

et on a commencé à porter de la terre à une nouvelle batterie qui va se faire encore à la droite. Notre escadre est toujours à la vue du port, mais plus vers le Nord. La frégate *l'Hirondelle* a pris un senau Anglais.

Du 24 au matin.

On a établi nos batteries. On a porté de la terre à une nouvelle batterie de dix pièces de canons, que l'on veut construire à la droite. Nous avons eu quatre hommes blessés et un tué. Un Officier de Bretagne a eu les deux cuisses emportées, dans la communication du camp de M. de Roquepine, à la tranchée. L'escadre du Roi est toujours à la vue de ce port.

Du 25 au matin.

La nuit a été assez tranquille. Les ennemis ont tiré moins qu'à l'ordinaire ; ils travaillent dans les chemins couverts, du côté de la lunette de l'Ouest. On a porté de la terre à nos nouvelles batteries, et

on espère qu'elles seront en état de tirer à la fin de la semaine. Nous n'avons eu que trois hommes de blessés et un de tué. L'escadre du Roi est toujours à la vue du port, et l'on croit que les Anglais se sont retirés du côté de Gibraltar.

Du 26.

Le feu des ennemis a été très-peu vif cette nuit. On a continué de porter de la terre aux nouvelles batteries, et des munitions. On a bouché la grande traverse qui communique avec la tranchée. Nous n'avons eu que six hommes blessés légèrement, et point de tués. L'escadre du Roi est toujours en vue de ce port.

Du 27.

Le feu des ennemis a été peu vif cette nuit. On a porté de la terre aux nouvelles batteries, et on a travaillé à la nouvelle communication de la droite. Les ennemis ont jetté des pots-à-feu pour éclairer nos travaux dans cette partie. Nous n'avons

eu que dix hommes blessés assez légèrement. M. le Marquis de Botta, Capitaine au régiment Royal-Italien, a eu un coup de pierre à la jambe. L'escadre du Roi est toujours en vue du port. M. le Maréchal a été visiter les batteries qui sont sur le mont de la tour des Signaux, et juger, par lui-même, du dommage qu'elles avaient fait à la place.

Du 28.

L'on a réparé toutes les batteries. On a porté de la terre à la nouvelle batterie de la droite, qui sera de dix pièces de canons de vingt-quatre. Le feu des ennemis a été plus vif. Nous avons eu, depuis hier matin, trois hommes tués et neuf blessés. On travaille à la communication de la droite, et l'on compte qu'elle sera achevée cette nuit.

Du 29.

On a perfectionné la communication de la droite, et on a commencé à élever

le mur en avant de la maison du Gouverneur, en arrière de l'emplacement de la nouvelle batterie de dix pièces. On a porté toute la nuit de la terre à cette batterie, avec des plateaux et des madriers, et beaucoup de gabions et de saussissons. La batterie de six pièces de canons, qui avait souffert hier pendant la journée, a été réparée pendant la nuit. Le feu des ennemis a été comme à l'ordinaire. Nous n'avons eu que neuf hommes blessés et un tué. L'escadre du Roi est toujours en vue du port. Les vaisseaux marchands que l'on envoie en France, sont partis hier du port de Fornel, au nombre de quarante-un, dont la plupart ont été prendre les ordres de M. de la Galissonnière, à son bord. M. le Maréchal a fait occuper le fort de Philippet, que les ennemis ont abandonné au commencement du siège. Nous y avons un poste d'un Capitaine et cinquante hommes. On y a trouvé quatre pièces de gros canons avec les affuts, que

les ennemis ont brisés et mis hors d'état de service.

Du 30.

On a porté de la terre dans la Raval et à toutes les batteries; il y en a déjà auxquelles il ne manque plus rien; l'on a marqué l'emplacement de celle de dix pièces à la droite, et on y a porté considérablement de matériaux pour la construire. M. le Maréchal a été visiter, ce matin, toutes ces batteries, et l'on compte qu'elles seront en état de tirer dans peu. Nous avons eu, depuis la journée d'hier, jusqu'à ce matin, quatre hommes tués, dont un Sergent, et huit blessés, dans le nombre desquels est un Lieutenant de Grenadiers de Rochefort.

Du 31.

L'on a continué à l'ordinaire le travail des batteries, qui avance beaucoup. Nous avons eu, depuis la journée d'hier, deux hommes tués et quatre blessés. L'es-

cadre du Roi a envoyé ses malades et ses blessés en France. Elle croise toujours à la hauteur et à la vue du port.

Du 1^{er} Juin.

On a commencé à travailler à la batterie de dix pièces de canons de la droite ; on y a porté tout ce qu'il fallait pour mettre ce travail en train. Les ennemis ont beaucoup tiré jusqu'au jour. Nous avons eu un homme tué et vingt-deux blessés, dont deux Officiers, un de Royal et l'autre de Médoc. L'escadre du Roi est toujours à la vue du port. M. le Maréchal a été voir, ce matin, le progrès du travail de sa nouvelle batterie.

Du 2.

On a porté de la terre à toutes les batteries ; la nouvelle, de dix pièces, est déjà haute de deux pieds et demi. Celles de la gauche ont été perfectionnées. Le feu des ennemis a été assez vif. Nous avons eu un homme tué et neuf blessés.

Du 3.

Le feu des ennemis a été assez vif pendant la nuit. Le travail des batteries n'en a pas été ralenti, et il est fort avancé à la droite. Nous avons eu un homme tué et cinq blessés. On a reçu divers avis qui confirment la défaite des Anglais, au combat du 20 du mois passé. On a trouvé plusieurs de leurs vaisseaux délâbrés, s'en retournant du côté de Gibraltar, et l'on assure que la frégate *la Phénix*, que commandait le Capitaine Hervey, a été coulée bas le même jour 20 Mai, qu'on a eu bien de la peine à en retirer l'équipage qu'on a sauvé, à la réserve de quinze hommes qui ont péri. L'escadre du Roi est toujours à la vue du port.

Du 4.

La batterie de dix pièces est achevée; on compte qu'elle pourra tirer demain, ou au plus tard après-demain. On a construit un épaulement à cette batterie, pour

la défiler de quelques feux de la place. On a perfectionné la communication de la droite, et l'on a voituré des munitions à toutes les batteries de la Raval, et l'on a commencé une autre nouvelle batterie de l'autre côté de l'eau. Le feu des ennemis a été moins vif; cependant nous avons eu douze hommes blessés et un tué; dans le nombre des blessés, il y a deux Officiers, l'un du Corps-Royal, et l'autre de Royal-Italien, ce dernier très-légèrement.

Du 5.

La nouvelle batterie de dix pièces, de M. le Blanc, a commencé à tirer ce matin à six heures, avec beaucoup de succès, et il a paru que le feu des ennemis s'est beaucoup ralenti. L'on n'a pas encore démasqué la nouvelle batterie de la gauche, pour mettre un peu d'intervalle entre le moment où elle tirera, et celui de celle de Philippet, que M. le Maréchal a été visiter. Nous avons eu deux hommes tués et dix-sept blessés, dont deux Officiers

de Briqueville, qui l'ont été d'un coup de canon à ricochet, qui a blessé onze hommes.

Du 6.

L'on a travaillé pendant la nuit à la réparation des batteries, et à fortifier l'épaulement de celle de dix pièces, qui a commencé à tirer hier. On a travaillé aussi à la communication de la droite, qu'on a achevé, et on en a commencé une nouvelle pour aller à la batterie de la gauche. M. le Maréchal a été visiter ces différentes batteries. Une bombe des ennemis nous a fait sauter trois barils de poudres à la droite, qui ont blessé douze hommes, dont il n'y en a qu'un en danger. Le feu des ennemis a été fort ralenti. Nous avons eu trois hommes tués et vingt-trois blessés, compris les douze qui l'ont été par l'accident des poudres.

Du 7.

L'on a travaillé pendant la nuit à abattre les maisons qui masquaient la batterie de

cinq pièces à la gauche, que les ennemis ignoraient jusqu'à ce moment; elle a commencé à tirer à la petite pointe du jour, avec le plus grand succès, contre les deux ouvrages de Struguen et d'Arguil, qu'elle bat en brèche. Le feu des batteries de la droite s'est toujours soutenu avec la même vivacité, et les ennemis ne tirent plus que d'un très-petit nombre de pièces. On a porté de la terre, des gabions, saucissons, etc., à la nouvelle batterie de huit pièces de canons, que l'on fait sur la langue de terre de Philippet, qui prend à revers tous les ouvrages de la gauche de la place, par rapport à nous. M. le Maréchal en a été encore voir l'emplacement aujourd'hui, en même-temps que l'effet de la nouvelle batterie de cinq pièces qui a été démasquée à la gauche de la Raval. Nous avons eu, depuis hier, un homme tué et dix-sept blessés. Les ennemis ont fait un feu de mousqueterie assez vif à la droite, auquel nous avons répondu.

Du 8.

Le feu de nos batteries n'a pas discontinué ; celui des ennemis est beaucoup diminué. Ils ont travaillé à dégorger les embrasures dans la redoute de la Reine, pour attaquer le flanc droit de la nouvelle batterie de cinq pièces. Ils tirent encore quelques pièces basses à l'ouvrage de Struguen, du côté de la mer. Le feu de mousqueterie a été assez vif durant quelques temps à la droite. L'on a beaucoup travaillé à la nouvelle batterie de l'autre côté du port, et l'on espère qu'elle sera en état de tirer après-demain. Nous avons eu, depuis la journée d'hier, deux hommes tués et quinze blessés, dont plusieurs légèrement. M. de Belou, Capitaine au régiment de Talaru, est du nombre de ces derniers.

Du 9.

Les batteries ont été réparées, et on a travaillé à la communication de la gauche. Le feu de mousqueterie et des bombes des

ennemis a été vif pendant la nuit. Nous avons eu vingt hommes blessés , dont plusieurs très - dangereusement , et six tués. M. de Saint-Alby , Capitaine de Grenadiers du régiment de Bretagne , est du nombre de ces derniers ; il est généralement regretté. On a conduit du canon à la nouvelle batterie, de l'autre côté du port, qui sera en état de tirer demain.

Du 10.

L'on a réparé toutes les batteries, et sur-tout celle de la gauche, qui avait été fort endommagée par les bombes des ennemis ; elle a été mise en état de tirer. Celle de huit pièces, de l'autre côté du port, a commencé à tirer ce matin, avec succès. Nous avons eu, depuis hier, trois hommes tués et douze blessés, dont un Officier du régiment Royal, légèrement. Il est arrivé hier plusieurs bâtimens de toutes espèces, venant de France, chargés de munitions de guerre et de bouche.

Du 11.

Le feu des ennemis a été vif pendant la nuit. On a rétabli nos batteries, et elles tirent toutes aujourd'hui. Les ennemis ne tirent plus que dix ou douze pièces sur tout le front de l'attaque. Nous avons eu, depuis hier, deux hommes tués et seize blessés.

Du 12.

Nos batteries tirent avec succès; celle de huit pièces, de l'autre côté du port, a déjà fort ébraté les ouvrages de Struguen et d'Arguil. Les ennemis tirent moins. Ils travaillent à des épaulements dans leurs ouvrages. Nous avons eu, depuis hier, dix-sept hommes blessés et trois tués. M. de Pupille, Lieutenant du Corps-Royal, a été blessé d'un éclat de bombes.

Du 13.

On a réparé les batteries, que les bombes des ennemis avaient fort déran-

gées. On a continué la communication de la droite et de la gauche. On a travaillé aussi à l'amas des terres vers le centre; il est déjà fort considérable. On a changé des pièces dans quelques-unes des batteries. M. le Maréchal a été les visiter toutes aujourd'hui. On a reconnu de nouveaux emplacements pour en placer pour battre de plus près la redoute de la Reine. Nous avons eu, depuis hier, trois hommes tués et dix neuf blessés.

Du 14.

On a rétabli toutes les batteries, et on a commencé à relever l'ancienne batterie de la gauche; on y a fait deux épaulements. On a construit une nouvelle batterie de quatre mortiers à la droite de tout, au-dessus de la batterie à ricochet; on les y a conduit cette nuit, et ils ont commencé à tirer ce matin. Il y a eu un grand feu de mousqueterie de part et d'autre. Nous avons eu un homme tué et six blessés.

Du 15.

On a commencé le déblai des maisons à l'endroit où l'on doit faire la nouvelle batterie de douze pièces, vers le centre en avant de la Raval. Cette batterie, dont l'objet est de détruire la redoute de la Reine, la lunette de Kent, et de battre la contre-garde de l'ouvrage à corne, sera commandée par le Chevalier de Voisin. On a travaillé aux communications de la droite et de la gauche, ainsi qu'à relever l'ancienne batterie de la gauche, et l'amas des terres. La batterie de cinq pièces à la gauche a été fort endommagée par les bombes des ennemis ; on travaille à la réparer. Nous avons eu deux hommes tués et dix blessés.

Du 16.

La batterie de cinq pièces à la gauche, qui avait été fort endommagée, a été réparée, et elle a recommencé à tirer. Celle
de

de huit pièces, de l'autre côté du port, a tiré avec succès, et les ouvrages d'Arguil et de Struguen sont fort ruinés, sur-tout celui de Struguen. On a encore barré deux rues à la Raval, pour masquer le travail qu'on fait pour la construction de la nouvelle batterie de douze pièces. Celle qu'on a relevée à la gauche, est fort avancée, et sera en état de tirer demain. Le feu des ennemis a été fort vif, et sur-tout celui de leurs bombes. Nous avons eu, depuis hier, vingt hommes blessés et cinq tués. Dans le nombre des premiers, il y a deux Officiers, l'un M. Isarn, Capitaine-Aide-Major du régiment Royal-Artillerie, blessé au visage d'un éclat; et l'autre M. Chatal, Lieutenant de Grenadiers au régiment Royal, blessé aussi d'un éclat.

Du 17.

On a nettoyé tout l'emplacement de la nouvelle batterie de douze pièces, et on a commencé à la tracer. La batterie de la gauche, qui a été relevée, a commencé

Tome II.

R

à tirer; elle attaque les ouvrages de Struguen & d'Arguil, sur lesquels les deux autres batteries sont réunies. Le feu des ennemis a été peu vif pendant la nuit. Nous avons eu, depuis hier, trois hommes tués et dix-huit blessés.

Du 18.

Nos batteries ont tiré avec beaucoup de succès; celles de la gauche ont éteint les feux des ouvrages de Struguen et d'Arguil, et elles achevent de les ruiner aujourd'hui. On a travaillé toute la nuit à la nouvelle batterie de douze pièces. Le feu des ennemis a été moins vif qu'à l'ordinaire. Nous avons eu, dans la nuit, dix hommes blessés, et, depuis hier matin, un tué, et vingt-trois blessés en tout.

A Mahon, le 18.

Comme je ne doute pas que vous n'ayez un plan..... je vais essayer, par le détail ci-après, de vous rendre notre position actuelle plus intelligible.

La batterie sur la droite, par rapport à nous, appelée celle de le Blanc, composée de dix pièces de vingt-quatre, et qui était destinée à battre le donjon du fort, a rempli son objet, et toutes les embrasures de la platte-forme en sont détruites : une seule pièce tire encore. Nous avons même ouvert un ou deux endroits au-dessus du cordon dudit donjon, et nous continuons à le dégrader. Nous avons toujours à cette même droite, en avant de ce que l'on appelle la maison du Gouverneur, une batterie de six pièces qui bat à ricochet tous les ouvrages de cette partie du fort, une de quatre obusiers et une de quatre mortiers, qui remplissent le même objet avec succès.

Nous avons, à-peu-près au centre, tirant encore sur la droite, une batterie de six pièces et une de quatre mortiers, qui tirent également au donjon, au fort de Kent, et à une courtine. Ces deux batteries font un bon effet.

De l'autre côté du port, à notre gauche,

nous avons notre ancienne batterie de la tour des Signaux, qui tire encore, mais très peu; et une seconde de huit pièces au-dessus de Philippet, qui a contribué à détruire le fort de Struguen et celui d'Arguil, conjointement avec deux batteries, l'une de cinq et l'autre de trois, établies à cent toises de la place, dans des maisons de la Raval; lesdits deux forts ne tirent plus. La batterie au-dessus de Philippet attaque aujourd'hui le flanc droit de la redoute de la Reine, dont la direction des feux donne sur l'endroit par où nous devons déboucher, quand tous ces feux seront éteints.

Nous construisons encore deux batteries à notre gauche, l'une de douze pièces et l'autre de huit, dont les feux seront dirigés sur les forts de la Reine, de Kent, et de plus sur une branche de l'ouvrage à corne qui protège lesdits ouvrages. Ces deux dernières batteries tireront dans peu de jours, et quand elles auront eu leur effet, nous déboucherons et mettrons

notre Mineur à portée de culbuter la contrescarpe de l'ouvrage de la Reine, pour procéder ensuite vigoureusement, à nous rendre maîtres de cette partie de la première enveloppe que nous attaquons.

A mesure que le feu du canon des ennemis diminue, ils augmentent celui de leurs bombes, dont les éclats nous estropient assez de monde. Nous avons environ trois cents fiévreux ; il en meurt peu. Nos blessés vont assez bien ; les amputations réussissent. Nos hôpitaux sont bien tenus.

Du 19.

L'on a continué le travail des batteries. On a retiré pendant la nuit trois pièces de la batterie de Saint-Michel, que l'on a mis à couvert, en attendant que les quatre autres pièces que l'on doit y joindre soient en état de tirer. Les ennemis ont tiré des bombes et du canon sur notre batterie de huit pièces, de l'autre côté de l'eau. La batterie du centre de la Raval, commandée par le Chevalier de Voisin,

sera tracée aujourd'hui. Les Ingénieurs ont commencé des traverses dans les communications. Nous avons eu quatre hommes tués et neuf blessés. M. de Sauvebeuf, Capitaine au régiment de Cambis, est du nombre de ces derniers; on espère que sa blessure ne sera pas dangereuse.

Du 20.

L'on a fort avancé la démolition des maisons dans l'emplacement de la nouvelle batterie du Chevalier de Voisin, qui doit être au moins de douze pièces de vingt-quatre. Les ennemis ont conduit deux petites pièces dans l'ouvrage de Struguen, dont ils ont tiré quelques coups. La batterie de cinq pièces, de M. de Saint-André, les a fait taire. Il est arrivé ces jours-ci plusieurs bâtimens venant de France, chargés d'artillerie et de munitions de guerre, qui doivent être suivis d'un plus grand nombre. L'escadre du Roi est toujours à la vue du port, où elle doit recevoir bientôt les cinq vaisseaux de

guerre de renfort que l'on arme à Toulon. On a continué à la Raval le travail des communications. Nous avons eu, depuis hier, quatre hommes tués et neuf blessés.

Du 21.

On a réparé toutes les batteries. La nouvelle du centre de la Raval est fort avancée, et l'on espère qu'elle pourra tirer après-demain, ainsi que les quatre pièces ajoutées à la batterie de Saint-Michel. On a élevé des épaulements à ces deux batteries, et on a continué le travail des communications. Nous n'avons eu personne de tué depuis hier, et nous n'avons eu que neuf hommes blessés, dont cinq assez dangereusement.

Du 22.

Le travail de la nuit et de cette journée n'a eu d'autre objet que la réparation des batteries, et la construction des deux nouvelles du Chevalier de Voisin et du Baron

de Saint-Michel. Le feu a pris hier au soir, par une bombe des ennemis, dans une maison, derrière la nouvelle batterie du Chevalier de Voisin ; il a été bientôt éteint. Nous avons eu, depuis hier, un homme tué et vingt-deux blessés. M. de Traya, Capitaine au régiment de Trainel, et M. de Roseau, Cadet dans Royal-Artillerie, sont du nombre de ces derniers, blessés chacun d'un éclat de bombe.

Du 23.

La nouvelle batterie du Chevalier de Voisin est fort avancée ; on y conduira aujourd'hui le canon, et l'on espère qu'elle sera en état de tirer demain. Celle du Baron de Saint-Michel sera prête aussi. On a continué le travail des traverses dans les communications de droite et de gauche. Les ennemis ont jetté beaucoup de bombes ; leur feu de canon a été fort ralenti. Nous avons eu deux hommes tués et douze blessés, la plupart fort

légèrement. Il est arrivé aujourd'hui de France un nouveau supplément d'artillerie, consistant en quatorze pièces de canons de vingt-quatre, avec d'autres munitions de guerre. Les Officiers généraux ont commencé à monter vingt-quatre heures de suite à la Raval, au lieu de douze, avec quatre bataillons et deux compagnies de Grenadiers auxiliaires.

Du 24.

M. le Prince de Wirtemberg, Maréchal-de-Camp, a descendu la tranchée ce matin avec M. de Puisigneu, Brigadier. Il a été relevé par M. le Comte de Maillebois, Lieutenant-Général, et M. de Balby, Brigadier, et les quatre bataillons de Trainel et de Nice. La batterie nouvelle du Chevalier de Voisin n'a pas pu tirer à la pointe du jour, comme on se le proposait : elle n'a pu démasquer ses embrasures que vers les onze heures ; elle a été soutenue en même-temps par celle du Baron de Saint-Michel, de sept pièces à

la gauche : l'effet de ces batteries a été des plus heureux ; avant deux heures , il y avait déjà une des principales pièces du donjon de la place démontée. Le feu des bombes des ennemis a été très vif pendant la nuit dernière. M. Desbordes, Capitaine au régiment de Rochefort, a été tué d'une obuz. M. de la Fitte, Capitaine au même régiment, a été blessé à l'estomac, d'un éclat de pierre. Un Sous-Lieutenant de Grenadiers du régiment Royal-Comtois, a été blessé au bras, d'un éclat de bombe. Nous avons eu en tout trois hommes tués, compris M. Desbordes, et vingt blessés, compris les deux Officiers ci-dessus.

M. DE LILLE

A M. DE BOURGADE (1).

A Mahon, le 26 Avril 1756.

MONSIEUR,

Vous croirez sans peine , que depuis huit jours que nous avons mis le pié dans cette île, il ne m'a pas été bien facile de trouver le temps de vous écrire , et de me satisfaire sur le desir que j'ai de vous rendre un compte exact de tout ce qui se passe ici, tant sur le service, que sur le progrès de nos armes.

Nous nous sommes embarqués le Jeudi 9, à la rade de Toulon; le Vendredi, nous y avons été retenus par le vent contraire; nous en sommes partis le Samedi, et le temps s'étant élevé dans la journée,

(1) Celui-ci remit copie de cette lettre à M. du Verney.

nous avons été obligés de revenir relâcher à Hières, où nous avons resté le Dimanche; et le Lundi, nous en sommes partis avec assez d'apparence de mauvais temps; mais l'impatience de partir a fait passer sur cette incertitude, aussi l'avons-nous payé cher, car nous avons été accueillis, l'après-midi, d'un vent très-fort, qui nous a dispersé notre flotte en telle sorte, que de cent quatre-vingt-onze voiles dont elle était composée, à peine en pouvait-on compter la moitié le lendemain; encore était-elle à une forte distance, ce qui nous a fait perdre une journée de bon vent à attendre pour la rassembler. Le Mercredi nous avons fait route avec fort peu de vent et une grosse mer, qui subsistait du vent contraire qu'il avait fait les jours précédens; au moyen de quoi, la mer nous portant, nous reculions plutôt que d'avancer. Ce temps nous a duré jusqu'au 18, jour de Pâques, que nous nous sommes trouvés à vue de Ciutadella, qui est à l'extrémité de l'île, en face de celle

de Majorque , sans vent , sans mer , et dans un calme parfait , par un des plus beaux jours qu'on pût voir. Comme ce n'était point l'intention ni le projet de tenter un débarquement à Ciutadella , où on le soupçonnait difficile , l'impatience de nos généraux avait belle matière à se signaler , et on regardait la circonstance du calme comme une aventure des plus malheureuses ; mais à quelque chose le malheur est bon , et la même impatience que l'on éprouvait , fit prendre le parti d'envoyer un canot avec un Officier de Marine et huit Grenadiers , sonder , le long de la côte , les dispositions que les ennemis auraient pu faire pour nous recevoir. Ce détachement partit donc du vaisseau Amiral ; à midi on le vit faire route , et comme on était à peu de distance de la côte , on eut le loisir de voir qu'ils débarquaient un peu plus haut que Ciutadella , sans obstacle et sans coup férir. La commission était de sommer la ville ; on les vit s'y acheminer , après quoi on les perdit

de vue : cinq heures se passèrent sans qu'on en entendît parler. L'impatience se renouvella, et détermina à prendre un parti, qui pût être propre à toutes les circonstances. Je vous ai prévenu qu'on avait remarqué que nos Grenadiers étaient descendus au rivage, au-dessus de Ciutadella, sans obstacle et sans peine ; on n'entendait plus parler d'eux ni du canot. On délibéra que s'ils étaient retenus, il était encore plus à propos de précipiter le débarquement au même endroit où ils avaient touché terre, et d'y porter suffisamment de monde, avant que l'ennemi se fût mis en devoir d'y apporter obstacle. En conséquence, M. de Maillebois et M. de Lannion, à la tête de moitié seulement de chacune des vingt-quatre compagnies de Grenadiers, commandées par les Capitaines, attendu que les chaloupes n'en pouvaient contenir que ce nombre, furent débarquées des vaisseaux de guerre, dans les chaloupes qui devaient les porter à terre, et revenir sur-le-champ chercher

l'autre moitié, pour qu'on pût se trouver en force sur le rivage avant la nuit, supposé que le débarquement à terre ne fût point un peu disputé. Le signal fait, et les chaloupes en chemin de la flotte à terre, on découvrit le canot de l'Amiral, revenant avec pavillon de paix, et conduisant à la suite trois autres canots, dans lesquels étoient les Députés de la ville, qui venaient rendre hommage au Général Français, et aux armes de Sa Majesté. Mais, peu auparavant, le signal avait été donné à tous les bâtimens de transport des troupes de mettre à terre du monde de celles qu'ils portaient; vous auriez vu, dans moins de huit minutes, la mer couverte de plus de quatre-vingt chaloupes, chargées de troupes à n'avoir pas six pouces de bord hors de l'eau; ce que je faisais remarquer par les équipages de leurs vaisseaux détachés dans les canaux. Cette petite flotte, malgré le calme, voguait de même que par le meilleur vent. Le Grenadier, le Soldat, tout était devenu Matelot, et les

gens les plus incommodés de la mer, semblaient avoir repris toutes leurs forces; en sorte que notre descente avait plutôt l'air d'un spectacle de fête et d'une réjouissance sur mer, que d'une opération de guerre, quoique les troupes ne fussent pas encore instruites de ce qui se passait, et qu'elles marchassent dans l'opinion d'être obligées d'attaquer; car toutes les dispositions avaient été faites pour cela, et les mesures prises pour donner un spectacle tout différent. La petite flotte avait à sa tête les deux chaloupes de M. de Sabran, qui sont des chaloupes pontées, montées chacune de vingt-cinq à trente hommes d'équipage, et qui portent à l'avant un canon de vingt-quatre livres de balle: elles devaient nétoyer la plage, et favoriser le débarquement; elles étoient accompagnées de quatre autres chaloupes, montées pareillement d'une pièce de canon chacune, mais de plus petit calibre, pour inquiéter les défendans pendant le temps que nos troupes auraient débarqué.

Tout

Tout cet appareil est devenu inutile, car nos troupes n'ont rencontré au débarquement, qu'un nombre considérable d'habitans empressés à les recevoir, avec les démonstrations les plus vives de joie et de contentement. Je puis vous assurer que je n'ai jamais vu de spectacle plus touchant. J'étais sur *le Foudroyant* lorsque les Députés y arrivèrent; ils y furent bien reçus, et ils y venaient avec empressement. M. le Maréchal m'ayant donné ordre de m'embarquer avec eux, pour aller à la ville prendre les premiers renseignemens, et préparer le débarquement de nos premières subsistances; j'arrivai à Ciutadella avant nos troupes, et les y vis entrer; l'Habitant embrassait le Soldat, lui offrait à boire et à manger : ils semblaient tous des gens rachetés d'une longue captivité, et leur sentiment ne s'est point ralenti; car bien que, depuis huit jours, il soit incroyable le nombre de services pour lesquels ces gens ont été commandés

et employés, ils sont contens comme les premiers, et l'on entend cinquante Paysans commandés, pour porter chacun un sac sur leur épaule, pendant neuf mortelles lieues de chemin, qu'ils font d'un soleil à l'autre, (sans compter celui qu'ils ont déjà fait pour se rendre de leur village au lieu d'assemblée); on les entend, dis-je, crier, du plus grand cœur, *Viva el Rey*, lorsqu'ils rencontrent quelqu'un qu'ils soupçonnent être attaché à l'armée; mais ce qui me prouve bien mieux leur bonne volonté, c'est leur empressement de travailler à quelque ouvrage qu'on les occupe, relatif au service des troupes; ils ne font point de marché, ils commencent par faire la besogne; il est vrai que, lorsqu'on les appelle au paiement, on les trouve fort chers; mais la besogne n'en est pas moins faite, et comme il y a peu, dans le pays, d'Habitans, gens de peine, toute différence consiste dans le prix, le salaire des gens de bas étage devenant plus avantageux pour eux, en proportion du nombre

des concurrens qu'ils ont, ou qu'ils appréhendent pour une même partie.

Nous sommes donc arrivés le Dimanche 18, au soir, jour de Pâques, et nous avons pris poste, sans obstacle ni opposition, dans une ville et dans un pays, dont deux cents hommes bien résolus nous eussent défendu l'entrée, quand ils n'auraient eu que des pierres pour armes; et assurément les Anglais étaient bien éloignés de cette position : ils avaient pour eux la situation de la plage, dont les bords sont extrêmement escarpés et difficiles à pénétrer. Ils étaient prévenus de notre arrivée dès le 7 Février, et avaient eu tout le temps de s'y préparer; néanmoins ils n'en ont rien fait, et nous en devons rendre des graces à Dieu. La conquête de toute l'île n'a été que l'affaire de quatre jours de marche, car il ne s'est pas encore tiré un coup de fusil. Nos troupes ont pénétré dans cette ville sans rencontrer d'opposition. Il est vrai que les Anglais, en se retirant, ont commis toutes sortes d'hosti-

lités, qui n'ont servi qu'à nous rendre le pays plus favorable, indépendamment du penchant que l'Habitant a déjà pour nous, par l'uniformité de religion. Les Anglais sont donc entièrement retirés dans leur fort. Il est vrai que c'est une place de défense et bien munie, tant en artillerie, qu'en munitions. Ils ont trois mille hommes de garnison, dont deux mille trois cents hommes de troupes réglées, et sept cents hommes, tant des milices du pays qu'ils ont emmenés de force, que de quelques gens de mer qu'ils ont retenus dans la place. La seule chose qui puisse donc exciter nos regrets, est la facilité qu'ils ont rencontrée à faire échapper cinq vaisseaux, dont un de soixante canons, et les quatre autres des frégates de différens bords, pendant que notre flotte, sous prétexte de protéger notre débarquement, n'était qu'à sept ou huit lieues de l'embouchure du port, qu'elle aurait pu barrer. Je n'entrerai point dans l'examen des motifs qui ont pu nous empêcher de nous

opposer à leur passage. Tout ce que je puis dire, c'est que, dès le premier jour, nous avons été informés que ces vaisseaux y étaient; ainsi il faut qu'on ait eu des raisons bien fortes pour ne pas prendre les mesures nécessaires, ou pour les bloquer dans le port, ou pour les arrêter, et s'en emparer au passage. On objectera la nécessité de protéger le débarquement; mais ne pouvait-on pas faire l'un et l'autre? C'est une question que je n'entreprends point de décider. Nous sommes donc aujourd'hui paisibles possesseurs de cette ville, et, depuis Mercredi, d'une partie du port, que vous saurez sans doute qui est très-profond, mais dont ils occupent encore l'entrée. Nous y avons trouvé plusieurs prises Françaises, qui ont profité de l'occasion pour se mettre sous la protection des armes du Roi, et qui nous sont d'un grand secours; car il y en a qui se sont trouvées chargées de blé et de riz, dont nous nous sommes emparés, sauf à tenir compte de la valeur aux proprié-

raires, suivant qu'il en sera décidé. Il y a une partie de six mille cinq cents quintaux de blé, et celle en riz de plus de cinq mille quintaux : cela nous est devenu d'une grande ressource, car il faut vous dire que le succès de notre débarquement, s'il a été avantageux, d'une part, nous est bien contraire de l'autre. Le premier projet était de débarquer à la plage du Sud, un peu au-dessus de l'île de Laire; nous n'aurions été à la distance de Mahon que de cinq quarts de lieue, pour le transport de nos matières. Nous avons eu le bonheur de pénétrer par Ciutadella, qui en est distante de dix lieues. C'est-là qu'on nous a fait commencer notre débarquement, et nous vivons ici des matières qu'on nous en apporte à dos d'hommes, à dos d'ânes et de mulets, et nous payons 30 sous du transport d'un sac de biscuit, pesant quarante-cinq liv., et faisant quarante rations. Ce n'est pas encore-là le plus difficile de la besogne : j'ai commencé à distribuer de la viande et du pain blanc dès le 19, et

à peine étions-nous arrivés, que les troupes commençaient à murmurer sur ce qu'on leur donnait du biscuit et non du pain. J'ai eu beau représenter que, dans un premier moment, il n'était pas possible de les fournir en pain frais, et que d'ailleurs on avait bien prévu qu'on ne pourrait mieux faire que ce que nous faisons, puisque la Cour avait fait porter dans le convoi la subsistance d'un mois en biscuit, qu'il faudrait toujours bien consommer; on ne s'est point payé de ces raisons, et il n'y a sorte de chicanes que la troupe n'ait tenté de faire : il est vrai qu'heureusement je m'en suis peu inquiété; mais je déteste l'humeur, et malheureusement j'en éprouve innocemment; car ne croyez pas que c'est à moi ni au Fermier qu'on en veut, je vous assure qu'on ne nous en veut point; mais M. le Maréchal n'a point eu de cesse qu'il ne fut dans Mahon. Il a fait marcher les troupes la nuit même du débarquement, et tous les jours depuis, sans tentes, sans équipages; voilà le vé-

ritable grief et le sujet des plaintes. On ne peut s'en prendre au Général, on rejette l'humeur sur nous; il est vrai que, d'un autre côté, quand on aurait voulu faire manquer le service, on n'aurait jamais pu mieux s'y prendre, par l'enchaînement des obstacles que l'on y apporte. Nous avons commencé notre débarquement à Ciutadella, distante de Mahon de dix lieues de France. Il n'y a pas dans l'île plus de cinq cents ânes ou mulets. M. le Maréchal a fait marcher l'armée sur-le-champ. La troupe, qui n'avait point, ou que peu de ressource pour porter son bagage, s'est emparé des bêtes de charge, et ce qu'elle n'a pas pu prendre, ou qu'on l'a forcé de rendre, le quartier général, les Aides-de-Camps et les Valets, l'ont pris. Le Soldat, fatigué, d'un autre côté, par la traversée, redoutant la marche qu'il allait faire, au lieu de se précautionner pour cinq jours de vivres, ainsi que je l'avais fait mettre à l'ordre, n'en a pris que pour trois, et d'autre pour deux; si bien

qu'à la seconde marche, l'avant-garde en a manqué totalement par sa faute. M. du Mesnil, qui la commandait, y a remédié en partie, en faisant fournir quelques portions du pays. On m'a demandé pourquoi les troupes n'avaient pas pris : j'ai dit que je leur avais distribué ce qu'elles avaient demandé ; qu'il avait été dit à l'ordre, que les Officiers-Majors s'assureraient de la quantité de vivres qui resterait à leur troupe, de ceux qu'elle aurait pris à bord des bâtimens en débarquant, et que je les compléterais pour cinq jours, que j'avais donné ce qu'on m'avait demandé ; cela n'a pas été plus loin : il a fallu aller au remède. Il n'y avait plus d'ânes ni de mulets dans le pays ; les troupes et les Officiers les avaient à leur suite. J'avais fait, à cet égard, bien à l'avance des représentations infructueuses. Nous avons donc été obligés de commander des hommes, et en effet la ressource nous a réussi ; ils ont porté beaucoup et fort fidèlement. Il n'a été perdu que très-

peu de sacs ; mais ces mêmes gens , qui , le premier jour , ont été de bonne volonté et avec zèle , et un peu aussi par l'appas du gain , à mesure que les troupes ont avancé , ont trouvé la corvée trop pénible , et malheureusement le reste de l'île n'est pas peuplé en proportion de pouvoir nous procurer des secours suffisans. Ces circonstances ont amené nécessairement des représentations de ma part , sur la nécessité du choix d'un lieu du débarquement plus voisin du point de l'opération ; mes représentations ont été inutiles , nous n'avons obtenu que le changement d'une position contre une autre , qui n'est pas moins mauvaise. On a reconnu un port , nommé le port de Fornel , beau et sûr , situé au Nord de l'île , et dont la communication avec le grand chemin de Ciutadella à Mahon est une traversée de deux mortelles lieues , d'un chemin impraticable pour revenir joindre la grande route , à un endroit nommé Marcadal , distant encore de Mahon de cinq lieues ; en sorte

que nous avons sept lieues à faire pour transporter nos matières, dont deux détestables, au lieu de dix d'un chemin assez également beau; et pour cela, nous n'avons aucune ressource, car la partie des subsistances ici, ainsi que dans bien d'autres armées, ne tient pas le haut bout. Le tort du jour est tout entier en faveur de l'artillerie, qui, de son côté, ne se soucierait guères de la préférence, car on la presse beaucoup; mais je doute que l'impatience que l'on fait paraître avance de beaucoup, et j'assurerais bien qu'avant le 20 Mai, telle précaution que l'on prenne, on n'aura pas mis le parc du siège, en état de l'entamer. Calculez, en effet, trente millions de poids, pour le transport desquels on prend un point éloigné de dix et de sept lieues. Les pièces de canon, les mortiers, et autres attirails de ce volume, seront débarqués à Ciutadella, et les bombes et boulets à Fornel. Jusqu'à présent, il n'y a que nos bœufs d'appliqués au transport; j'en ai formé un équipage

de trois cents bottellés de leurs jougs, et conduits par quatre-vingt-dix hommes du pays, que j'ai pris exprès pour cette partie; six paires conduisent une pièce de vingt-quatre, quatre paires une pièce de seize, et trois paires pour les charriots chargés des armemens des pièces. Vous savez que j'avais fait faire vingt-quatre voitures, pour m'aider dans les transports de nos matières : on m'a retenu ces voitures pour les appliquer au service de l'artillerie; tous les gros mulets sont retenus pour le même objet, et on ne me laisse que les ânes, encore je partage l'avantage de cette ressource avec les besoins de tous les autres services, et il y a des jours où je n'en ai pas pu avoir un seul. Voilà ma position. J'ai représenté, plaidé, discuté : on m'a écouté attentivement; mais on n'a rien changé au projet, et la seule réponse que j'ai reçue, c'est qu'on ne me demandait point le tableau des difficultés, mais celui des ressources. J'ai répondu que je ne pouvais en donner,

toutes les fois que ces ressources dépendaient de circonstances si peu favorables; que toute la prudence et le zèle ne pouvaient en surmonter les obstacles; que je ne pouvais me dispenser de faire les représentations que je faisais, par devoir et par attachement; que j'étais bien fâché de dire que je voyais le service compromis; que j'allais doubler de zèle pour surmonter les difficultés; mais que, ne pouvant prendre les événemens sur moi, je demandais de derniers ordres, et assez absolus, pour que, si le succès ne répondait pas à l'espérance que l'on s'en formait, je fusse au moins déchargé du blâme. Ce propos a fait impression; mais on n'a rien changé au premier plan. J'ai gagné à cette conversation, que, s'étant tenu une espèce de conseil où j'ai été appelé, et où étaient tous nos Généraux, je compte que j'ai là de bons garans de ma conduite. Je vous dirai encore, que la situation du port de Fornel est peu favorable à un débarquement, non-seulement par son éloignement

et la nature des chemins qui le font communiquer avec le reste de l'île, mais encore parce qu'il n'y a dans tout l'endroit qu'un fort, que quatre-vingt hommes remplissent entièrement, et ils y sont postés; et que, pour tout village aux environs, à deux lieues de distance, il n'y a, de compte fait, que quinze chaumières de Paysan, d'une chambre chacune par bas, et le toit au-dessus; en sorte qu'il n'y a ni magasin pour resserrer les matières, ni bras d'hommes pour aider au déchargement.

Voilà exactement, Monsieur, la situation du service; avec cela, je n'abandonne point la partie, et je ferai tant, que j'espère que je surmonterai les obstacles. Ce que je redoute le plus, c'est l'engorgement des chemins, qui est impraticable, et le concours des deux services dans lequel l'artillerie aura toujours la préférence; car il semble, en vérité, qu'avec vingt bouches à feu en batterie, on fera subsister l'armée à coup sûr, et

que cela suppléera au pain. Vous avez passé par ces épines-là ; ainsi vous me croirez plus facilement qu'un autre , sur le point auquel ces obstacles sont portés.

J'ai peur que tous ces détails ne vous ennuiant ; je finis cette lettre déjà trop longue , en vous priant d'en communiquer à M. du Verney , ce que vous en jugerez devoir être porté à sa connaissance. Je ne lui écris que pour me rappeler à son souvenir , lui marquant que je vous mande les détails.....

Jusqu'à présent rien ne manque ; les troupes ont de quoi vivre , elles se plaignent , parce qu'il faut qu'elles évaporent leur mauvaise humeur ; et à moi , elle ne me fait guères d'impression , parce qu'elle est injuste , et que je ne la mérite point. Avant peu , je les ramènerai toutes , comme j'en ai déjà gagné une partie : ainsi tout ira bien , avec du temps , des ânes et des mulets.

M. le Maréchal a donné ordre pour nous envoyer cinq bataillons de plus , et à moi , pour pourvoir à leur subsistance.

J'ai chargé Montmerquet de cela, et j'en ai rendu compte au Ministre, pour qu'il voulût bien en faire assigner les fonds à Paris, où Montmerquet se prévaudra.

Notre Général me demande encore des augmentations de subsistance en bœufs. Je me retournerai pour cela du côté de la Sardaigne et de Gènes ; si je pouvais avoir un crédit de ce côté-là, comme en Espagne, cela ferait un grand coup. Voyez, mon Général, à négocier cela si vous y trouvez jour. Je compte que nous n'aurons rien perdu de nos bâtimens des vivres ; mais il y a une tartanne chargée de chevaux que l'on croit périe, et par guignon, les quatre miens et un homme à moi étaient dessus. Je les avais promis à M. le Maréchal, qui n'avait point son équipage. Voilà pourquoi j'avais eu cette préférence de quatre chevaux : elle m'a été funeste ; dans tout cela cependant, ce que je regrette le plus, c'est l'homme, qui était un bon sujet.

Je suis, etc.

M.

M. DE MICAULT

A M. DU VERNEY.

A Mahon, le 7 Mai 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

. Les deux batteries qui ne devaient être que de quatre pièces de canon et de quatre mortiers, sont toutes deux de cinq, et tireront demain matin. Il me paraît que nous avons assez de munitions d'arrivées, et fait assez de gabions pour que M. le Maréchal puisse faire ouvrir la tranchée le 10 ou le 11. La brigade de Briqueville, qui était détachée à Marcadal pour accélérer les transports, est revenue aujourd'hui reprendre son terrain. Demain au soir on doit travailler à établir une batterie dans Raval même, pour battre, par la droite, l'ouvrage de la Reine, comme les batte-

Tome II.

T

ries de la tour des Signaux le font par la gauche. Je crois qu'elle se construira sans une grande perte, parce qu'elle sera couverte par plusieurs maisons qui sont assez solides, pour que le bas fasse un double épaulement à la batterie, si les ennemis prenaient le parti de ruiner le haut à coups de canon; si, au contraire, ils ne s'apperçoivent pas de notre travail, (et cela est fort possible, car ils sortent peu sur les glacis,) nous la démasquerons en mettant quelques livres de poudre aux angles des maisons. Nous serions fort heureux qu'ils nous missent à même de faire cette petite dépense.

On ne peut pas décider de la résistance qu'ils nous opposeront; mais, jusqu'à présent, ils n'ont pas fait preuve de bons Canoniers, encore moins de bons Bombardiers. Depuis dix jours qu'ils tirent, un de leurs boulets a tué deux hommes, et une pierre jettée par un autre, en a blessé un. Voilà, jusqu'à présent, notre perte : j'oubliais d'y joindre celle d'un

Soldat qui fut les braver à la palissade,
qu'ils ont tué de trois coups de fusil.

M. le Maréchal a appris ce matin, que
l'Amiral Bing, qui est rentré à Plimouth
le 11, n'en était pas sorti encore le 22.
Nous nous consolerons aisément de ne
pas le voir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le Chevalier de Redmond (1) me
charge de vous faire mille complimens,
et de vous dire, qu'il a tant de besogne,
qu'il n'a pas une minute pour écrire.

(1) Maréchal Général des Logis de l'Armée,
mort Lieutenant Général des Armées du Roi, et
Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis.

LE MÊME AU MÊME.

A Mahon, le 8 Mai 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

M. le Maréchal n'a point encore expédié son Courier : il devait l'être hier au soir, et je profite avec plaisir de ce retard, pour vous donner des nouvelles de nos batteries : j'en arrive ; de celle de canon, il n'y a que trois pièces qui tirent, encore y en a-t-il une qui vient de perdre une roue. Les deux autres tireront demain. Les cinq mortiers tirent ; mais leur feu n'est pas vif. Il y a plus d'une raison pour cela : la première, c'est que comme la distance ne laisse pas que d'être considérable pour des bombes, on est forcé d'y mettre un peu plus de poudre, et l'effort est conséquemment d'autant plus violent, que la platte-forme est faite sur du rocher ; d'ailleurs, les mortiers que nous avons

reçus d'Antibes, ont bien chacun un crapaud; mais ce n'est pas le leur. Trois de ces mortiers ont des crapauds ou affûts, dont les flasques sont beaucoup trop grandes pour les tourillons des mortiers, et donnent conséquemment des secousses terribles aux affûts, qui souffrent déjà, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, tant de l'éloignement qui nous force à une quantité de poudre plus forte que la charge ordinaire, que de la dureté du terrain, sur lequel est construite leur platte-forme. Les deux autres souffrent moins, mais tiendront peu d'avantage par l'excès contraire. Les tourillons sont serrés dans les flasques, au point que quand le mortier a tiré, vingt hommes ne suffisent pas pour le relever afin de le mettre en batterie. On se consolerait facilement de ces accidens-là, si l'île fournissait du bois de sapin ou de peuplier, pour remplacer nos crapauds ou de bois ou de fer; mais il n'y en a pas du tout.

Nos Volontaires ont pris ce matin un Sergent et un Caporal faisant patrouille, et deux chevaux paissans sur le glacis.

J'ai oublié, mon cher Oncle, de vous mander par ma lettre d'hier, que M. le Maréchal avait écrit au Gouverneur de Majorque, une lettre dont il a envoyé une copie à la Cour et une à celle d'Espagne, par laquelle il lui fait des plaintes amères de sa conduite vis-à-vis de nous. Il a refusé l'entrée à nos vaisseaux, sous prétexte du besoin où ils étaient de faire quarantaine, et a reçu M. Hervei (1) avec une de nos prises, chargée de vingt bœufs, que M. d'Herville, envoyé pour chercher des secours dans cette île, a rachetés. Vous êtes sans doute informé de ce fait. Je n'ose vous dire combien il nous a choqué tous; mais l'attente d'une punition pour M. le Capi-

(1) Capitaine Anglais.

tainé Général de l'île de Majorque a diminué notre colère.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. le Maréchal m'a chargé de vous faire mille complimens.

LE MÊME AU MÊME.

A Mahon, le 9 Mai 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

Le Courier de M. le Maréchal, dont tous les paquets sont faits depuis avant-hier, et qui, depuis ce temps-là, attend le sien à tous les momens, n'est pas encore parti. Je profite bien vite de ce retard pour vous accuser la réception de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 23. Vos alarmes, sur le coup de vent de la nuit du 12 au 13, n'ont été que trop fondées, et s'il avait duré deux heures de plus, nous étions revenus de notre expédition. Il nous man-

quait le lendemain plus de quatre-vingt bâtimens : les uns avaient relâché en Sardaigne, d'autres à Marseille, d'autres à Cette; quelques-uns avaient, à la pointe du jour, vu les terres de Minorque et d'autres de Majorque. Une partie a successivement rejoint, et à notre débarquement, il n'en manquait qu'environ quarante, qui sont tous arrivés, hors une tartanne qui a sombré sous ses voiles. Celle qui portait les équipages de M. le Maréchal, et qu'on croyait perdue, est enfin arrivée.....

Nous avons occupé hier au soir le village de Raval, pour y établir la batterie que je vous avais annoncée avant-hier. Les Travailleurs ont été soutenus par cinq cents hommes, tant Grenadiers que piquets, aux ordres de M. de Briqueville : M. le Comte de Maillebois a placé le tout. Nous ouvrirons ce soir la tranchée, et établirons, suivant toutes les apparences, notre parallèle derrière le village de Raval : il y en aura au moins

deux tiers à couvert par le village même. C'est ouvrir bien près, mais nous y sommes forcés. De notre batterie de cinq mortiers, un seul tirait hier au soir. Je vous l'avais presque annoncé. Les crapeaux des quatre autres étaient brisés avant midi : je ne sais si ceux qu'on doit y avoir envoyé cette nuit sont déjà en batterie. Il a fallu renvoyer au magasin du Roi les premiers, et les mettre au rebut. On a ajouté trois pièces à la batterie de canon, qui avoisine celle des mortiers à la tour des Signaux : elles tireront cette après-midi.

Nous avons appris par toutes les lettres que nous avons reçues hier, que le détail de notre débarquement était su le 27. Il n'a pas été annoncé par celui qui en était chargé, car il a écrit à M. le Maréchal, de Montpellier, le 26 : il y a à parier qu'il aura été mal reçu. M. le Maréchal a une raison de plus pour en être mécontent. M. de Moncourt, son Ecuyer, était chargé de ses ordres pour faire mar-

cher les troupes dont il avait besoin, pour renforcer son armée. Au lieu de dépêcher un exprès, il a tout uniment mis le paquet à la poste, que M. de Villars (1) a fait passer par la même voie. Moyennant ce, ces troupes, ou arriveront trop tard, ou n'arriveront pas.

Nous n'avons pas eu un homme de blessé hier. *Le Fier* et *la Gracieuse* croisent devant Majorque, pour y attendre M. Hervei, qui y a été vendre la tartanne chargée de bœufs qu'il nous a prise.

(1) Le Duc de Villars, Gouverneur de Provence.

M. DE LILLE

A M. DU VERNEY.

A Mahon, le 9 Mai 1756.

MONSIEUR,

J'apprends dans le moment qu'il part un Courier, et je me reprocherais de ne vous pas rendre compte de ce qui se passe ici. On ouvrira ce soir la tranchée. M. le Comte de Maillebois est même parti depuis une demi-heure pour cela. Nous avons une batterie qui tire depuis deux jours, et qui a attiré l'attention des ennemis, parce qu'elle est située assez avantageusement pour leur nuire beaucoup; mais malheureusement elle a déjà éprouvé quelques revers, comme des affûts rompus, des crapeaux écrasés, d'autres dont les tenons ont été emportés. Ajoutez que nous ne sommes pas riches en cette espèce de marchandise; cependant on

travaille à réparer le mal, et l'on a tout lieu d'espérer que l'on y remédiera. Les avis sont partagés sur le terme de notre expédition : il y a des paris sur le plus ou moins de temps que la place tiendra. Si l'on en croit les réponses de deux prisonniers Anglais que nous avons faits hier, nos assiégés se promettent, et nous ferons éprouver une ferme résistance. Dans quelques jours, nous en saurons plus. On doit cependant être surpris de notre diligence ; car toute notre artillerie est, pour ainsi dire, ici, et elle a été tirée de dix lieues, avec le secours seul et la ressource des bœufs, au moins pour les gros fardeaux. Il est vrai que M. de Maillebois s'est donné pour cela un tourment inexprimable, et l'on peut dire avec vérité, que MM. les Colonels et autres se sont prêtés jusqu'à servir de toucheurs et de conducteurs.

J'aurai l'honneur, Monsieur, de vous écrire plus en détail sur tous les événemens qui se passeront ici ; mais aujourd'hui

malheureusement je n'apprends qu'au moment même le départ d'un Courier pour France, et j'en profite à la hâte.

Je suis, etc.

M. DE MICAULT

A M. DU VERNEY.

A Mahon, le 14 Mai 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

J'ai reçu hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 2. Je ne me suis point encore acquitté de la commission que vous m'y donnez pour M. le Maréchal de Richelieu. Il expédie dans l'instant un Courier, et je l'apprends dans la minute. Il ne me reste pas assez de temps pour vous faire le détail de ce qui s'est passé depuis le 9. Les bataillons n'ont pas monté la tranchée le 10; c'est-à-dire, on les a renvoyé, et on s'en est tenu à l'ancienne garde. Pour la Raval,

nous avons établi de sa gauche à la droite quatre batteries : une à la gauche, de sept mortiers, et une au centre, de quatre : elles tirent toutes deux. Les deux autres sont de canon, et tireront demain après-midi au plus tard.

Pardon, mon cher Oncle, si je n'entre pas dans un plus grand détail ; mais je ne veux pas que le public seul vous informe de ce qui se passe : il n'y aura cependant ce Courier-ci que des lettres d'Officiers Généraux, car l'armée ignore son départ.

Nous avons eu, depuis ma dernière lettre, environ soixante-dix tués ou blessés.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE MÊME AU MÊME.

A Mahon, le 22 Mai 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

. Je serais désespéré de ne pas vous donner des nouvelles tous les Courriers. Je suis pourtant convaincu que celui-ci ne sera pas chargé de nos lettres, qu'il ne portera que celles de M. le Maréchal, qui naturellement ne doivent arriver qu'après celles de M. de la Galissonnière, qui aura sûrement voulu instruire le premier M. de Machaut (1), de l'avantage qu'il a remporté le 20, sur l'escadre Anglaise : il n'est pas décisif ; il l'est pourtant assez pour que les Anglais aient été forcés de prendre le large : ils avaient le vent et la supériorité. Nous avons perdu environ cinquante hommes et quelques Officiers. Je me dispense d'un plus grand

(1) Alors Ministre de la Marine.

détail, parce que je ne vous l'apprendrais pas le premier.....

Avec de la prudence et du temps, nous mettrons cette besogne-ci à bien. Nous perdons du monde, nous avons peine à établir nos batteries. Celle de la gauche, de neuf canons, a été renversée avant que le canon y fût : celle de la droite souffre beaucoup. Le feu des ennemis est prodigieux. Le terrain ne permet pas de déboucher. Je ne sais si l'on attendra tout du Mineur ; mais c'est notre seule ressource, et elle est sûre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE CHEVALIER DE REDMOND

A M. DU VERNEY.

A Mahon, le 24 Mai 1756.

JE me suis proposé bien des fois, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous écrire depuis notre arrivée dans ce pays ; mais, avec la meilleure volonté du monde, et la plus grande envie de m'acquitter de ce devoir par toutes sortes de motifs, mes occupations journalières et plus multipliées que je n'aurais jamais pu prévoir, m'en ont empêché. Je sais que l'on ne vous a pas laissé manquer de nos nouvelles.

Notre siège avance lentement, mais sûrement. Ce n'est point la garnison qui se défend, mais la place par elle-même, et la nature du terrain qui l'environne. Les ennemis auraient pu nous disputer

Tome II.

V

des dehors qui nous auraient coûté beaucoup : ils se sont renfermés de bonne heure, et se sont contentés de tirer avec une artillerie très-nombreuse, et assez bien servie. Notre perte, jusqu'à présent, est légère. Nos batteries ont un peu souffert ; malgré cela, elles ont beaucoup plus incommodé celles des ennemis, proportion gardée. Leurs bâtimens civils sont tous en poudre, et il y a long-temps qu'ils sont dans leurs casemattes. Les nouvelles batteries que nous faisons, vont achever de ruiner leurs défenses sur le front d'attaque que nous embrassons : elles tireront à la fin de la semaine, et dès-lors nous pourrons porter un pronostic un peu plus sûr sur la durée du siège.

Notre escadre est à la vue du port. L'avantage qu'elle a remporté, le 20, sur celle de l'Amiral Bing, a produit bien de bons effets, tant pour les équipages Français que cela a aguerris, que par la confusion que cela a donné aux Anglais,

qui croyaient n'avoir qu'à se montrer pour délivrer Port-Mahon, et renvoyer notre escadre à Toulon. Vous avez su les détails de cette journée, qui a fait honneur à notre Marine en général, et en particulier à M. le Marquis de la Galissonnière, sur lequel tous les suffrages sont réunis, pour la sagesse des dispositions et l'habileté de ses manœuvres. La garnison de Saint-Philippe n'ignore plus cet événement. Nous en avons fait la réjouissance en sa présence, et le retour de notre flotte doit achever de l'en persuader. On croit celle des Anglais retournée du côté de Gibraltar, pour chercher des renforts peut-être, ou plutôt pour s'y refaire. M. de la Galissonnière espère l'attendre encore ici, si elle y revient. Nous lui offrons des vivres pour un mois, et de prendre ses malades et blessés. Il est bien important, pour couronner cette expédition glorieuse, que nous puissions être encore protégés par l'escadre du Roi, et rentrer avec elle dans nos ports, après

avoir muni le fort de Saint-Philippe en troupes et munitions de toute espèce.....

Je vous renouvelle les assurances de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

M. D E M I C A U L T

▲ M. PARIS DE MONTMARTEL (1).

A Mahon, le 26 Mai 1756, à minuit.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

Je profite avec empressement..... d'une tartanne dont le départ est ignoré de tout le monde, et j'apprends dans l'instant que M. le Maréchal la fait partir cette nuit.

Je n'ai pu..... vous instruire, que, le 22, un boulet de trente-trois me jeta une toise et demie de muraille sur le corps, que plusieurs pierres me touchèrent assez

(1) Alors Garde du Trésor-Royal.

violemment, une à la tête, l'autre à la joue, deux au bras gauche, une à la poitrine, et deux aux jambes. J'ai été assez heureux pour en être quitte pour des contusions. Deux saignées que je me suis fait faire me tireront. Je boite de la jambe gauche, et il me reste encore mal à la tête. Ma poitrine n'avait pas besoin de cette nouvelle secousse; mais j'espère que mes deux saignées acheveront de la guérir : elles ont du moins arrêté le crachement de sang.

Nous avons perdu fort peu de monde ces jours-ci. La batterie de Dolzi garde le silence, jusqu'à ce que celles qui peuvent la protéger tirent : on les commence.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. DE MICAULT

A M. DU VERNEY.

A Mahon, le 31 Mai 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

Le Courier part....., et, sans M. de Maillebois, je n'aurais pas le temps de vous dire, que l'amas de terre pour construire la batterie de dix pièces dont est chargé M. le Blanc, qui avait antérieurement celle du plateau des Signaux, est achevée, qu'on y porte à présent des gabions et des saucissons, et qu'il va la commencer. Elle est trop exposée, pour qu'il ne fasse pas tous ses efforts pour en cacher à l'ennemi la construction. Je suis persuadé qu'il fera sa genouillère la première nuit, qui peut ne pas être vue, et que la seconde, il l'achevera. S'il ne le peut pas, cette batterie nous coûtera beaucoup, parce qu'elle essuyera presque

seule tout le feu de l'ennemi. Son amas de saucissons et de gabions sera fini demain au soir, et dans l'instant il finira sa construction. M. le Maréchal croit qu'il tirera Jeudi : je souhaite qu'il le puisse Vendredi. Il rendra l'activité à la batterie voisine, composée de six pièces, qui, sur vingt-quatre heures, en tire à peine deux, donnera à celle qui est à la gauche de cette dernière, la faculté de tirer, et cet ensemble peut produire un effet.....

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE MÊME AU MÊME.

A Mahon, le premier Juin 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

. Les ennemis ont fait toute la nuit un feu prodigieux sur la batterie de dix pièces que construit M. le Blanc. Nous y avons eu un homme tué et vingt-deux blessés, dont deux Officiers. J'ai bien de la peine à croire que cette batterie tire avant Samedi, si elle continue à être aussi prodigieusement incommodée dans sa construction.

Il nous est arrivé avant-hier, de Perpignan, des bombes et des boulets, dont nous avons grand besoin. On fera partir des tartanes à mesure qu'elles seront chargées, afin que nous ne manquions pas. Nous en attendons aussi de Marseille, ainsi que quatre pièces de vingt-quatre, qui nous aideront beaucoup.

Il est venu ce matin deux Déserteurs du fort, tous deux Grenadiers, qui nous ont assuré que nos bombes les incommodaient fort, et cela n'est pas difficile à croire dans un si petit endroit; qu'ils avaient perdu plus de cent hommes, sans les blessés; qu'ils étaient écrasés de service; qu'ils ne manquaient de rien au fort, que de vin, dont on ne donnait plus au Soldat qu'une demi-bouteille par jour, et que celui qu'on y vendait, coûtait une livre dix sous.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE MÊME AU MÊME.

A Mahon; le 2 Juin 1756,

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

..... Nous avons continué, pendant la nuit, notre gabionade, pour améliorer, s'il est possible, notre communication de la droite. Nous avons eu un tué et dix blessés. Ce soir, nous travaillerons à établir une batterie de six pièces, sur la langue du Philippet. Elle doit prendre des revers sur les forts d'Arguil, de Struquen et de Kent.

La nuit dernière, nos quatre chaloupes, commandées par M. de Saint-Paulet, Enseigne de Vaisseau, ont pris un bâtiment chargé de légumes et de peu de farine, venant de Barcelonne. L'arrivée de ce vaisseau nous était connue par les lettres que nous avons trouvées dans la dernière barque prise.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE MÊME AU MÊME.

A Mahon, le 18 Juin 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

. Du 14 au 15. Nous avons travaillé à la nouvelle batterie de Saint-Michel, et apporté des terres pour en achever la construction. Les batteries de Dolzi et de le Blanc ont été réparées. Celle de Saint-André n'a pu l'être, et ne tirera sûrement pas aujourd'hui. Nous avons abattu trois maisons au centre du village, pour former l'emplacement d'une batterie, qui attaquera le fort de la Reine par sa gauche, le corps de la place par son centre, et le fort de Kent par sa droite. Nous avons aussi fait un retranchement à la droite de la batterie de la Pelouze, pour mettre à couvert les Grenadiers qui tireront cette nuit, pour diminuer le feu des ennemis. Nous avons eu un tué et huit blessés.

Du 15 au 16. Nous avons continué notre travail à la nouvelle batterie de Saint-Michel, qui est fort avancée, et pourrait tirer demain. Toutes les autres ont été réparées, et tirent pour protéger la construction de la nouvelle batterie. Nous avons été forcés de barrer une rue, de réparer un mur pour n'être pas vus, et de déblayer les décombres de ceux qui gênaient la construction de cette batterie à sa droite. Nous avons fait un épaulement pour nous garantir du feu du canon. Celui de bombe des ennemis a été très-vif. Nous avons eu cinq tués et vingt blessés, dont deux Officiers.

Du 16 au 17. La batterie de Saint-Michel est solidement achevée et tire. Les autres n'ont nullement souffert. Nous avons barré deux rues à portée de la nouvelle batterie que les ennemis devinent, je crois; car ils écrasent de bombes l'emplacement. Nous avons eu trois tués et dix-huit blessés, dont un Officier.

Du 17 au 18. Nous avons apporté des

terres, et en même-temps déblayé les décombres des maisons à l'emplacement de la nouvelle batterie, à la gauche de celle de Saint-Michel. Nous avons poussé quelques toises de sappe, pour nous y garantir des coups de fusil de Struguen. Nous avons eu deux tués et vingt-six blessés, dont deux Officiers.

Depuis mon bulletin, les ennemis ont démasqué de la demi-lune couvrant la branche gauche de l'ouvrage à corne, huit pièces de canon, qui ont fait taire les trois pièces de Saint-Michel.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LE MÊME AU MÊME.

A Mahon, le 25 Juin 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

La batterie de Voisin a tiré hier à onze heures du matin : elle en a imposé, ainsi que celle de Saint-Michel, et tout le feu des ennemis a été éteint en moins de deux heures. Le soir, M. de Maillebois, pour savoir sûrement combien les ennemis employaient de monde pour la garde de leurs ouvrages avancés, a détaché un Lieutenant et dix Grenadiers pour tirailler sur Struguen, et deux Officiers de Volontaires sur la Reine et sur Kent. Ces trois Officiers ont jugé, par le feu qu'on leur a fait, que les ennemis n'étaient que cinquante ou soixante hommes dans chaque ouvrage. Cette pétarade, qui a été fort vive, et a duré une demi-heure, ne nous a coûté qu'un Grenadier. Notre droite a fait un feu prodigieux toute la nuit. Si

les ennemis étaient aussi vigoureusement chauffés toutes les nuits, ils se répareraient difficilement. Le feu de leurs bombes a aussi été très-vif. Nous avons eu, dans les vingt-quatre heures, deux tués et vingt-six blessés, dont deux Officiers. Nos batteries de canon tirent, depuis la pointe du jour, contre le même feu que les ennemis leur opposaient hier matin. Ils se sont apparemment un peu réparés, mais ils n'ont rien dégorgé de nouveau. Nous travaillerons cette nuit à augmenter la batterie de Voisin de quatre pièces.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. DU VERNEY

A M. DE MICAULT.

A Plaisance, le 8 Juillet 1756.

J'AI reçu, mon cher Neveu, vos lettres du 18 et du 25 : elles m'apprennent que vous vivez, et c'est beaucoup. Du reste, j'ai lieu de croire, qu'au moyen des précautions que je vois prendre et du courage qui anime toute l'armée de Mahon, nous viendrons à bout de la besogne la plus difficile et la plus hasardeuse peut-être, qu'il y ait jamais eu. Je vous embrasse.

M.

M. DE LILLE

A M. DU VERNEY.

A Mahon, le 25 Juin 1756.

MONSIEUR,

... Je voudrais bien être à portée de vous annoncer dans ce moment-ci quelques nouvelles relatives au but de notre expédition. Nous mettons aujourd'hui toute notre espérance dans une nouvelle batterie, qui vient d'être construite par M. le Chevalier de Voisin : elle tire depuis hier à dix heures du matin, et jusqu'à présent il paraît qu'elle en a imposé au feu des ennemis. Dieu veuille que cela dure encore quelques jours : il y aurait lieu de se flatter que cette besogne-ci se simplifierait, car il commence à en être temps, les chaleurs nous devenant extrêmement contraires, et les maladies commençant à s'emparer de l'armée, ce

Tome II.

X

qui nous affaiblira de jour en jour de plus en plus. Il est vrai que l'on doit compter que les ennemis sont dans le même cas que nous, et peut-être plus mal, parce qu'ils sont plus resserrés.

Je ne pourrais pas vous rendre, Monsieur, fidèlement à quel degré est portée la bonne volonté dans cette armée : le courage et la bravoure du Soldat y sont au dernier période. Il serait bien malheureux que trente bataillons aussi aguerris que les nôtres le sont aujourd'hui, vinssent à dépérir et à se fondre par excès de fatigue. Il n'y a pas un Soldat de recrue qui ne vaille présentement un vieux Soldat ; et je ne vous exagère rien en vous disant, qu'ils portent en quelque façon le courage jusqu'à l'indiscrétion : il faut que l'autorité des Officiers s'en mêle, pour que le Soldat se mette bas, quand il tombe une bombe dans la tranchée : les Travailleurs ne se dérangent point de l'ouvrage qu'ils ont à faire, et presque tous ceux qui sont blessés, le sont, pour

ainsi dire, parce qu'ils se sont trop exposés. L'Artillerie sur-tout a perdu considérablement de monde, par le préjugé mal entendu de se tenir dans les embrasures, ou d'être à découvert sur les batteries auxquelles on travaille.

Voilà, Monsieur, notre position actuelle : il est bien à désirer qu'elle ne dure pas long-temps. Cependant, selon toutes les règles ordinaires, il y a bien de la besogne à faire encore ici. Peut-être par l'ordinaire prochain aurons-nous quelque chose de plus positif à mander....

Je suis, etc.

M. DU VERNEY

A M. DE LILLE.

A Plaisance, le 8 Juillet 1756.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25. Les détails dans lesquels vous y entrez accroissent mes espérances. Nous nous sommes bien attendus qu'il y aurait des maladies au commencement de Juillet : il est une manière de les traiter qui en rendra l'effet moins funeste ; du reste, il faut de la patience. Donnez-moi de vos nouvelles ou faites-m'en donner. Je n'ai rien négligé de tout ce que j'ai vu de votre part.

J'ai l'honneur d'être, avec un parfait attachement, etc.

M. DE MICAULT

A M. DU VERNEY.

A Mahon, le 29 Juin 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

Le fort est à nous, et nous le devons à des prodiges de valeur. La capitulation s'achève. Les ennemis auront les honneurs de la guerre, mais on leur prescrit, je crois, de ne point servir d'un an. L'empressement qu'a M. le Maréchal de faire partir M. le Duc de Fronsac, ne me permet pas de vous faire un détail de l'attaque : M. de Fronsac vous instruira. Le premier Courier, je mettrai les points sur les *i*, et ne vous laisserai rien ignorer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. DE MICAULT

A M. DU VERNEY.

A Mahon, le 4 Juillet 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

. M. le Comte d'Egmont, que M. le Maréchal envoie porter la capitulation, ... se charge de ma lettre : il part dans une heure au plus tard. Les Anglais ont les honneurs de la guerre. Le Roi les défraie jusqu'à Gibraltar, pendant douze jours seulement. M. de Lannion commande dans l'île les régimens de Royal , Royal - Comtois , Médoc , Talaru , Vermandois et Royal - Italien, deux cents cinquante Canoniers du Baron de Burckfeld arrivés avant-hier au soir, et la compagnie entière des Mineurs de Boul. M. le Maréchal est dans une impatience extrême, de la lenteur que les Anglais apportent pour s'embarquer. Les

momens sont précieux : l'escadre Anglaise peut arriver tous les jours ; il les presse et les aide pour accélérer leur embarquement. Nous espérons qu'ils pourront mettre à la voile demain au soir ou après-demain matin au plus tard. Nous les suivrons tout de suite. Le régiment de Hainault s'est embarqué aujourd'hui et a mis à la voile tout de suite : demain Rochefort et Soissonnais ; ainsi le convoi de M. de la Galissonnière ne sera pas fort embarrassant.

Je ne vous ai pas envoyé de détail de l'action du 27 au 28, parce que je ne peux douter que vous ne l'ayez eu du bon coin. M. du Vivier (1), de qui vous le tenez, a sûrement extrait celui de M. de Maillebois, qui a fait toutes les instructions de MM. les Officiers généraux chargés des différens points d'attaque.....

J'ai l'honneur d'être, etc.

(1) Commissaire des Guerres attaché à M. de Maillebois.

M. DU VERNEY

A M. DE MICAULT.

A Plaisance, le 13 Juillet 1756.

LES choses ont été plus vîte, mon cher Neveu, que vous ne me l'aviez fait espérer. Je vous pardonnerai toujours quand vous ne me tromperez que de cette manière-là. J'ai l'honneur d'écrire à vos Généraux pour leur faire mon compliment. Vous en méritez bien un aussi, et je vous le fais avec grand plaisir. Je souhaite qu'une circonstance d'où vous vous êtes aussi bien tiré, tourne à votre avantage. Cela dépendra beaucoup de vous ; et en faisant de votre part tout ce qu'il faudra, je contribuerai au reste de tout mon pouvoir. Votre Mère se porte bien. Nous nous en allons tous à Paris le 16, parce qu'il faut que je sois le 18 à Grenelle, où l'Ecole Militaire sera

transférée ce jour-là (1). Je vous embrasse
de tout mon cœur.

M. D U V E R N E Y

A M. DE LILLE.

A Plaisance, le 13 Juillet 1756.

JE fais, Monsieur, compliment à tout ce
que nous avons dans l'île de Minorque,
parce que tous ont plus ou moins contri-
bué au succès de l'expédition si heureu-
sement terminée le 29 du mois dernier.
Vous en méritez bien un en particulier,
et je vous le fais. S'il ne vous parvient
pas à Mahon, vous le recevrez en France,
et je n'en serai pas fâché pour Madame
de Lille et pour vous.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(1) Du Château de Vincennes où elle avait été
d'abord établie.

LE CHEVALIER DE REDMOND

A M. DU VERNÉY.

A Mahon, le 7 Juillet 1756.

..... Vous connaissez mieux qu'un autre, Monsieur, les chaînes et le travail de mon emploi. J'ose vous assurer qu'il a été bien multiplié dans une opération aussi compliquée que celle-ci. Vous en avez eu les détails exactement. J'ai très-souvent fourni les matériaux de ceux qu'on nous envoyait, et j'ai supplié qu'on vous fît mention de moi. Nous voici, Monsieur, à la fin de cette belle expédition. L'arrivée de M. le Duc de Fronsac vous l'aura appris plus tôt qu'aucune lettre. Il m'eût été difficile d'en écrire à qui que ce soit le jour de son départ; j'étais enfermé dans Saint-Philippe, avec le Gouverneur et son Conseil de Guerre, à discuter les articles de la capitulation, et je n'en revins qu'à onze

heures du soir, après avoir placé nos compagnies de Grenadiers à la porte de la ville et dans les forts de Saint-Charles et de Marlborough. Je ne sais pourquoi je vous fais encore ces détails, que vous savez aussi bien que moi.

Je vous écris, Monsieur, au moment de notre embarquement pour France. M. le Maréchal a vu défiler ce matin la garnison Anglaise, qui est sortie de St-Philippe à huit heures, et s'est embarquée tout de suite sur les vaisseaux de transport, qui la conduisent à Gibraltar, au nombre de trente-deux voiles. Les deux ôtages qu'on nous donna pour la sûreté du retour de ces bâtimens, s'embarquent avec nous. M. le Maréchal les envoie directement à Marseille, d'où ils iront tout de suite à Aix, pour y attendre qu'on ait des nouvelles du retour des susdits vaisseaux.

Notre escadre est à deux lieues à la rade, renforcée de deux vaisseaux, l'*Achille* et le *Hector* : le premier, de

soixante-quatre, et le second, de soixante-quatorze canons. M. le Maréchal va la joindre avec les Officiers généraux, dans une frégate qui est mouillée à l'entrée du port. Les troupes qui retournent en France sont embarquées depuis hier et avant-hier, et sont déjà en route.

Vous savez sans doute, Monsieur, que M. le Comte de Lannion, Maréchal-de-Camp, reste ici avec onze bataillons et deux cents cinquante hommes du bataillon de Burckefeld de Royal-Artillerie. M. de Rochemore, Capitaine de Grenadiers dans Nice, qui s'est distingué pendant le siège, est fait Lieutenant de Roi du fort de Saint-Philippe; et, sans aucune pré-vention nationale, je crois qu'il n'y a point de troupes en Europe, en état d'enlever cette conquête à celles qui la défendent aujourd'hui.

Voici une belle expédition terminée, Monsieur, et certainement une des plus brillantes que la France ait faite depuis plusieurs années. M. le Maréchal se

porte bien, quoiqu'un peu harassé des fatigues de ces derniers jours. Les troupes ont fait des prodiges à l'attaque du 27 : il n'y a aucune relation qui puisse l'exprimer. Ce sont deux places entières qu'elles ont escaladées avec des échelles qui se sont trouvées trop courtes de cinq piés dans des endroits.

M. de Montmerquet (1) est arrivé ici pour relever M. de Lille : celui-ci s'est acquitté de sa partie des vivres avec intelligence et activité : il a fait voir qu'il avait travaillé sous un grand maître (2).

Les nouvelles de Malaga nous confirment, que l'escadre maltraitée de Bing ne faisait que d'y arriver, et qu'on était occupé à la radoubber ; ainsi nous ne la verrons pas, selon les apparences. Nous comptons trouver de nouveaux ordres en arrivant à Toulon. J'espère y apprendre des nouvelles de votre bonne santé ; rien

(1) Régisseur des Vivres.

(2) M. du Verney.

n'est plus vrai que l'intérêt que j'y prends, ainsi que l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LE MÊME AU MÊME.

A Toulon, le 17 Juillet 1756.

J'AI eu l'honneur, Monsieur, de vous écrire à notre départ de Mahon. Vous ne me direz plus que je ne pense point à vous dans les premiers momens, puisque nous ne sommes débarqués que d'hier. M. le Maréchal se porte bien, malgré toute la fatigue de notre traversée, qui a été longue et orageuse.

Voici une belle expédition heureusement terminée : elle comble notre Général de gloire, et a vengé son maître et son pays, et humilié l'Angleterre. Les troupes ont fait des prodiges sous ses ordres : il leur a donné le ton (1) par ses discours

(1) L'ivrognerie des Soldats occasionnait du désordre. Le Maréchal de Richelieu fit dire à

et ses exemples; il attend ici la permission de s'en aller, ou de nouveaux ordres du Roi. M. le Comte de Maillebois a reçu son congé, et part demain au soir. Le Prince de Wirtemberg est parti ce matin, et sera suivi de MM. de Laval et de Beauvau dans peu. Je ne vois que M. du Mesnil, M. de Monteynard et moi d'employés, qui ne savons rien encore de notre destination, qui ne tardera pas vraisemblablement à être décidée.

Je pense à nos Capitaines de Grenadiers et autres, qui ont fait des prodiges à l'attaque du 27, depuis M. de Monti, qui les commandait, jusqu'au dernier Sous-Lieutenant. Je vous suppose muni de toutes les relations ordinaires et extraordinaires sur notre expédition; ainsi je ne vous en excéderai pas davantage. Je desire que ma lettre vous trouve en bonne

l'ordre, que quiconque s'enivrerait, serait privé de l'honneur d'aller à la tranchée à son tour, et dès-lors les troupes cessèrent de boire avec excès.

santé, il me tarde d'en être témoin par moi-même, et de vous renouveler tous les sentimens d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

M. DU VERNÉY

AU CHEVALIER DE REDMOND.

A Paris, le 29 Juillet 1756.

J'AI reçu en même-temps, Monsieur, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 et le 17 de ce mois. Comme je ne doute pas que je n'aie bientôt le plaisir de vous voir, je remets à ce temps-là le soin de m'expliquer avec vous, sur l'abandon où vous m'avez laissé pendant presque toute l'expédition de Minorque.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M.

M. DE MICAULT

A M. DU VERNEY.

A Toulon, le 18 Juillet 1756.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER ONCLE,

Nous sommes arrivés à bon port le 16 après-midi. Les troupes qui étaient parties avant nous l'étaient, hors douze compagnies de Rochefort, douze de Hainault, et six de Cambis. Nous ne sommes pas inquiets de ces six dernières : nous les savons relâchées à Mahon pour une voie d'eau. On espère que les autres arriveront sans accident : elles ont, sans doute, été forcées de relâcher en Espagne ou en Sardaigne. M. le Maréchal part Mardi pour Marseille, où il compte passer deux jours, et de-là se rendre à Paris : je le suivrai de près. Je ne vous dis rien de notre coup de vent : vous en êtes informé par le Courier de M. le Maréchal,

Tome II.

Y

dont je n'ai pu profiter, ainsi que bien
d'autres; vu qu'il l'a expédié presque en
arrivant.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Fin du second et dernier Volume.





